

HENRI CAVAILLÈS

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux

La
Transhumance Pyrénéenne
et
la circulation des troupeaux
dans
les plaines de Gascogne

*Thèse complémentaire pour le Doctorat
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1931

La Transhumance pyrénéenne
et la circulation des troupeaux
dans les plaines de Gascogne



Digitized by the Internet Archive
in 2026

HENRI CAVAILLÈS

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux

La
Transhumance Pyrénéenne
et
la circulation des troupeaux
dans
les plaines de Gascogne

*Thèse complémentaire pour le Doctorat
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1931



Monsieur E. de MARTONNE

PRÉFACE

Ce livre est consacré à l'étude de la transhumance dans une partie des Pyrénées, celle qui s'étend du pays de Barétous aux vallées d'Aure et du Louron inclusivement⁽¹⁾. Nous avons eu recours, pour l'écrire, à trois sources d'information différentes :

1° Pour la transhumance étrangère, nous avons à notre disposition un certain nombre de monographies, dont plusieurs sont de premier ordre. Elles nous ont rendu les plus grands services, non seulement parce qu'elles nous ont fourni des termes de comparaison, mais parce qu'elles nous ont aidé à comprendre et à préciser le sens, la portée et le caractère des migrations pyrénéennes.

2° Sur l'ancienne transhumance pyrénéenne, on n'a à peu près rien publié. Il nous a fallu recourir aux sources, directement. Une partie des documents que nous avons utilisés sont imprimés. On en trouvera l'indication dans notre bibliographie. Les autres, conservés dans des dépôts d'archives, communales ou départementales, sont inédits. Nous en donnerons les références au cours de notre travail.

3° Sur la transhumance actuelle, la littérature pyrénéenne est un peu moins pauvre. Il existe quelques études de détail que nous avons utilisées avec profit. Mais presque toutes portent sur des domaines extérieurs au nôtre. C'est donc par information directe que nous avons dû encore procéder. Nous avons mené notre enquête avec le plus de soin possible, et nous en donnons les résultats avec la conscience d'avoir réduit au minimum les éléments d'erreur. On pourra discuter quelques chiffres. Nous ne croyons pas qu'il soit facile de contester l'essentiel de nos conclusions. Le mérite en reviendra, autant qu'à nous-même, à ceux qui ont bien voulu nous faire profiter de leur expérience et nous aider dans notre tâche. Nous ne pouvons les nommer tous. Mais nous serions

1. C'est le même cadre que nous avons adopté pour l'étude de la vie pastorale et agricole pyrénéenne. Nous renvoyons à ce travail pour la connaissance de tout ce qui concerne la vie du troupeau dans l'intérieur des vallées : *La Vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes.*

coupable d'ingratitude si nous n'adressions un souvenir de particulière reconnaissance à M. Bernis-Bergeret, médecin-vétérinaire et conseiller général d'Arudy ; à M. Mouniq, ancien président de la Commission syndicale de la vallée de Barèges ; à M. Rondou, ancien instituteur à Gèdre ; à M. Sens, ancien maire de Cadéac, et à M. Souret, maire actuel de Bazus-Aure. Nous tenons aussi à exprimer tous nos remerciements à M. Thiéry, directeur des services vétérinaires des Basses-Pyrénées, qui a bien voulu mettre à notre disposition, avec la plus grande obligeance, les certificats sanitaires délivrés aux bergers transhumants.

INTRODUCTION

Nous avons, dans une étude distincte, suivi et exposé les mouvements des troupeaux pyrénéens, à l'intérieur de la région montagnaise, dans le cadre de leurs vallées respectives. Nous nous proposons, au cours du présent travail, de suivre les mouvements plus étendus qui entraînent une partie de ces mêmes troupeaux à l'extérieur de la chaîne et ceux qui, inversement, amènent sur les pacages supérieurs des animaux venus des régions basses, — mouvements qui constituent, proprement, le phénomène de la transhumance. Nous en chercherons les origines anciennes et nous tâcherons d'en marquer, dans le cadre même où nous avons observé la vie pastorale et agricole, à la fois l'extension géographique, la fonction et les caractères. Il importe, au préalable, afin de préciser l'objet de nos recherches, de définir le terme de « transhumance » et les conditions générales qui déterminent les migrations saisonnières désignées par ce mot. C'est seulement cette précaution prise que nous pourrions aborder l'étude directe de la question.

I. — Définition de la transhumance.

Le terme de transhumance est assez fréquemment employé pour désigner les mouvements des troupeaux entre les régions basses et les régions hautes des montagnes, quelles que soient la résidence habituelle de ces troupeaux, leur provenance et la longueur de leurs parcours ; qu'il s'agisse des troupeaux sédentaires hibernant dans les vallées et se déplaçant, à l'intérieur même de la région montagnaise, entre leurs quartiers d'hiver et leurs quartiers d'été ; ou qu'il s'agisse de troupeaux à grand parcours passant de la montagne à la plaine ou de la plaine à la montagne, suivant la saison, pour y chercher leur subsistance. Dans ce cas, le terme de transhumance est employé dans son sens élargi. C'est le sens que lui donnent les documents administratifs des Services sanitaires. C'est celui qu'adopte M. Lefebvre, dans une étude récente sur la *Transhumance dans les Basses-Pyrénées*¹.

1. Lefebvre (Th.), 44.

Le terme de transhumance est plus généralement employé, dans un sens plus restreint et, donc, plus précis, pour désigner les déplacements extérieurs des troupeaux entre des régions nettement différenciées, entre les montagnes, où ils pacagent, au cours de la belle saison, sur les herbages débarrassés des neiges hivernales, et la plaine où ils subsistent au cours de l'hiver. C'est le sens que les Espagnols attachent au terme de *transhumantes*, par opposition aux *estantes* qui sont des sédentaires et aux *riberiegos* qui ne se livrent qu'à des déplacements limités dans l'intérieur d'une même province. C'est également le sens que lui donnent, à peu près sans exception, tous les écrivains, géographes ou économistes, qui ont étudié la vie pastorale des régions montagneuses, M. Sorre, pour les Pyrénées ; Fournier et M. Arbos, pour les Alpes² ; M. de Martonne, pour les Karpathes ; M. Cvijic, pour les Balkans ; M. Klein, pour l'Espagne ; M. Augustin Bernard et M. Célérier, pour l'Afrique du Nord.

Seulement il n'est pas toujours facile de distinguer entre ces mouvements des troupeaux, de discerner ceux qui relèvent de la transhumance de ceux qui ne peuvent être considérés que comme de simples changements de pacages. La difficulté est particulièrement sensible dans les Pyrénées, pour des raisons que nous aurons l'occasion d'indiquer au cours de ce travail. Il est donc indispensable de serrer de plus près la définition.

Pour ce qui est de la transhumance hivernale, rien de plus facile. Même quand il ne va pas très loin et qu'il se tient à proximité des montagnes, le troupeau transhumant se distingue fort bien du sédentaire de la vallée : il est en plaine, il pacage dans des propriétés, prairies ou champs, dont, sous une forme ou sous une autre, il paie les herbes. Le sédentaire est resté au village où il vit, le plus souvent, de fourrage. Pour le transhumant d'été, la ligne de démarcation apparaît, à première vue, moins clairement, mais il y en a une, qui ne trompe guère : le transhumant ne pacage jamais, ou très rarement, sur les montagnes inférieures et moyennes, celles du printemps et de l'automne, montagnes où les troupeaux indigènes passent, au contraire, la plus grande partie de la belle saison. Il n'est conduit que sur les estives, parfois sur les mêmes pacages que les troupeaux indigènes, plus souvent dans des quartiers distincts. Sur ces estives, il fait d'ordinaire, un séjour plus long que l'indigène, arrivant quelquefois avant lui, descen-

2. M. Arbos définit parfaitement la différence entre les mouvements intérieurs et la transhumance, 2, p. 563.

dant presque toujours après lui. Dans celles des vallées où l'on pratique avec le plus de soin le parage des bêtes à laine sur les prairies en vue de la fumure, cette différence de durée est très appréciable : les brebis du pays descendent, dès le début de septembre, sur les germs et les basses montagnes ; les transhumantes restent jusqu'au milieu, souvent jusqu'à la fin du mois. Les troupeaux espagnols qui pacagent aux abords de la frontière sont les derniers à partir. Bravant les neiges précoces qui apparaissent presque invariablement aux environs de l'équinoxe d'automne, ils demeurent sur les estives jusqu'au milieu, parfois jusqu'aux derniers jours d'octobre.

Les parcours des transhumants sont, à la fois, plus longs et plus simples que ceux des sédentaires. Des régions basses et des plaines où se trouvent leurs étables vers les hauts massifs où ils passent l'été, ils ne font qu'un seul voyage, sans aucun stationnement intermédiaire. L'estivage fini, ils redescendent de la même façon, directement. Aussi est-il assez facile, dans les Pyrénées, de reconnaître au passage les troupeaux transhumants des troupeaux sédentaires : les uns redescendent de la montagne avec toute leur laine sur le dos ; les autres n'ont qu'une courte toison, ayant été tondus au début de l'été, à la descente des pacages de printemps et avant la montée sur les estives.

II. — Les conditions générales de la transhumance.

La transhumance s'explique, comme tous les mouvements d'échanges, par les nécessités qui naissent des contrastes. En ce qui la concerne particulièrement, ces contrastes sont de deux ordres différents : les uns sont d'ordre climatique, les autres d'ordre économique.

1° - Les conditions climatiques.

« Ce n'est que là où se trouvent côte à côte de hautes montagnes habitables pendant environ cinq mois, et des plaines de caractère semi-steppique brûlées par les sécheresses d'été, que la transhumance prend des proportions notables, dit M. de Martonne. Il ne s'agit plus alors de troupeaux montant de chaque village au pâturage voisin et revenant trouver leur étable en hiver. Ce sont de grands mouvements d'ensemble³... » Ainsi ce sont les contrastes

3. E. de Martonne, **47**, p. 238.

les plus vifs entre les régions hautes et les régions basses qui provoquent les déplacements les plus considérables, en nombre d'animaux et en étendue des parcours, des troupeaux. Plus hautes, plus riches d'eaux courantes et d'herbages sont les montagnes ; plus basses, plus chaudes et plus sèches sont les plaines, et plus actifs sont ces grands mouvements d'ensemble que l'on appelle précisément la transhumance. Et c'est pourquoi elle est universellement pratiquée sur tout le pourtour du bassin de la Méditerranée, où de grands massifs montagneux se trouvent dans le voisinage immédiat de plaines basses. En France, entre la plaine caillouteuse de la Crau et les herbages des hautes Alpes ; entre les vallées du Roussillon et les pasquiers de la Cerdagne ; en Italie, entre les plaines brûlées de soleil du Tavolière ou de la Campanie et les hauteurs des Abruzzes ; dans la péninsule balkanique, entre Salonique et le Rhodope, le Balkan et les plaines de la Maritsa, le Pinde et la Thessalie ; en Roumanie, entre les hauteurs des Alpes de Transylvanie et les étendues steppiques de la Valachie et de la Dobroudja, les troupeaux se déplacent suivant un rythme qui est, à peu près partout, le même, fuyant les neiges des régions hautes au cours de l'hiver, la sécheresse des régions basses au cours de l'été.

La même nécessité de s'adapter aux variations saisonnières provoque, entre les plaines basses de l'Aquitaine et les estives pyrénéennes, des déplacements alternatifs du bétail. Toutefois, les conditions ne sont pas tout à fait les mêmes que dans les régions du pourtour méditerranéen. A la différence de celles-ci, la Gascogne reçoit au cours de la saison chaude, surtout au printemps, des averses abondantes, parfois très prolongées. Elle n'est pas un pays de steppes. La région des Landes elle-même, aussi médiocrement herbagère qu'elle soit, n'est pas, au cours de l'été, inhabitable pour les troupeaux. Et, quant aux parties voisines, celles de la Chalosse, du Béarn septentrional, de la basse Bigorre et de l'Armagnac, elles conservent, en toute saison, assez de ressources agricoles pour nourrir, sans trop de peine, le bétail gros ou petit de leurs exploitations. Les contrastes sont donc, entre les plaines gasconnes et les montagnes qui les dominent, fort atténués au cours de la saison chaude. C'est pourquoi il ne se produit, de l'une à l'autre, aucun mouvement d'ascension du bétail. Il en est tout autrement au cours de l'hiver. Quand la neige couvre les sommets des massifs pyrénéens, leurs pacages cessent d'être utilisables, tandis que les régions inférieures, encore verdoyantes et, par ailleurs, libérées de leurs moissons conservent leurs ressources herbagères et deviennent plus

accueillantes au bétail. Il en résulte une sorte de déséquilibre qui provoque le déplacement des troupeaux de la montagne vers la plaine.

Ainsi les conditions climatiques sont telles, dans le Sud-Ouest pyrénéen, qu'elles incitent beaucoup plus les troupeaux montagnards à descendre vers les plaines que les troupeaux des plaines à s'élever vers les montagnes.

2° - Les conditions économiques.

Les contrastes climatiques ne suffisent pas toujours à expliquer, à eux seuls, les déplacements des troupeaux. Si la Suisse ne connaît pas la transhumance, ce n'est pas seulement parce qu'elle est, dans toutes ses parties et en toutes saisons, suffisamment pourvue d'herbages. C'est aussi parce qu'elle a très peu de petit bétail. Inversement, si les alpages de la Provence et du Dauphiné reçoivent, au cours de l'été, des masses compactes de bêtes à laine, c'est que les plaines de la Crau, la région d'Arles et certains cantons, tout voisins, de Vaucluse et du Gard, sont, non seulement pauvres en fourrages verts, mais, aussi, peuplés de très nombreux troupeaux. D'après la Statistique agricole, le département des Bouches-du-Rhône entretenait, en 1928, 361.490 bêtes à laine ; celui du Gard, 246.360 ; celui de Vaucluse, 159.050, au total près de 770.000 moutons ou brebis, c'est-à-dire le plus fort groupement, de beaucoup, qui se rencontre dans les plaines françaises... Il faut donc tenir compte, tout autant que des conditions climatiques, de l'importance numérique du bétail, de sa qualité et de ses besoins. De cette nécessité, les Pyrénées fournissent, par une sorte d'antithèse, une remarquable démonstration.

Les Pyrénées, à l'inverse de ce que l'on croit généralement, ne reçoivent des plaines agricoles de l'Aquitaine, à peu près aucun transhumant. Les Landes élèvent un nombre considérable de bêtes à laine : la statistique de 1928 n'en compte pas moins de 131.770 pour l'ensemble du département. Mais ce sont, pour la plupart, des animaux d'espèce chétive, adaptés à un milieu très spécial, médiocres marcheurs et très sédentaires. Ils pacagent dans les bruyères, les touyàs et les cultures. Pas un troupeau ne se déplace vers les estives de la montagne. Il n'en vient pas davantage de la Chalosse, pourtant plus voisine de la chaîne. Pour les coteaux de l'Armagnac et de la Lomagne, la raison est différente, mais les effets sont les mêmes. Le département du Gers est actuellement un

des plus pauvres de France en bêtes à laine. Il en avait encore 91.530 en 1912, ce qui déjà, représentait un assez médiocre effectif. Il n'en a plus que 17.040 en 1928. Toutes sont élevées à l'étable, dans les champs dépouillés de leurs récoltes, dans les prés. Ce n'est que sous l'effet d'une sécheresse exceptionnelle et d'une disette momentanée que tels propriétaires se décident à envoyer quelques animaux vers la vallée d'Aure, vers le Louron ou les montagnes de Luchon.

Il n'en est pas autrement, bien qu'elles soient toutes proches de la chaîne, des « rivières » béarnaises et bigourdanes. Ni la plaine du Gave de Pau (de Nay à Pau et au delà), ni à celle de l'Adour moyen, en aval de Tarbes, n'ont de troupeaux à envoyer vers les estives. En ont-elles eu, dans le passé ? C'est assez probable, mais pas absolument certain. Actuellement elles n'entretiennent aucune espèce de petit bétail. Les cultures riches (maïs, blé, tabac), l'élevage du cheval et des animaux de travail ou de boucherie ont chassé moutons et brebis, en admettant qu'il y en ait eu autrefois. La seule des rivières béarnaises qui soit actuellement en mesure de former des troupeaux de transhumants, c'est celle qui s'étend d'Oloron à Navarrenx. Encore sont-ils médiocrement nombreux. Pas plus que les Landes, la Chalosse ou l'Armagnac, les basses plaines du Béarn et de la Bigorre n'ont besoin, au cours de l'été, de recourir aux pâturages pyrénéens pour l'entretien de leur bétail. Ce n'est pas sur leur territoire que se recrutent les transhumants.

La situation est exactement inverse pour la région montagneuse. Certaines vallées entretiennent un bétail particulièrement nombreux, très supérieur à celui qu'elles sont capables de nourrir, au cours de la mauvaise saison, avec leurs propres réserves fourragères. Celles-là sont obligées de recourir aux ressources des plaines voisines auxquelles elles envoient une partie de leurs troupeaux. Ainsi s'alimente une transhumance hivernale pyrénéenne qui, tout en s'adaptant aux conditions locales, ressemble beaucoup aux migrations des troupeaux méditerranéens. Nous en exposerons, le moment venu, la provenance et les parcours.

On étudiera, l'une après l'autre, dans le passé et dans le présent, la transhumance d'été, puis la transhumance d'hiver. On essaiera, en terminant, d'en définir les caractères essentiels et la portée.

PREMIERE PARTIE

LA TRANSHUMANCE D'ÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

L'ANCIENNE TRANSHUMANCE

La transhumance d'été, qui mène les troupeaux des régions extérieures vers les hauts pâturages des montagnes, a toujours été en usage dans les Pyrénées. Cependant on en a mis en doute l'existence. Bladé n'observe, dans le domaine qui nous occupe, que des parcours d'hiver, de montagne en plaine. Il ne dit rien de la transhumance inverse ¹. De Roquette-Buisson, avec le désir très justifié de réagir contre des affirmations hasardeuses et de plaider la cause de l'élevage pyrénéen, affirme qu'il n'y a jamais eu, dans les vallées, de troupeaux venus de la plaine ². « La transhumance n'a jamais existé dans les Pyrénées, déclare-t-il. Les troupeaux des plaines subpyrénéennes n'y venaient point estiver. C'est le contraire qui se produisait, les troupeaux appartenant aux propriétaires montagnards allaient hiverner dans les plaines... Il n'y a eu qu'une transhumance intérieure entre communautés voisines, entre vallées françaises et vallées espagnoles. » Il en trouve la preuve dans le fait qu'aucun document ancien ne fait allusion à des droits de passage sur les troupeaux gagnant la montagne, droits que les seigneurs n'auraient pas manqué de prélever s'ils en avaient eu l'occasion. Et il en donne comme exemple le Cartulaire des Vicomtes de Lavedan, dit Livre Vert de Bénac, compilé en 1406, dans lequel se trouve l'énumération des redevances dues au vicomte. Il n'y est, en effet, nulle part question de taxes prélevées sur des troupeaux transhumants de la plaine à la montagne, bien que les documents figurant au Cartulaire se répartissent sur plus de cinq cents ans, de la fin du IX^e siècle au début du XV^e ³.

1. Bladé (J.-F.), **8**.

2. Roquette-Buisson (Comte de), **54**, p. 144-145.

3. *Livre vert de Bénac*, **5**.

I. — Les témoignages.

Il est certain qu'aucun droit de passage de ce genre n'y figure. Et on n'en trouve pas plus de trace dans l'Enquête (que Roquette-Buisson ne cite pas) faite en 1300, pour Philippe le Bel, sur l'état et les revenus du Comté de Bigorre⁴. Mais faut-il conclure, du fait que les seigneurs ne percevaient pas de taxes sur les troupeaux, qu'il n'en passait pas sur leurs terres ? Rien ne nous y autorise. Les conclusions que l'on peut tirer des documents en question sont purement négatives. Ils sont muets sur la transhumance, mais ils ne l'infirmement pas. En revanche, il en est d'autres qui nous prouvent de la façon la plus certaine qu'il y avait des troupeaux transhumants et qui nous disent pourquoi ils ne payaient aucun droit. Il est surprenant que Bladé et de Roquette-Buisson aient négligé ou ignoré des documents aussi aisément accessibles que les textes rassemblés au XVII^e siècle dans la *Compilation* des privilèges béarnais. Ils y auraient trouvé la preuve formelle que des troupeaux circulaient de la montagne vers la plaine et de la plaine vers la montagne et, en même temps, la raison pour laquelle ils n'acquittaient aucun droit : c'est qu'ils en avaient été formellement exemptés⁵. Jeanne d'Albret, en 1557 ; son fils Henri, en 1558, confirment aux gens des trois Estats de Béarn, Marsan, Tursan et Gabardan, le privilège dont ils jouissaient de n'acquitter aucun péage, leude, gabelles, tributs ou autres subsides sur leurs marchandises et bestiaux passant et repassant sur leurs terres et seigneuries⁶. En 1594, défense est faite aux péagers des vallées d'Ossau, d'Aspe et de Barétous et autres de Béarn de faire payer aucun péage et de rien exiger des vivres, fromages, laines, peaux de bêtes que les pasteurs font passer et repasser, « tant anan estibar à las Montagnes que descendent dequeres », non plus que de leurs conducteurs et de leur bétail. Il est, de même, enjoint au receveur (*rendadour*) du pontage de Pau⁷ de ne percevoir sur le gros et le petit bétail (*bestiars*, *auoilles*) que quatre liards (*ardits*) et demi par cent têtes⁸.

Les troupeaux circulaient entre les régions basses et les régions

4. Publiée par G. Balencie, 6.

5. Tout au moins depuis très longtemps. Les Vicomtes de Béarn semblent avoir perçu, aux premiers temps de leur domination, un droit de *guitt* ou de guidonnage sur les troupeaux. Voir ci-dessous, p. 72.

6. *Compilation d'anguins privileges et reglamens deu pays de Bearn*, 23.

7. C'est à Pau que les transhumants les plus nombreux franchissaient le Gave. Voir ci-dessous, p. 85.

8. *Reglamens*, Rubr. 28, art I et III.

hautes. Seulement leurs parcours, étant limités à de faibles distances (ce que nous établirons plus loin), s'effectuaient dans l'intérieur des petits Etats installés au pied des montagnes. Ainsi, et très aisément, s'explique l'absence de taxes de passage sur les transhumants d'été. Que si les parcours s'allongeaient et dépassaient les frontières de l'Etat, les troupeaux se voyaient forcés d'acquitter des droits de passage : c'est ce qui se produisit, comme nous aurons l'occasion de le montrer, pour la transhumance descendante dont les migrations étaient beaucoup plus étendues.

Il existe mainte preuve que des troupeaux de la plaine s'élevaient, chaque été, sur les montagnes pour y pacager, et que ces mouvements étaient de pratique très ancienne :

Voici d'abord des Lettres de Charles, comte de Bigorre, portant confirmation des droits des vicqs et villages du pays de Barèges sur leurs montagnes. Elles reconnaissent formellement aux habitants la libre exploitation, l'usage et la pâture sur les ports et pâturages « avec leurs propres animaux... et également avec les bestiaux externes ou étrangers ».

Voici la sentence intervenue en 1317 entre l'abbé de Saint-Savin et le « peuple des Véziaux de la Rivière de Cauterets », réservant à la décision commune de l'abbé et des dites véziaux le droit d'introduire du bétail étranger dans les pâturages de la vallée¹⁰.

Voici encore le témoignage des traités de passeries. Le grand traité du plan d'Arrém, conclu en 1513 entre les vallées françaises et espagnoles des Pyrénées centrales, fait clairement allusion à certains troupeaux qui n'appartiennent en propre à aucune des vallées contractantes. « Touts bestiaux, dit l'article 4 dudit traité, de quino condition que sion, de toutes gens compris en la surcienso ou non compris, que aquets atal poudion peche et estar en las montagnes des loes compris en ladito surcienso¹¹... » La même disposition se retrouve dans le traité conclu en 1598 entre Aure, Bielsa, Gistain et Puertolas¹² : il accorde sa garantie à tous les troupeaux pacageant sur les herbages achetés respectivement sur le territoire de chaque vallée contractante, non seulement par les « voisins » des vallées alliées, mais par les autres habitants des royaumes auxquels ces vallées appartiennent¹³. Ces dispositions révèlent de la

9. 1320. Archives de Luz DD1 f° 44 et suivants.

10. Texte dans Roquette-Buisson, 54, p. 266.

11. H. Cavaillès, 18. — Nous soulignons deux mots dans le texte.

12. La vallée d'Aure est l'une des vallées signataires du traité de 1513. Le traité de 1598 ne fait donc que reproduire et préciser les stipulations souscrites en 1513.

13. Art. 5.

façon la plus claire la présence de troupeaux étrangers venus des régions extérieures aux vallées contractantes pour pacager sur les herbages de ces vallées.

A ces témoignages s'ajoutent encore les affirmations très précises d'observateurs les plus dignes de foi. Ramond distingue fort clairement les troupeaux étrangers, espagnols, béarnais ou autres, des troupeaux indigènes¹⁴. Dralet en fixe le nombre aux environs de 300.000 têtes de petit bétail¹⁵. Chausenque, qui les rencontre au cours de ses voyages pédestres, en donne des descriptions fort animées¹⁶. Et il serait aisé d'en citer bien d'autres.

II. — La réglementation de la transhumance.

Enfin il est une dernière preuve de l'existence d'une transhumance d'été dans les Pyrénées, et ce n'est pas la moins forte : elle était prévue et réglementée par les communautés, intéressées à en limiter les effets. La première préoccupation des administrations montagnardes est de défendre le pâturage, patrimoine commun de tous les « voisins », contre toutes les entreprises qui pourraient l'amoinvrir. Les règlements ne se contentent pas d'interdire l'accès des montagnes au bétail des communautés limitrophes, de fixer le mode d'exploitation qui assurera le bon entretien du pâturage, la mise en défens de certains quartiers (*bédât*), les dates d'entrée (*assoode*) et de sortie du bétail sur les herbages¹⁷, etc., ils s'efforcent de protéger les usagers contre la tentation qu'ils pourraient avoir d'accroître leurs profits, aux dépens de l'intérêt général, en introduisant dans la montagne, avec leur propre bétail, des animaux étrangers venus des communes voisines, ou, de plus loin, de la plaine. Contre cet abus qui, d'une façon permanente, menace de surcharge et de dégradation le pâturage commun, les règlements multiplient les précautions. Un très grand nombre de dispositions qui semblent concerner le bétail indigène visent en réalité le bétail étranger. Ces précautions, que l'on retrouve dans tous les anciens règlements pastoraux, sont les suivantes :

1° La plus simple et la plus efficace consiste à réserver à la communauté elle-même le droit d'introduire les animaux transhu-

14. Voir ci-dessous, p. 18.

15. Dralet, **26**, I, p. 236 ; cf. p. 245 et 247.

16. Voir ci-dessous, p. 18.

17. Voir *La Vie pastorale*, p. 104-109.

mants dans des quartiers spéciaux et sur des herbages affermés, à l'amiable ou aux enchères. On en trouvera plus loin des exemples (Barèges, Saint-Savin) ;

2° Les plus nombreuses visent l'introduction du bétail par les particuliers. Tantôt on leur impose la limitation du nombre des animaux. « Chaque chef de maison, dit un Règlement de la vallée de Barèges ¹⁸, ne pourra tenir que trente bacades aux montagnes. Et quiconque en y tiendra au-delà devra payer taille double. » Tantôt la communauté requiert une déclaration de l'intéressé et une autorisation de la jurade : « Tout habitant, dit la Coutume de Laruns ¹⁹, qui aura introduit du bétail étranger avec le sien propre et ne l'aura pas déclaré, qu'il paie... dix écus attribués à la communauté. Celui qui fera venir du bétail du dehors et le mènera sur les montagnes sans l'autorisation des jurats et de la commune, encourra la même peine de dix écus. » Cette déclaration était également exigée des usagers qui introduisaient du bétail de gazaïlle ²⁰, ou, comme il arrivait aussi dans la vallée d'Aure, du bétail de commande. De plus, dans ce dernier cas, la commune prélevait sur les animaux une redevance particulière ²¹. Certaines communautés interdisaient purement et simplement le parcours de leurs montagnes aux troupeaux étrangers ²².

3° Enfin il était une précaution, très généralement employée, par laquelle la communauté exigeait des usagers qu'ils n'introduisent sur la montagne que le bétail hiverné, c'est-à-dire entretenu, au cours de la mauvaise saison, dans leurs étables, et nourri avec les ressources de leur domaine. « Qu'aucun habitant, dit la Sentence barégeoise de 1319, ne fasse accord avec étranger à cette terre pour y tenir pendant l'été du bétail, à moins qu'il ne doive hiverner en Barèges ²³. » La Déclaration de 1760 de la communauté de Villelongue, en Iavedan, dit de son côté : « Il est deffendu à tous les habitants d'introduire aux pacages, montagnes et herbes aucune sorte de bestial qu'il n'aura hyverné qu'au sceu des Consuls et Communauté qui, si bon leur semble, pourront le vérifier ²⁴. » Cette disposition en entraîne, en certains lieux, une autre, beaucoup plus rigoureuse : celle qui réserve le droit d'introduire

18. 25 janvier 1560. Bourdette, 9, II, p. 388.

19. Archives de Laruns, A. A. 1. *Règlement de pacage* (1587). Rubr. de *la assoode de las montanhes*, art. 3.

20. Id. Rubrique des *gasalhes*. Sur la gazaïlle et sur la commande, voir ci-dessous.

21. F. Marsan. *Et pastourat eno bat d'Auro*, p. 3.

22. Campan. *Registres des délibérations*. 26 mai 1769.

23. Art. IX (Bourdette, II, p. 181).

24. Art. X (Roquette-Buisson, p. 119).

le bétail, quel qu'il soit, sur la montagne, aux seuls propriétaires de biens-fonds, chefs de maison, caps d'oustau, feu-allumants, bientenants, et proportionne le nombre des animaux à l'étendue de leurs terres.

Un règlement d'Azet²⁵, dans la vallée d'Aure, réserve expressément le droit à la jouissance du pâturage communal aux seuls propriétaires, aux « bientenants ». Tout propriétaire d'une étendue équivalente à 36 ares ou au-dessous pourra, d'après ce règlement, introduire une bacade et demie ; de 36 à 72 ares, trois bacades, et ainsi de suite. L'habitant ne pourra mener sur la montagne que le bétail qui lui appartient en propre ou à titre de gazzaille. Il est autorisé à introduire des animaux venus du dehors (bétail de commande), mais il doit le dénoncer le 15 avril, ne l'introduire que le 25 mai, payer à la commune un droit de 0 fr. 25 par animal et en assurer la garde par un pasteur à sa solde. A Estensan, dans la même vallée, l'usager ne peut introduire qu'une bacade par journal de terre. Même disposition à Campan, où la communauté demande au roi l'autorisation de faire un nouveau compoix de tous les biens-fonds et un nouveau livre terrier pour assurer la bonne application de ce droit²⁶. Dans la vallée d'Ossau, à Aste-Béon, une sentence de 1553 reconnaît aux *casalers*, propriétaires de plusieurs immeubles, le droit d'envoyer chacun dix bacades sur les montagnes de Lers et de Pegralu (Pevrelu). Les *botoyers*, tenanciers ou petits propriétaires, n'y pourront introduire que cinq bacades²⁷.

Cette disposition s'explique suffisamment par les tendances du vieux droit pyrénéen, préoccupé d'assurer le maintien, dans les mêmes familles, de la propriété et de l'influence et d'empêcher l'affaiblissement de l'héritage²⁸. Mais il y faut voir aussi une précaution contre l'introduction, sur la montagne communale, d'un trop grand nombre d'animaux étrangers. Réservant la jouissance des pâturages communs à ceux-là seulement qui peuvent nourrir leur bétail en hiver avec le foin récolté au cours de l'été sur la propriété, elle la refuse à ceux qui, n'ayant pas de bétail en propre, pouvaient être tentés d'aller en chercher au dehors. Elle tend, du même coup, à faire du propriétaire de biens-fonds, non seulement un usager privilégié, mais le gardien et le défenseur du domaine

25. Règlement du 17 mai 1784, modifié le 4 mai 1792 et le 1^{er} mai 1806.

26. Archives de Campan, *Registres des délibérations*, 29 mai 1770.

27. J. Lacoste, **37**, p. 78.

28. Il est à remarquer qu'elle était fréquemment appliquée dans les pays de plaine, notamment dans les Landes de Gascogne. Cf. Arbos, p. 81.

commun, nul n'ayant plus que lui intérêt à éviter la surcharge et à maintenir le pâturage en bon état.

Ainsi le souci d'assurer la conservation des pâturages d'été, propriété collective des communautés, était si vif qu'il poussait les administrations des jurades à adopter des mesures contraires au principe de l'égalité des droits de jouissance entre tous les usagers. L'égoïsme des favorisés de la fortune y trouvait naturellement son compte. Toutefois le sentiment qu'il y avait là une mesure dont pouvaient souffrir les moins fortunés semble n'avoir pas été étranger aux rédacteurs des règlements pastoraux et leur avoir inspiré certaines mesures de réparation. C'est ainsi que la Coutume de Laruns autorise les habitants peu fortunés de la commune à introduire du bétail de gazaille et leur réserve ce droit à l'exclusion des autres usagers ²⁹.

La multiplicité des mesures prises pour limiter ou pour empêcher l'introduction du bétail étranger prouve surabondamment que les communes étaient d'une façon permanente sollicitées d'admettre sur leurs pâturages des troupeaux venus du dehors. Ces mesures visaient le bétail de la plaine bien plus que celui des communes montagnardes. Le témoignage des anciens règlements de parcours vient ainsi s'ajouter aux preuves plus directes que nous avons précédemment données pour établir la permanence et l'activité de la transhumance ascendante dans le passé pyrénéen. Nous pouvons maintenant dire sous quelles formes on la pratiquait et rechercher quelle était son importance.

III. — Les formes de la transhumance.

Le bétail étranger était introduit sur les montagnes communales ou syndicales sous plusieurs formes :

1° Il pouvait être introduit par les administrations des communautés montagnardes, communes ou vallées. Tantôt les jurats traitaient avec des propriétaires d'animaux ou avec des conducteurs de troupeaux et leur louaient des herbages. Tantôt ils s'entendaient avec les administrations mêmes des villages auxquels appartenait le bétail transhumant. C'est ainsi que le Corps de ville de Pontacq, en Béarn, nomme une commission de deux membres, un jurat et un garde, qui se rendent dans le Lavedan, à Barèges.

29. Voir ci-dessous, p. 16.

à Luz, à Nestalas et ailleurs, pour affermer les herbes d'un certain nombre de montagnes. Ils obtiennent, pour trois ans, la location des montagnes d'Aigue-cluse, de Ponto (ou Pountou) et d'Escoubou. L'entente conclue, ce sont encore les jurats de Pontacq qui enrôlent les animaux transhumants et les accompagnent jusqu'aux pâturages³⁰.

2° Le bétail pouvait également être introduit par les usagers. Ici les modes d'admission étaient plus variés.

L'ancienne économie pastorale pratiquait le contrat de gazaille, qui n'était autre que le bail à cheptel. Un propriétaire de la plaine, ayant du bétail ou de l'argent à placer, confiait des animaux à un paysan des régions hautes, usager des montagnes, qui se chargeait de les nourrir, de les soigner et de les introduire en été sur les montagnes avec son propre bétail et dans les mêmes conditions. Les profits (laine, croît, lait, etc...) étaient partagés par moitié. La gazaille est mentionnée dans les Fors de Béarn. « Que tout homme qui aura bétail à gazaille puisse faire paître sur sa commune, dit-il, et de là, jusqu'à la troisième commune³¹. » Le Coutumier de Laruns, en Ossau, rédigé en 1587, contient une rubrique spéciale des gazailles³². Il autorise les habitants les moins fortunés (ayant moins de six chevaux, douze vaches, cinquante brebis et autant de chèvres), à prendre en gazaille « des animaux de tout poil, sauf porcq et truie ». Il oblige le bailleur et le preneur à déclarer leur contrat devant les jurats, sur la place commune, dans le terme d'un mois après la passation de l'acte. Le propriétaire, de son côté, prenait ses précautions. Le contrat de gazaille fixait d'ordinaire le prix des animaux. Et leur valeur était garantie, « sous hypothèque et obligation especialle », dit un de ces documents, par la personne et les biens, meubles ou immeubles, du preneur qui répondait vis-à-vis du bailleur (*gazailhaà*, en béarnais). Le bail est fréquemment conclu pour trois ans, de Toussaint à Toussaint qui est le terme de l'été.

Par ces contrats, les montagnes accueillaient chaque année un certain nombre d'animaux de la plaine. Des documents d'archives, des registres de notaires nous en fournissent de fréquents exemples. Entre 1620 et 1635, un habitant de Lourdes, Simon Puyo, « bourgeois et marchand », donnait en gazaille à des paysans des envi-

30. 1614. Cité par G. Baurein. *Histoire du travail à Pontacq* (Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque, 1912, p. 321-322).

31. For général, rubr. 71.

32. Coutumier de Laruns, rubr. 6.

rons des juments avec leurs poulains, des vaches et des veaux³³. Des actes notariés, à Campan, à Juncalas (Lavedan), à Argelès, à Beaucens, nous ont cōservé d'autres contrats du même type, conclus entre 1652 et 1746³⁴. Le contrat de gazaille semble avoir été fort en faveur sous le régime de l'ancienne économie pastorale. Il représentait un moyen avantageux de faire valoir l'argent que l'on avait, à une époque où les placements étaient peu nombreux et pas toujours sûrs.

Le bétail de gazaille n'était pas le seul bétail étranger que les particuliers pouvaient admettre sur les montagnes. Ils en introduisaient d'autre, par groupes plus nombreux. Des usagers s'entendaient avec des propriétaires d'animaux de la plaine qui leur confiaient du bétail, moyennant une certaine somme, et ils le conduisaient, comme les animaux de gazaille, sur les pâturages, avec leur propre bétail. La commune exigeait d'ordinaire une déclaration. On a vu que le Coutumier de Laruns frappait d'une amende de dix écus tout habitant qui avait introduit du bétail étranger avec le sien propre sans l'autorisation des jurats. Dans la vallée d'Aure, l'introduction du bétail étranger par les habitants était autorisée sous le nom de commande (*comane*, *coumane*). La commune intéressée exigeait une déclaration deux ou trois jours après l'entrée du bétail et percevait une taxe particulière³⁵. Elle infligeait une amende à celui qui ne déclarait pas. On verra plus loin que la commande est aujourd'hui pratiquée en Aure comme elle l'était dans le passé. Il est possible qu'elle ait été autrefois plus répandue dans les vallées pyrénéennes, car elle est mentionnée dans les Fors de Béarn. Il est vrai qu'elle semble s'y confondre avec la gazaille³⁶.

IV. — La provenance et la répartition des transhumants.

D'où venaient ces transhumants qui, chaque été, paraissaient dans les vallées et s'élevaient sur les estives ? Il est assez difficile de délimiter vers le Nord la région où ils se recrutaient. Certainement elle était d'assez faible largeur, réduite à cette lisière de

33. Archives des Hautes-Pyrénées G 282 et 295.

34. Roquette-Buisson, 53.

35. F. Marsan, 46, p. 3.

36. For de Morlaàs, rubr. 66. M. Arbos décrit sous le nom de commande un régime de bail à cheptel pratiqué au moyen âge dans les Alpes, qui ressemble beaucoup à celui de la gazaille (p. 163).

forts coteaux et de petites plaines, hauts de 300 à 800 mètres, qui s'allonge au pied de la chaîne jusqu'aux abords des « rivières » béarnaises et bigourdanes, et à quelques communes plus éloignées. C'est la partie occidentale de ce domaine qui fournissait les plus nombreux. On les appelait en montagne les « béarnais », et, sous ce nom, ils pacageaient un peu partout sur les hauteurs qui dominent le Gave de Pau, le Bastan et l'Adour. Il y en avait à Ayguecluse, à Pountou et à Escoubouc, sur les versants au Nord du Néouvieille. Il y en avait au pic du Midi, où Ramond, dans un tableau à sa manière, à la fois apprêté et pittoresque, les montre en conflit avec les bergers indigènes³⁷. Chausenque, moins littéraire mais plus précis, compte « plus de 3.000 bêtes à laine, quantité de vaches, de juments et de chèvres » sur les pâturages du Lisey, au-dessus de Cautejets. A Estaubé, dont la partie orientale est louée aux Béarnais, il compte trois grandes ramades, des vaches et des juments sans nombre, « errant sur l'immense tapis vert » du cirque³⁸. Très certainement, une partie de ces troupeaux « béarnais » venaient de régions assez voisines. Aujourd'hui encore, le montagnard barégeois emploie indifféremment les noms de béarnais et de labédanais pour désigner les troupeaux venus du plat pays. Mais c'étaient les communautés béarnaises qui fournissaient les plus nombreux. Si l'on pouvait, à ce sujet, avoir un doute, la lecture de Chausenque, qui est un observateur fort exact, suffirait à l'écartier. Les brebis qu'il voit pacager sur la montagne du Lisey sont, dit-il, d'une très belle race particulière aux montagnes du Béarn. Elles sont de grande taille et portent une toison très longue. Et il décrit le berger installé dans son *coveylà*, occupé à traire ses bêtes et à préparer son fromage. Ainsi procédaient, sur leurs estives, les montagnards de Barétous, d'Aspe et d'Ossau.

Les vallées espagnoles fournissaient aussi leur part de transhumants. Ceux-là séjournaient sur les montagnes du versant français tantôt comme usagers, tantôt comme locataires d'herbages.

C'est à titre d'usagers qu'ils venaient, avant franchi les crêtes séparatives, pacager sur les montagnes du Béarn et de la Bigorre. Mais leurs envahissements annuels ne se justifiaient le plus souvent d'aucun titre. Les Français, de leur côté, empiétaient, par endroits, sur le territoire espagnol. Ces invasions étaient considérées comme des actes d'hostilité et provoquaient, de la part des communautés lésées, des représailles dont les moins violentes étaient

37. Ramond, 50, p. 39-40.

38. Chausenque, 21, I, p. 402-409, 458.

la saisie du bétail et le pillage des cabanes. Le plus souvent, les bergers en venaient aux mains. C'est ainsi qu'on batailla pendant des siècles entre Béarnais de Barétous et Navarrais de Roncal pour les herbages et les fontaines de la montagne d'Arlas ; entre Aspe et Anço, en Aragon, pour la montagne de Lacuarde ; entre Saint-Savin et Pantjcosa pour les herbages du Marcadau ; entre Barèges et Broto pour la jouissance des vastes pelouses d'Aussoue.

Pour atténuer les effets de ces conflits, les communautés intéressées recouraient, par intervalles, à des arbitrages et concluaient des accords qui fixaient les limites des territoires contestés et les conditions suivant lesquelles les troupeaux en pourraient user. C'est dans la conclusion de ces pactes qu'il faut voir l'origine de quelques-uns des traités de lies et de passeries, notamment des accords de Barétous avec Roncal (1375), de Saint-Savin avec Pantjcosa (1314 et 1653) et surtout de Barèges avec Broto (1390). Mais ce n'étaient là que des règlements provisoires. Un jour ou l'autre la guerre recommençait. Entre les gens de Barèges et ceux de Broto, sauf peut-être au cours des cent soixante années qui suivirent la paix de 1390, et en dépit de renouvellements répétés (1575, 1624, 1712), on ne réussit jamais à s'entendre complètement. Jamais, même au temps où ils paraissaient renoncer à en user seuls, les Barégeois ne reconnurent à leurs voisins la propriété de la montagne d'Aussoue. Et il en fut de même ailleurs. La guerre de frontières se prolongea jusqu'au seuil de notre époque. Le souvenir en était toujours vivant au temps où Ramond parcourait les montagnes de la Bigorre³⁹. Il n'est pas encore complètement effacé. Les prétentions des Espagnols sur les pâturages de la frontière restèrent une cause d'éternelles discordes.

Il n'en était pas de même quand leurs bergers se présentaient pacifiquement et s'adressaient aux communautés pour leur acheter des herbages. Dans ce cas, ils étaient fort bien accueillis et n'avaient pas de peine à trouver des montagnes, — toujours à peu près les mêmes, — qu'ils louaient à l'amiable ou comme adjudicataires. A Barèges, ils avaient à s'entendre avec les différents vicqs de la vallée⁴⁰, quand ce n'était pas avec l'assemblée des consuls. A Saint-Savin, ils traitaient, conjointement, avec l'abbé et la communauté des voisins⁴¹; en Aure, avec les communes pour les montagnes dont elles disposaient respectivement. De quelque façon que

39. Ramond, 50, p. 30.

40. Sentences de 1319 et de 1414 (Bourdette 9, II, p. 181, 183, 185).

41. *Statutz de la Rivière de Saint-Savin* (Souvenir de la Bigorre, III, p. 471).

l'on négociait, les accords s'effectuaient en toute liberté, par le consentement mutuel des parties, et on les respectait scrupuleusement. C'était l'objet le plus essentiel des traités de passerries que d'en garantir la stricte observation, même en temps de guerre entre les deux Etats souverains ⁴².

Ainsi, chaque été, aux jours où les herbages du versant méridional, surtout ceux de l'Aragon et de la Catalogne, se trouvaient appauvris par la sécheresse et le dur soleil de l'Espagne, le versant français, resté plus verdoyant, voyait apparaître les ramades espagnoles, leurs mulets lourdement chargés et leurs bergers sauvages. En Aspe et en Ossau, ils ne dépassaient guère la frontière. Dans la vallée de Cauterets, à Barèges, ils s'avançaient assez loin en territoire français. Ils venaient pacager sur la rive droite du Gave, à Troumouse et même à Coumèlie, au-dessus de Gèdre. Sur la rive gauche, ils pénétraient, au Nord du vallon d'Aussoué, jusqu'à Litouèse, Cestrède et Antarrouye ⁴³; jusqu'à l'Ardiden et au delà, comme le révèle l'appellation de Pourtlère de l'Espagnol donnée à un passage de la haute chaîne qui sépare Luz de Cauterets. Dans la vallée d'Aure, ils fréquentaient tous les ports de la frontière et les vallons qui en descendent, de la Géla au Rioumajou... Ces parcours se sont maintenus jusqu'au seuil de notre époque. Ramond, visitant le cirque de Troumouse, y constate la présence de cinq mille moutons espagnols. Ce spectacle lui inspire un abondant commentaire sur la « misérable industrie » qui consiste à affermer les montagnes au lieu de les mettre en culture ⁴⁴. Chausenque observe que les Espagnols louent des pâturages dans la partie haute de la vallée de Lutour, qu'ils gagnent, avec leurs troupeaux et même leurs mulets par les passages les plus difficiles ⁴⁵.

De ces visites annuelles des troupeaux espagnols, les communautés françaises n'avaient pas à se plaindre. Du moment que le berger payait les herbes le prix convenu, respectait les conventions, se tenait dans les limites assignées et ne s'écarterait pas des chemins qu'on lui avait prescrits, tout se passait pacifiquement. La lecture de plus d'un document prouve que la présence des troupeaux étrangers sur le territoire d'un village de la montagne était

42. Voyez, notamment, les deux grandes passerries de 1513 (plan d'Arrem) entre les vallées frontalières des Pyrénées centrales, et de 1514 entre celles du Béarn et de l'Aragon ; le traité d'Aure-Bielsa (1598), etc. . H. Cavaillès, **18**,

43. Sentence de 1414 (Bourdette, **9**, II, p. 183-185).

44. Ramond, **51**, p. 253-256.

45. Chausenque, **21**, I, p. 497-498.

considérée, non comme une disgrâce, mais, tout au contraire, comme un avantage ⁴⁶. A Saint-Savin, l'abbé et la Vésiau s'en disputaient les profits ⁴⁷.

46. Bourdette, passage cité.

47. *Statutz...*, p. cité.

CHAPITRE II

LE PRÉSENT

La transhumance d'été est actuellement pratiquée dans toutes les vallées des Gaves, de l'Adour et des Nestes. Nous avons, tout d'abord, à nous demander en quoi les procédés d'introduction du bétail peuvent différer des procédés anciens. Nous chercherons ensuite quels sont, pour chaque vallée, l'état actuel des parcours, la provenance des troupeaux étrangers et l'importance de leurs effectifs. Il nous paraît nécessaire, la réalité de ces mouvements saisonniers ayant été, par les uns mise en doute, par les autres, exagérée, de donner quelque précision, voire quelque minutie à cette recherche. C'est, il nous semble, le seul moyen de départager des opinions contradictoires et de tracer un tableau vrai de la transhumance d'été telle qu'elle se pratique dans le domaine dont nous avons entrepris l'étude.

I. — Le régime de la transhumance d'été.

Comme dans le passé, les animaux venus des régions extérieures à la chaîne sont introduits par les communes et par les particuliers.

1° — L'introduction du bétail étranger par les communes.

Les communes admettent les troupeaux de deux façons sur leurs montagnes.

Certaines, — ce sont naturellement les plus riches en pacages, — afferment des montagnes. Les locataires ou fermiers de ces montagnes peuvent être indifféremment des habitants de la commune ou des étrangers. Mais ce sont toujours des intermédiaires. C'est à eux que s'adressent les propriétaires de la plaine en quête d'herbages pour leurs animaux. Le bétail est conduit sur les estives,

soit par des bergers professionnels qui l'ont rassemblé dans les exploitations et dans les fermes du bas pays, soit par les propriétaires eux-mêmes. Mais c'est toujours le fermier des herbages qui en assure la garde. Et c'est toujours avec lui qu'il faut s'entendre pour le prix à payer. C'est par ce procédé que sont introduits les « béarnais », que l'on voit pacager, chaque été, aux abords du pic du Midi de Bigorre et sur les montagnes des Quatre-Véziaux d'Aure; et, de même, sur les montagnes de la haute vallée du Gave de Pau, à Camplong, à Estaubé, à Cestrède, etc... Le plus souvent, ces animaux pacagent à part, les indigènes conservant leurs quartiers propres.

Mais toutes les communes n'ont pas des montagnes assez étendues pour en mettre une partie en location. Dans ce cas, elles se contentent d'admettre sur leurs herbages, voisinant avec le bétail indigène, des groupes plus ou moins considérables d'animaux étrangers frappés d'une taxe particulière désignée sous le nom de « bacade étrangère ¹ ». Naturellement, cette taxe est beaucoup plus élevée que celle que l'usager acquitte pour son propre bétail. A Arudy, dans la vallée d'Ossau, elle est cinq fois plus forte. A Castet, elle atteint 75 francs par tête de gros bétail. Certaines communes, Lescun en particulier, imposent aux transhumants des taxes si élevées qu'elles deviennent prohibitives. Et comme chaque habitant surveille jalousement son voisin et que la fraude est difficile, on peut dire que ces communes-là n'admettent pas de transhumants... Les troupeaux admis sur les montagnes à titre de bacades étrangères appartiennent à des villages voisins riches en bétail et pauvres en herbages. Mais ils viennent beaucoup plus souvent de la plaine. Ceux-là sont d'authentiques transhumants.

2° - *L'introduction du bétail étranger par les usagers.*

L'introduction par les particuliers se fait sous des formes plus variées. Elle n'est pas toujours très facile à suivre. Si on laisse de côté les opérations clandestines qu'il est à peu près impossible d'éviter, on peut distinguer trois façons différentes d'introduire des transhumants sur les montagnes.

a) Il y a d'abord le bétail de commerce, c'est-à-dire les animaux achetés, vers la fin de l'hivernage, dans les marchés et dans les

1. On rappelle que l'on désigne, dans les Pyrénées, du nom de bacade, une tête de gros bétail (vache, jument ou mulet) ou dix brebis. Le terme de bacade s'applique, par extension, à la taxe de pacage.

foires, par les paysans désireux de remonter leurs étables avant l'ouverture des pâtures communes, de la même façon qu'ils les ont partiellement vidées, à l'automne, après la fermeture de ces mêmes pâtures. Ces achats et ces ventes qui se négocient, dans les Pyrénées comme dans tous les pays de montagne, au début et à la fin de la belle saison, réduisent ou grossissent périodiquement le contingent des animaux qui vivent dans la région montagnaise. Ils sont, dans une certaine mesure, une des formes de la transhumance. Mais les mouvements qu'ils occasionnent ne sont jamais très considérables, le montagnard devant, pour acheter du bétail, disposer d'avances en argent et de quelques réserves de fourrage. Les foires ne contribuent donc que dans une mesure assez limitée à l'ascension du bétail étranger dans les estives. Au surplus, les administrations communales se précautionnent contre ces accroissements d'effectifs en exigeant une déclaration du bétail hivernant, généralement à la date du 25 mars.

b) Le bail à cheptel, l'antique gazaille, n'est guère plus pratiqué. Il en reste quelque trace, ici et là, notamment dans la vallée d'Aure. Mais, lorsque intervient un accord de ce genre, c'est toujours un acte isolé, liant deux personnes d'une même vallée, plus rarement un bailleur de la plaine et un preneur de la montagne. Même sous cette forme réduite, le contrat de gazaille devient rare, car il est un mode de placement que concurrencent aujourd'hui les multiples formes du crédit. Il a pris une couleur d'usure et on ne l'avoue guère. De toute façon, le bétail de gazaille ne peut plus être considéré comme du bétail transhumant.

c) La commande présente avec le régime de la gazaille une certaine analogie², mais elle entraîne vers les montagnes un nombre plus considérable d'animaux. Le montagnard qui introduit, suivant ce mode, des moutons ou des brebis de la plaine, traite à cet effet avec un certain nombre de propriétaires, dont chacun fournit un lot variable d'animaux. Il existe d'ordinaire entre les contractants des relations qui, d'année en année, se maintiennent ou se renouvellent. Ce sont les mêmes paysans de la plaine qui traitent, chaque été, avec les mêmes usagers de la montagne. Le bétail, une fois rassemblé, est conduit sur les estives, non par son propriétaire, comme il arrive pour les troupeaux pacageant sur des montagnes affermées, mais par le montagnard, qui va lui-même le chercher en plaine. Pour ce bétail, il paie à la commune dont il

2. Voir ci-dessus, p. 17.

est usager une redevance spéciale, généralement très faible, et il reçoit du propriétaire une somme plus élevée. La différence entre les deux constitue le bénéfice de l'opération. Par ce moyen, l'usager exploite la gratuité ou la quasi-gratuité dont il jouit sur les montagnes de la commune ou du syndicat de communes dont il fait partie.

La commande n'est actuellement en pratique que dans la vallée d'Aure. Dans les autres vallées, on n'en connaît pas le nom, mais il en subsiste des traces qui semblent bien prouver qu'elle a été, dans le passé, plus répandue. Quelques communes de la vallée d'Azun, et de même le syndicat de Saint-Savin autorisent les habitants à introduire sur les montagnes un nombre variable (mais fixé par les règlements de pacage) d'animaux étrangers, en même temps que leur propre bétail. Ils bénéficient de la différence entre la « bacade » qu'ils paient à la commune (dans le cas où cette taxe existe, et l'on sait qu'elle n'est pas perçue partout) et le montant de ce qu'ils perçoivent eux-mêmes, soit en argent, soit en nature (généralement le lait des brebis), sur les animaux introduits sur le communal. Le même régime semble bien avoir fonctionné, il n'y a pas très longtemps, en Barèges. Il est aujourd'hui proscrit comme susceptible de favoriser la fraude et de surcharger les pacages³.

3° - *Les troupeaux espagnols.*

Restent les troupeaux espagnols. Ils pacagent en territoire français, les uns comme usagers, en application des traités de délimitation du 14 avril 1862 et du 26 mai 1866 qui ont, plus ou moins, consacré de vieux droits d'usage, les autres à titre de locataires. Nous trouverons les premiers sur les montagnes du Marcadau, voisines de Cauterets, et d'Aussou, proches de Gavarnie ; les autres sur quelques montagnes touchant la frontière dans les hauts de la vallée d'Aspe, en Ossau et en Aure.

Les règlements communaux ou syndicaux qui régissent l'introduction du bétail transhumant ressemblent beaucoup aux règle-

3. Dans la haute vallée de l'Ariège (Mérens, l'Hospitalet), les particuliers sont autorisés à introduire sur la montagne une soixantaine de brebis étrangères sur lesquelles ils perçoivent une redevance (1 à 3 francs avant la guerre; 10 francs plus récemment). Les communes (qui ne sont d'ailleurs qu'usagères, la montagne étant ici propriété de l'Etat), ne perçoivent rien. L'administration forestière perçoit une très légère somme pour l'entretien des chemins. Les deux communes, ayant constaté des abus, quant au nombre des animaux introduits par ce procédé, ont récemment interdit l'admission des animaux du dehors. Ce bétail est appelé dans le pays les *managués*.

ments anciens. Certaines dispositions ont disparu, en particulier celles qui réservaient aux seuls propriétaires de biens-fonds le droit d'amener du bétail sur les estives. Ce droit est aujourd'hui acquis à tous les habitants régulièrement domiciliés dans la commune : qu'il s'agisse d'animaux transhumants ou d'hivernants, il n'y a plus aucune différence entre les familles d'usagers. La plupart des autres dispositions demeurent : déclaration obligatoire du bétail hivernant à la date du 25 mars, fortes « bacades » imposées au bétail étranger, ou interdiction pure et simple des parcours.

II. — La provenance et la répartition des transhumants.

1° — Les vallées béarnaises.

La **vallée de Barétous**, la plus occidentale et la moins haute des vallées béarnaises, a des pâturages de printemps et d'automne en abondance. Ses pâturages d'été, situés sur les versants au Nord-Ouest du pic d'Anie (2.504 mètres) et du pic d'Arlas (2.062 mètres) sont assez élevés (entre 1.400 et 1.800 mètres), mais ils sont médiocrement étendus, car les hauts de Barétous se trouvent étroitement resserrés entre le territoire des communes aspoises les plus voisines et celui de Sainte-Engrâce, qui est en Soule, c'est-à-dire en pays basque. C'est pourquoi un certain nombre de propriétaires envoient leurs troupeaux pacager en été sur les montagnes d'Aspe et d'Ossau. C'est aussi pourquoi les troupeaux de Barétous ont souvent empiété sur le territoire espagnol, ainsi qu'en témoigne le droit d'usage qu'ils continuent à exercer sur la montagne d'Arlas, en territoire navarrais⁴. On comprend, dans ces conditions, que la vallée de Barétous n'ait aucun pâturage à mettre en location. Cependant, elle reçoit chaque année un certain nombre d'animaux venus de la Soule. Ce sont des brebis basquaises que l'usager introduit ordinairement avec son propre bétail et dont il garde le lait en paiement, opération fort lucrative car elle lui permet d'accroître sa production fromagère. Les communes ne perçoivent rien, ou pas grand chose. Les règlements pastoraux, en pays de Barétous, semblent être appliqués de façon passablement négligente.

4. En vertu des deux traités du 2 décembre 1856 et du 28 décembre 1858 qui ont conservé et consacré les dispositions essentielles du vieux traité de 1375 conclu entre les deux vallées de Barétous et de Roncal. C'est sans doute à titre de locataires de ce territoire, que les montagnards de Barétous remettent chaque année le 12 juillet, à leurs voisins le fameux tribut des trois génisses. Voir H. Cavaillès, **18**, Le Blant, **43**.

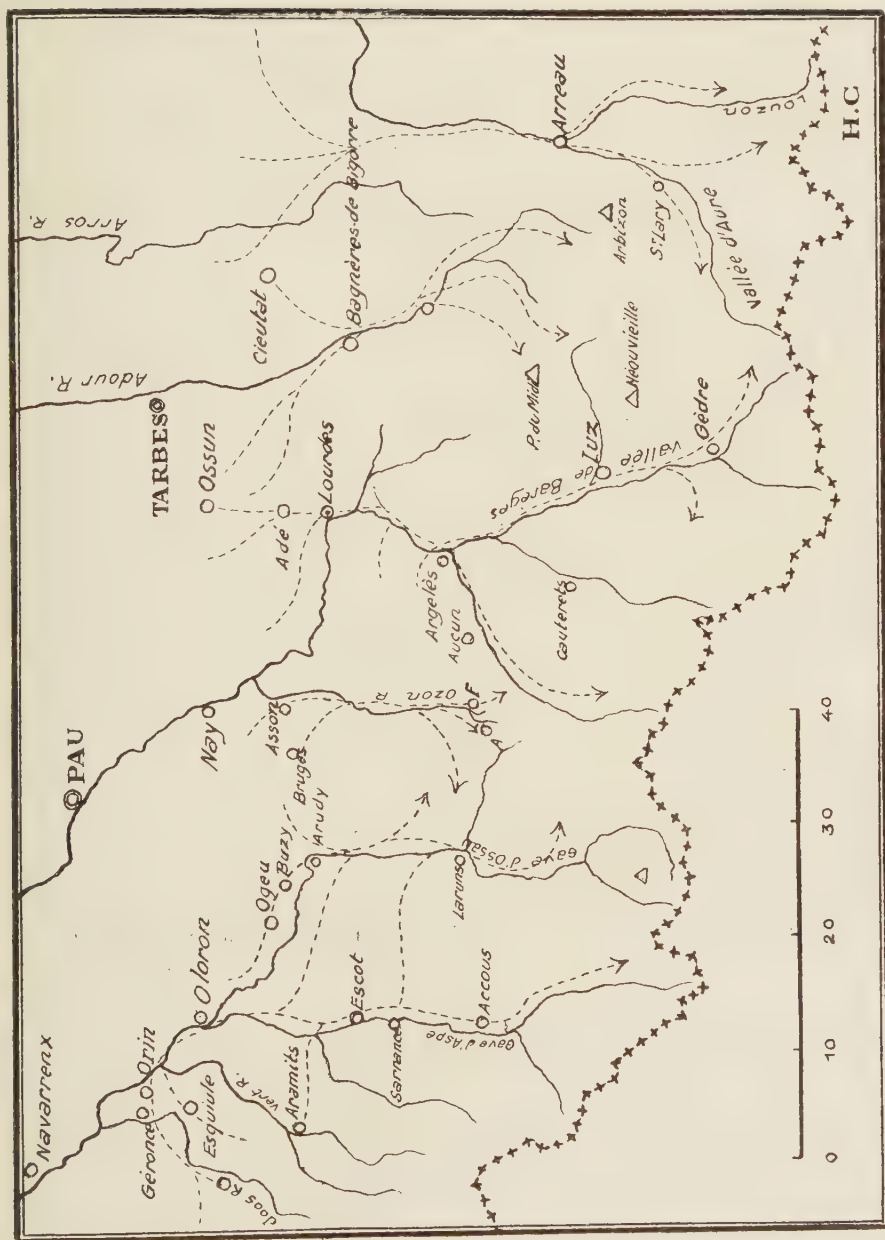


Fig. 1. - La transhumance d'été

La **vallée d'Aspe** admet, chaque été, 4 à 5.000 transhumants sur ses montagnes. Ces animaux lui viennent des communes du bas pays : Escot et Sarrance, en Aspe ; Arette, Issor, Aramits, en Barétous ; Arros, Précilhon, Aren, Préchacq, Gurs, Dognen, Jasses, Navarrenx, qui sont de la vallée du Gave d'Oloron ; Arbus, Parbayse, Pardies, des coteaux de la rive droite ; Esquiule, Géronce, Barcus, qui s'étagent sur les hauteurs de la rive gauche, aux confins de la Soule. Les communes qui les accueillent sont naturellement celles du haut de la vallée, toutes, à l'exception d'Urdos, riches en montagnes. Etsaut afferme, tous les cinq ans, les pacages de Yèze, à l'Ouest du pic de Sesques. Ils étaient, en 1928, occupés par un propriétaire des environs de Navarrenx qui y tenait, de mai à septembre, 1.300 à 1.400 brebis rassemblées dans le voisinage de sa propre exploitation. La même commune admet, sur sa belle montagne de Sencours, voisine de la vallée d'Ossau, 300 à 400 vaches ou juments, à l'exclusion des bêtes à laine. Ces animaux pacagent, moyennant le paiement d'une forte bacade, avec le bétail indigène qu'ils suivent dans ses déplacements, notamment, en Espagne, sur la montagne d'Astu où Etsaut a des droits d'usage. La commune de Cette-Eygun afferme tous les cinq ans la montagne de Narbé (non loin de Yèze, qui est d'Etsaut) à un berger d'Issor en Barétous qui y conduit environ 1.300 brebis. Elle admet, en outre, comme bacades étrangères, 1.600 à 1.700 têtes de petit bétail à Peyrenère, au voisinage du Somport. Borce et Accous reçoivent un certain nombre de vaches et de juments (une centaine pour Accous) qui pacagent avec leur propre bétail moyennant le paiement d'une double bacade. Enfin Lèes-Athas introduit 700 à 800 brebis de race manèche, venues de la Soule, sur ses montagnes inférieures, ces animaux ne pouvant subsister sur les estives. Les usagers les reçoivent « en garde » et les font pacager sur le communal, en retour d'une redevance à eux payée, non à la commune, régime qui se rapproche de la commande auroise. (Voir fig. 1, p. 27).

Enfin la vallée d'Aspe introduit, chaque été, entre le 25 juillet et le 25 septembre, sur la montagne de Peyrenère et sur ses abords, un certain nombre de troupeaux espagnols. Ces troupeaux représentent d'assez médiocres effectifs : 2.570 têtes en 1913 ; 3.050 en 1921⁵. Encore se trouvent-ils actuellement (1928) écartés de la vallée par le refus des bergers de se soumettre à nos règlements sanitaires.

5. Il va sans dire qu'il n'est pas fait état, dans ces effectifs, des animaux qui pacagent cinq années sur six, dans la montagne d'Estaens, laquelle est en territoire espagnol.

Au total, la vallée d'Aspe ne reçoit guère plus de 5.000 transhumants de provenance exclusivement française, y compris les animaux venus des deux communes aspoises d'Escot et de Sarrance, pauvres en pacages. Dans quelle mesure convient-il de majorer ces chiffres, si l'on admet qu'il est prudent de tenir compte d'introductions occultes, toujours possibles ? Il est assez difficile de le dire. L'importance de la fraude varie naturellement avec le profit que l'on en peut tirer et le risque que l'on court. Il est certain que l'élévation qui s'est produite, au lendemain de la guerre, dans le prix de tous les produits d'élevage a été une prime offerte aux fraudeurs. Il est évident, d'autre part, que les risques diminuent quand s'accroît le nombre de ceux qui s'affranchissent de l'observation des règlements. Il y a apparence que les communes de la vallée d'Aspe ne sont pas toutes également soucieuses d'observer les sages dispositions que la tradition et les règlements imposent aux usagers. Mais, dans l'ensemble, il ne semble pas que les infractions soient très considérables ni très dangereuses. Dans la plupart des communes, la fraude est surveillée et partant difficile. A Lescun, notamment, où l'introduction des animaux étrangers est complètement interdite, il y a un accord librement consenti entre les usagers pour la stricte application des règlements : la montagne ne reçoit réellement que les troupeaux en droit d'y pacager.

Dans la **vallée d'Ossau**, le nombre des transhumants d'été semble encore plus réduit que dans la vallée d'Aspe. Ni le haut Ossau, ni le bas Ossau n'admettent de bétail étranger sur les Montagnes générales⁶. Quatre communes seulement reçoivent régulièrement des troupeaux du dehors. Encore viennent-ils en partie des communes de la basse vallée ou de communes montagnardes très voisines.

Castet (du bas Ossau), propriétaire d'une haute montagne (Gardère) peu éloignée de la frontière, et Laruns (du haut Ossau) dont le communal, enchevêtré dans les Montagnes générales, est d'une grande étendue, reçoivent des troupeaux de brebis et de vaches. Ils viennent, pour la plupart, de Buzy, de Sainte-Colome, de Bescat, de Sévignacq, communes du bas Ossau, qui sont riches en bétail, pauvres en montagnes particulières et ne peuvent se contenter de leur part des Montagnes générales. Les parcours de ces troupeaux relèvent des mouvements intérieurs plutôt que de la transhumance proprement dite. Les seuls qui soient entièrement

6. Sur les Montagnes générales, voir la *Vie pastorale*, p. 233-243.

étrangers au pays viennent des communes inférieures de la vallée d'Aspe (Escot) et de Barétous (Aramits) ; des campagnes de Pau (Rébénacq, Gan, Gélus, Mazères, par intermittence), d'Oloron (Buziet, Herrère, Eysus, Ogeu, Escou) ; des abords du Pays basque (Barcus, Esquiule, hameau de Chéraute, hameau d'Orin, hameau de Géronce). (Voir fig. 1 et 2).

Deux autres communes de la vallée d'Ossau, Béost et Louvie-Soubiron, reçoivent des troupeaux étrangers. Toutes deux disposent dans le domaine des chaînes calcaires et sur leurs abords méridionaux, Aubisque, Arbaze, le Gabizos, de vastes montagnes étendues vers l'Est jusqu'au voisinage immédiat de Ferrières et d'Arbéost, en Lavedan. Sur ces herbages, chaque usager a le droit d'introduire cent brebis étrangères, moyennant le paiement à la commune d'une bacade spéciale plus élevée que la bacade locale. Au propriétaire des animaux introduits par lui, l'usager donne 20 francs par « brebis de lait », rien pour les autres. Il garde pour lui le lait des laitières et la laine de toutes, — opération actuellement très fructueuse, étant donné, surtout, le prix fort élevé des fromages.

On peut évaluer le bétail introduit par les quatre communes à un millier de bêtes à laine et une centaine de vaches pour Laruns (1927) ; à 3.000 ou 3.500 brebis (1928) pour Béost et Louvie-Soubiron. En outre, un certain nombre de bergers se rendent, au début de l'été, à Saint-Palais, en Soule, d'où ils ramènent du bétail de race manèche. Ces animaux leur sont confiés, non par des propriétaires, mais par des commerçants qui spéculent sur les troupeaux et les font garder en été sur les montagnes en attendant de les revendre en octobre dans les foires.

Béost admet en outre sur ses montagnes le bétail venu d'Arbéost en Lavedan. Cette commune est, à la fois, très riche en troupeaux et pauvre en montagnes, son territoire se trouvant étroitement resserré entre ceux de ses voisins d'Ossau et d'Azun. Chaque année, les délégués du Conseil municipal de Béost se rendent à Arbéost et inscrivent tous les animaux en quête d'herbages, environ 1.500 brebis et 140 vaches. Louvie-Soubiron, dont les pacages jouxtent au Sud ceux de Béost et à l'Est ceux de Ferrières, admet, de son côté, une petite partie des troupeaux de Ferrières. Ces mouvements s'expliquent par l'inégale répartition des montagnes entre deux vallées contiguës. Il paraît difficile de les considérer comme des faits de transhumance.

Au total, et si l'on excepte les troupeaux d'Arbéost, on peut estimer que la vallée d'Ossau reçoit chaque été quatre à cinq mille animaux étrangers. Encore est-on obligé de comprendre dans ce

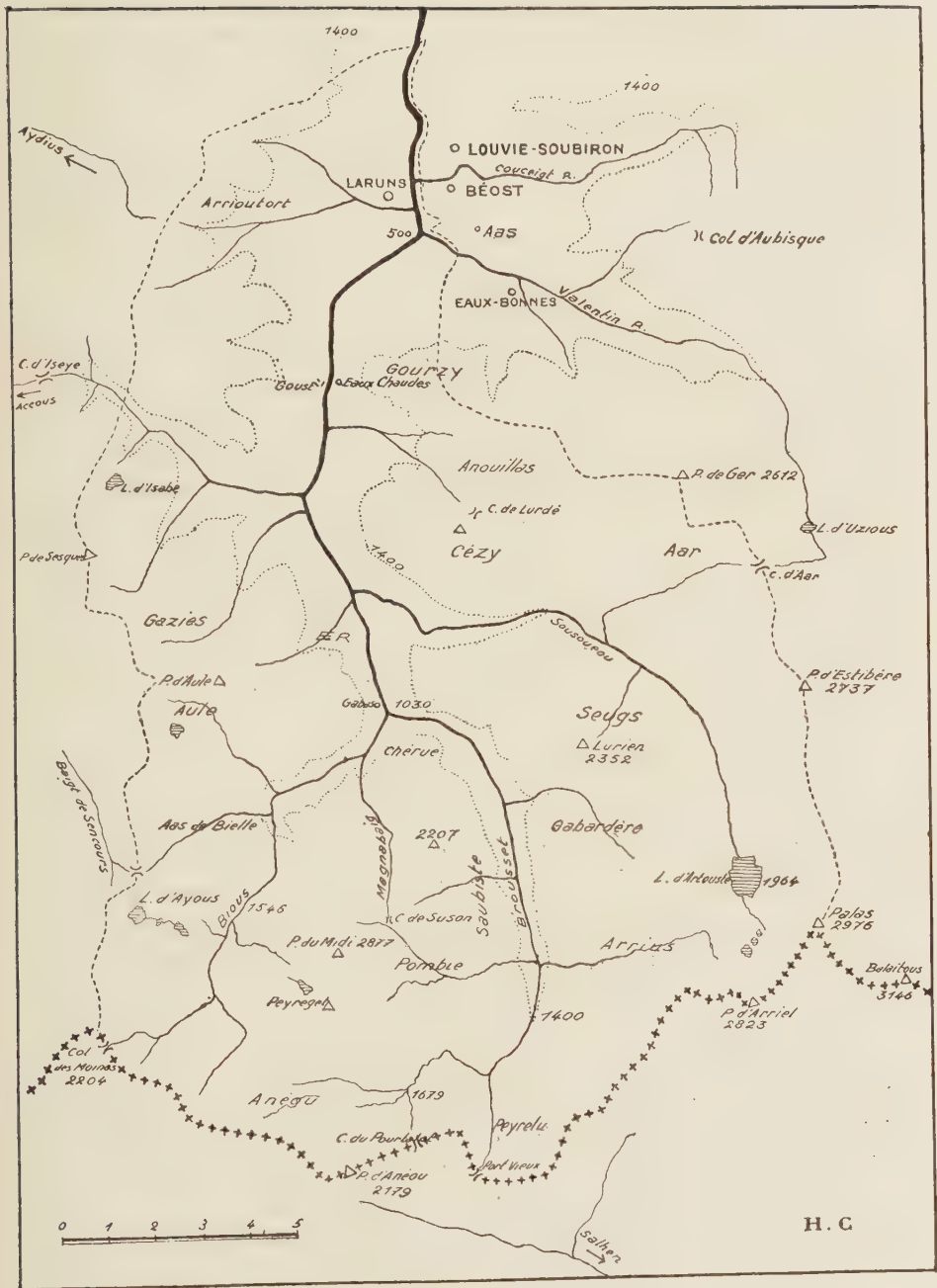


FIG. 2. - Les montagnes de la haute vallée d'Ossau

chiffre (faute de pouvoir les décompter très exactement) un nombre fort appréciable de bêtes venues du bas Ossau. Ainsi la transhumance de plaine en montagne est, dans la vallée d'Ossau, très limitée. Quant au bétail espagnol, il est encore plus réduit en nombre et relégué sur les montagnes d'accès difficile voisines de la frontière: environ 2.000 bêtes à laine⁷ cantonnées sur les abords du lac d'Artouste que dominent les puissants escarpements du Lurien (2.825^m) et du Balaïtous (3.146^m). La commune de Laruns, qui en est propriétaire ouvre parfois d'autres montagnes aux Espagnols, mais seulement en fin de saison et après le départ des Français.

La vallée d'Ossau, comme la vallée d'Aspe, surveille jalousement l'application de ses règlements de pacage. Que quelques particuliers, ici ou là, se risquent à les interpréter assez librement, c'est possible et à peu près inévitable. Toutefois on peut être assuré que le nombre des animaux introduits en fraude est peu considérable. Il ne faut pas oublier que les vallées béarnaises sont celles qui entretiennent les troupeaux les plus nombreux : elles n'ont pas trop de leurs herbages pour les nourrir au cours de l'été. Ainsi chacun est intéressé à refuser l'entrée du communal aux intrus, qu'ils viennent de la plus proche commune ou de la plaine. Les règlements sont sincèrement appliqués parce que chaque usager se charge de les faire observer, pour son propre compte, par ses voisins.

2° - *La Bigorre.*

Dans les Hautes-Pyrénées, comme en Béarn, la transhumance estivale est en régression. Ni les montagnes de la Bigorre, ni celles de la vallée d'Aure n'admettent aujourd'hui les nombreux troupeaux qui pacageaient sur leurs herbages au temps de Ramond et encore de Chausenque. Les montagnes qu'ils occupaient servent maintenant aux troupeaux de bétail indigène. Certaines restent simplement inutilisées : on devine que ce ne sont pas les meilleures.

Toutefois ces hautes vallées bigourdanes et auroises admettent chaque année un nombre appréciable de troupeaux venus de la plaine. Pour deux d'entre elles, Barèges et Aure, le nombre de ces animaux dépasse celui des hivernants. C'est qu'elles ont à la fois des montagnes plus étendues et des troupeaux moins nombreux que les vallées béarnaises. Elles peuvent, sans danger de surcharge, faire plus de place aux transhumants de la plaine. Pour la même raison,

7. 1938 en 1913 ; 2304 en 1924.

elles peuvent mettre moins de sévérité et de soin dans l'application des règlements traditionnels. Il semble bien qu'il y ait, en cette matière, plus de relâchement qu'il n'y en a en Aspe et surtout en Ossau.

En **Azun**, les choses se passent à peu près comme dans les vallées béarnaises. Ferrières et Arbéost, qui en dépendent, n'ont pas de hautes montagnes et ne peuvent se suffire. Nous avons montré qu'elles sont obligées de recourir chaque été aux deux communes ossaloises de Béost et de Louvie-Soubiron. C'est dire qu'elles sont dans l'impossibilité de recevoir du bétail étranger, à l'exception d'un très petit nombre d'animaux venus des communes inférieures de l'Ouzon. Dans le reste du canton, cinq communes (Gaillagos, Arcizan-Dessus, Arras, Bun, Sireix) afferment des montagnes aux enchères publiques. A Arrens et à Marsous, il en va autrement : les deux communes admettent des animaux du dehors à titre de bacades étrangères, moyennant une taxe plus élevée que celle qui est acquittée par le bétail indigène. Elles autorisent en outre les particuliers à introduire sur le communal, avec leurs propres troupeaux, un certain nombre d'animaux. L'usager se fait payer généralement en espèces. Mais ceux qui reçoivent des brebis béarnaises prennent, en retour de l'herbe qu'ils leur fournissent, le lait, dont ils se servent, comme en Ossau, pour la fabrication du fromage. C'est, avec les vallées béarnaises, un trait de ressemblance entre beaucoup d'autres.

Les troupeaux qui transhument en été sur les montagnes d'Azun viennent du Béarn et du bas Lavedan. Les premiers ont leurs étables d'hiver dans la région des coteaux relevés, au pied des montagnes, sur la rive gauche du Gave de Pau (Arthez d'Asson, Asson, Bruges, du canton de Nay-Ouest) et dans un très petit nombre de communes de la rive droite (Ger, en particulier, qui est du canton de Pontacq). Les plus nombreux viennent d'Argelès et de Lourdes, qui sont en Lavedan. Suivant qu'ils viennent de l'un ou de l'autre de ces deux domaines, ils sont dits béarnais ou labédanais. Souvent les deux appellations sont employées indifféremment. Il est assez malaisé d'en fixer l'effectif. Pour Arrens et Marsous, on compte 4.000 brebis et une cinquantaine de vaches. Il faut probablement doubler ce chiffre pour avoir une estimation approchée du nombre des animaux qui viennent, chaque été, transhumer en Azun.

La **vallée de Cauterets**, que régit le syndicat de Saint-Savin,

ne reçoit qu'un nombre assez limité de transhumants, environ 4.000 à 5.000 bêtes à laine et 1.200 têtes de gros bétail, vaches ou juments, ces dernières peu nombreuses. L'introduction se fait sous les deux formes accoutumées.

1° Le syndicat introduit environ 2.000 moutons et 600 vaches sur la montagne de Jarret, voisine du Marcadau. En vertu des dispositions du traité de 1862, la jouissance de cette montagne est indivise entre la vallée de Saint-Savin et le Quiñon ou quartier de Panticosa, qui est espagnol. Tous les quatre ans, les herbages sont mis en adjudication. Les enchères se font à Argelès, d'ordinaire le 29 avril, lendemain de la foire de Lourdes que les Espagnols fréquentent par tradition. La somme qui provient de l'affermage est partagée par moitié entre les deux vallées. L'adjudication revient d'ordinaire aux Français et c'est du bétail français qui pacage au Marcadau.

2° Sur les autres montagnes de la vallée : Lutour et Estom, Cambasque et Lis, le Marcadau (sauf la partie indivise), le bétail transhumant est introduit par les particuliers. Chaque propriétaire habitant sur le territoire de l'une des sept communes de Saint-Savin est autorisé à prendre en garde vingt brebis ou moutons, deux vaches avec leur suite, deux juments ou chevaux, moyennant une rédevance de cinq francs par tête pour les bêtes à laine, vingt francs pour chacune des autres. Un certain nombre d'habitants usent de cette faculté ; certains l'interprètent sans doute assez largement. La fraude est à peu près inévitable. Toutefois le mal ne paraît pas très grand. Les troupeaux, venus exclusivement du bas Lavedan (Extrême de Salles et Batsouriguère) sont peu nombreux et pacagent à l'aise sur les vastes montagnes de la vallée. Dans les montagnes de Saint-Savin et de Cauterets, comme partout ailleurs, la transhumance est en recul. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les quelques pages de Chausenque que nous avons citées précédemment.

Dans la **vallée de Barèges**, un certain nombre de montagnes sont mises de quatre ans en quatre ans en adjudication par la Commission syndicale, chargée de l'administration des biens de la vallée. Seuls sont autorisés à concourir les habitants des communes barégeoises ou les étrangers munis d'une caution dans la vallée. Les adjudicataires sont souvent des propriétaires du pays même qui s'associent pour acheter en commun une montagne ; souvent aussi des gens du bas pays lavedanais⁸. Quel qu'il soit, l'adjudicataire

8. Une partie de ces montagnes est actuellement exploitée par une société bordelaise.

traite avec les propriétaires de bétail ou avec des bergers professionnels qui ramassent les animaux à droite et à gauche. Dans les deux cas, ce sont les propriétaires ou leurs représentants qui conduisent le bétail sur les pacages au début de l'estivage et le ramènent dans la plaine à la fin de la belle saison. Sur la montagne, c'est le fermier qui en a la garde. Il se fait représenter par trois ou quatre bergers à son service.

Le nombre et l'étendue des montagnes affermées tendent actuellement à se restreindre. Il y a quelques années encore, la Commission syndicale admettait les transhumants à pacager dans les quartiers d'Escoubous et d'Aygue-Cluse, hauts bassins lacustres, encombrés de pierrailles et semés de pins rabougris, ouverts sur les parties septentrionales du Néouvieille. Il en venait, tous les ans, 1.500 en moyenne. Depuis 1924, à la demande des communes du Bastan, qui les exploitent, Escoubous et Aygue-Cluse ont cessé d'être affermées... C'est plus au Sud, vers le haut de la vallée du Gave de Pau, que les troupeaux continuent à s'acheminer. On les trouve à droite et à gauche de Pragnères, dans les profonds ravins du Barada et de Cestrède ; au-dessus de Gèdre, sur les terrasses de Camplong et de Coumèlie qui se font face, entre 1.700 et 2.000 mètres, des deux côtés du torrent de Héas ; plus haut encore sur les immenses herbages d'Estaubé et de Troumouse. A Gavarnie, ils s'élèvent, sur les pentes des Sarradets que domine le glacier de la Brèche. Une partie de ces montagnes recevaient autrefois des troupeaux espagnols. Les Français, seuls, y sont admis aujourd'hui. Ils étaient, en 1925, 13.000 environ, dont les deux tiers pacageaient à Estaubé (5.000) et à Camplong (4.000) ; le reste se répartissant entre Barada et la Hitère (1.000), Cestrède (2.000) et les Sarradets (un millier). Sur ce nombre, le gros bétail ne figure guère que pour 300 à 400 têtes. C'est de bêtes à laine que se composent la presque totalité des troupeaux transhumants. (Voir fig. 3, p. 39).

En dehors des troupeaux amenés sur les montagnes affermées, la vallée de Barèges a prohibé⁹ toute introduction des bacades étrangères. Elle autorise, il est vrai, les usagers à faire entrer dans leurs étables, entre le 1^{er} novembre et le 25 mars, pour le joindre à leur propre bétail, tous les animaux, brebis, vaches, chevaux ou mules qu'ils peuvent faire venir du dehors, mais ces acquisitions sont nécessairement limitées par les réserves fourragères dont les proprié-

9. Par un règlement en date du 21 janvier 1844, toujours en vigueur.

taires disposent. L'introduction occulte est surveillée par les gardes de la vallée et par les usagers eux-mêmes. Il ne semble pas qu'elle soit très considérable. On peut en dire autant des quelques animaux que les habitants de Gèdre et de Gavarnie étaient, récemment encore, autorisés à prendre en charge et à introduire, moyennant une redevance déterminée (20 francs par vache, 3 francs par brebis ou mouton) sur les pacages syndicaux. On introduisait ainsi (1925) sur les pâturages d'Aussoue et de Héas environ 250 bêtes à cornes provenant des environs d'Argelès et un certain nombre de bêtes à laine. Cette pratique, qui favorisait la fraude, est aujourd'hui à peu près abandonnée.

Quel que soit le régime sous lequel il est admis sur les montagnes, ce bétail vient aujourd'hui, à peu près exclusivement, du bas Lavedan et des campagnes d'Adé, d'Ossun, de Juillian qui s'étendent au Nord de Lourdes en direction de Tarbes. A l'Ouest, il ne se recrute guère au delà de Saint-Pé. Les plaines de Pontacq et de Nay, jadis pourvoyeuses de bétail transhumant, n'envoient aujourd'hui qu'un très petit nombre d'animaux sur les estives de Barèges. Cependant les gens de la montagne emploient aussi volontiers, pour désigner les troupeaux étrangers à leur vallée, le nom de béarnais que celui de lavedanais. C'est là une erreur qui mérite d'être retenue : d'abord parce qu'elle rappelle l'ancienne primauté des parcours béarnais dans les montagnes bigourdanes, d'autre part parce qu'elle exprime assez bien un fait parfaitement réel, c'est que les troupeaux transhumants viennent des cantons de la Bigorre les plus voisins du Béarn. Tous, en effet, se recrutent sur la rive gauche de l'Adour. Ceux de la rive droite s'en vont ailleurs : nous les retrouverons en parlant de la vallée d'Aure.

Restent les troupeaux espagnols. Ceux-là ont cessé depuis longtemps de louer des herbages dans la vallée. Ils ne viennent aujourd'hui ni à Troumouse, où Ramond les a vus, ni dans la vallée de Lutour, où ils pacageaient encore au temps de Chausenque. Sur ces montagnes, les ramades espagnoles ont cédé la place aux troupeaux français, à moins qu'elles ne l'aient laissée vide. En revanche, elles continuent, chaque été, à occuper, à titre d'usagères, les pâturages si longtemps disputés de la montagne d'Aussoue.

Le territoire désigné sous le nom de « montagne d'Aussoue » s'étend, le long de la frontière, du Vignemale à la Brèche de Roland. Il comprend : 1° le vallon de Pouey-Aspé (suivi par le chemin de Gavarnie au port du même nom, à Boucharo et à Torla);

2° le vallon des Espécières ; 3° la vallée d'Aussoue, inclinée du Vignemale à Gavarnie. C'est cette dernière partie qui est la plus vaste et la plus riche en pacages. Sur les deux rives du grand torrent descendu des glaces du Vignemale, s'élèvent à 200, 300 et 400 mètres au-dessus du fond, et sur près de dix kilomètres de longueur, une série de larges et spacieuses terrasses : au Sud, Pouey-Arrabi, Sècres, le Plà de la Coume, relevées en pentes douces vers les hauteurs de la frontière et dans les ravins qui en descendent ; au Nord, la Coste et Pouey-Mourou, plus escarpées. Étallées sur un sol de schistes ou de calcaires dévoniens, abondamment ensoleillées, pourvues d'eaux suffisantes, presque exemptes de ravins et d'éboulis, elles portent des herbes excellentes et épaisses où les gens de Gavarnie faisaient, il y a peu de temps encore, d'abondantes récoltes de foin. De très nombreux troupeaux y peuvent trouver à vivre. Il n'y a peut-être pas, dans toutes les Pyrénées, de plus belles montagnes que celles d'Aussoue.

Il n'y en a guère, non plus, à cette altitude, qui soient d'accès aussi facile, non seulement pour les Français, mais aussi pour les Espagnols. De Boucharo, par le port de Gavarnie (2.282 mètres), les gens de Broto atteignent directement et sans peine les pacages de Pouey-Aspé et des Espécières. Pour la montagne d'Aussoue, ils ont le choix entre cette même voie, qui les faisait passer par Gavarnie dont le pont était jadis entretenu à frais communs par les deux vallées, et la voie plus haute, mais plus directe du port du Bernatoire (2.341 mètres), qu'ils empruntent aujourd'hui de préférence. On comprend très bien que les Espagnols, dont les troupeaux sont nombreux et les pacages plus vite desséchés que les nôtres, aient toujours convoité ces montagnes. A la vérité, ils n'ont jamais cessé de les considérer comme faisant partie de leurs domaines de parcours. De leur côté, les Barégeois ne reconnaissent comme limites de ces parcours que les crêtes séparatives des eaux et se sont toujours refusés à admettre les prétentions de leurs voisins. De là les interminables querelles dont nous avons précédemment indiqué les étapes successives.

L'exploitation de la montagne d'Aussoue est actuellement régie par les deux conventions du 14 avril 1862 et du 26 mai 1866 conclues au cours des négociations qui, sous le second Empire, ont fixé la frontière commune de la France et de l'Espagne. En vertu de ces arrangements, les sept quartiers d'Aussoue doivent être, tous les ans, mis en adjudication. Les enchères auront lieu, en avril, à la mairie de Luz, en présence du président et des représentants de la Commission syndicale de la vallée et d'un nombre égal

de délégués de la Mancomunidad de Broto. Le prix des herbages sera partagé par moitiés égales entre les deux vallées. Dans la pratique, des arrangements interviennent, de quatre ans en quatre ans, entre les parties, pour la répartition des quartiers. Actuellement (1930), les Français occupent Pouey-Aspé, les Espécières et la Coste, qui sont les plus voisins de Gavarnie ; les Espagnols, Pouey-Arrabi, Sècres, le Plà de la Coume et Pouey-Mourou, qui en sont plus éloignés, mais que leurs troupeaux peuvent atteindre directement par la passe du Bernatoire.

Par l'effet du traité de 1862, les troupeaux espagnols occupent donc, chaque été, du milieu de juillet à la fin de la belle saison, de très belles montagnes qui ne leur coûtent rien. Sans doute, ces troupeaux ne sont pas très nombreux. D'après les déclarations contrôlées, faites à l'administration des douanes, le nombre des animaux ne dépassait pas, en 1930, 8.100 têtes de moutons ou brebis, répartis à raison de 1.500 pour Pouey-Arrabi, 1.600 pour Sècres, 3.700 pour le Plà de la Coume, 1.300 pour Pouey-Mourou, pacageant à l'aise sur ces vastes surfaces. Mais les troupeaux de la vallée n'en sont pas moins frustrés de la jouissance des herbes qu'elles portent. Chaque année, à date fixe (le 18 juin), ils sont obligés de les évacuer, un mois environ avant l'arrivée de leurs successeurs. On comprend que les Barégeois n'aient jamais cessé de protester contre une solution qu'ils considèrent comme une grave atteinte à leurs intérêts et à leurs droits.

Au total, la vallée de Barèges reçoit, chaque année, à titre de transhumants, 18.000 à 20.000 bêtes à laine, françaises ou espagnoles. Ce contingent dépasse légèrement celui des hivernants, évalué, en 1928, à 16.385 animaux. Quant à la transhumance du gros bétail, elle n'intéresse guère que 400 ou 500 vaches ou juments. La plupart des bêtes à cornes que l'on voit, au cours de la belle saison, pacager sur les estives, appartiennent aux communes de la vallée. Depuis un siècle, la transhumance estivale a subi une forte réduction. Les Espagnols ont cessé de louer des montagnes dans la vallée de Barèges. Les pacages qu'ils fréquentaient au voisinage de la frontière sont aujourd'hui occupés par des troupeaux français, indigènes ou « béarnais ». Les Béarnais, de leur côté, ont dû abandonner des quartiers (Aygue-Cluse, Escoubous, etc...) qu'ils occupaient par l'effet d'une tradition séculaire¹⁰, laissant la place aux troupeaux du pays.

10. Ci-dessus, p. 13.

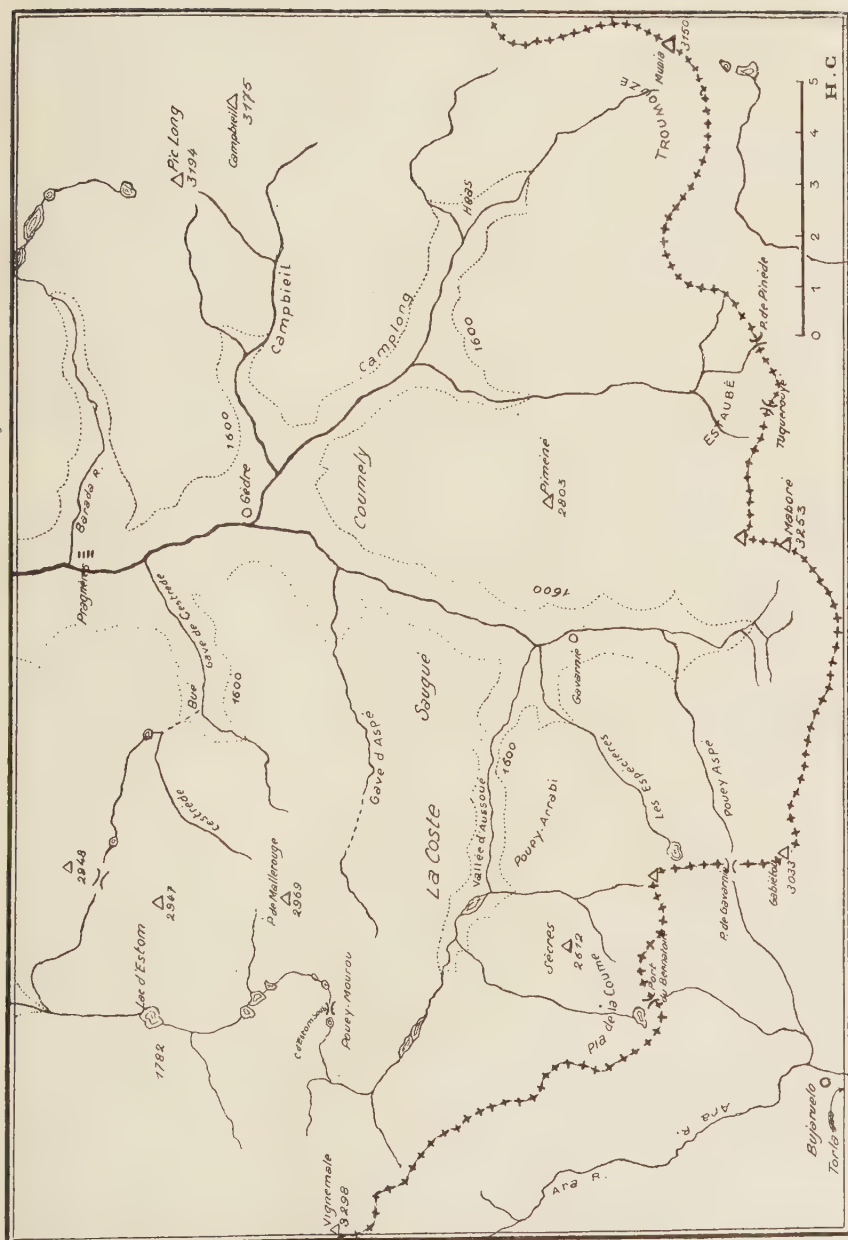


FIG. 3. - Les montagnes de la haute vallée du Gave de Pau

La **vallée de Campan** interdit depuis 1905 toute introduction de bétail étranger et n'affirme aucune montagne. Mais elle donne passage, chaque été, à des troupeaux venus du dehors, non seulement à ceux de Bagnères montant vers les pacages de Hount-Blanco, de Binarros et d'Arizes, dont cette grande commune est propriétaire dans le voisinage du pic du Midi, mais à d'autres, qui viennent de plus loin et qui sont bien des transhumants. Quelques-uns viennent des coteaux de la rive droite de l'Adour, comme ceux de Cieutat, gros village, riche en bétail, propriétaire de la montagne de Barasset, sise, tout au fond de la vallée de l'Adour, sur les versants septentrionaux du massif du Néouvielle. La plupart des autres se recrutent, comme les troupeaux de Barèges, sur la rive gauche du fleuve et sont, comme eux, très souvent désignés du nom de béarnais. Ceux-là vont estiver sur les pentes de l'Arbizon, qui appartiennent aux Quatre-Véziaux d'Aure, et sur les montagnes de Bagnères. Ils apparaissent, chaque année, entre le 25 mai et le 1^{er} juin, par groupes de 400 à 500 bêtes.

Mais ils sont, de jour en jour, moins nombreux. On en comptait encore, il y a quelques années, six mille sur les montagnes de Bagnères. Une société de propagande pastorale, l'Association pour l'Aménagement des montagnes, dont cette ville est le siège, a affermé les pacages de la commune, entrepris de limiter le nombre des transhumants et d'améliorer les herbages. Les montagnes de Bagnères ne reçoivent guère, aujourd'hui, plus de 2.000 têtes de bétail étranger.

3° - *Le Louron et la vallée d'Aure.*

Le **Louron** reçoit peu de transhumants. Il n'affirme aucune montagne et ne pratique pas la commande. Enfin il n'a jamais admis de troupeaux espagnols. Il reçoit seulement 1.200 à 1.500 brebis venues du bas pays, des mêmes régions où s'alimente la transhumance auroise d'été. Ce sont les propriétaires de la vallée (Armenteule, Pouchergues, Génost, Loudenvielle, Adervielle, Germ, Mont, Cazaux-Fréchet, Ris et Bordères) qui vont eux-mêmes chercher les brebis étrangères vers la mi-juin dans les communes du bas pays où ils ont mis en garde leur propre bétail pendant l'hiver¹¹. Ils ramènent, en même temps, le bétail qui leur appartient et celui des maisons qui l'ont entretenu depuis l'automne. Dans beaucoup

11. Voir ci-dessous, p. 95.

de cas, il y a entente entre les propriétaires de la vallée et ceux de la plaine, les uns gardant l'été les brebis d'en bas, les autres pendant l'hiver celles d'en haut. Un certain nombre de propriétaires qui n'envoient pas de bétail en plaine pendant l'hiver introduisent également du bétail transhumant sur les pacages de leurs communes. Ceux-là ne peuvent s'indemniser par voie d'échange. Ils touchent, pour chaque tête de bétail introduit, 8 à 10 francs. Comme ce bétail est traité au même titre que le leur propre, ils bénéficient de la différence entre cette somme, à eux payée, et la taxe de pacage qui est très faible (0,15 à 0,50 centimes par tête, suivant les communes). Ce régime, qui est très voisin de celui de la commande, assure à certains usagers d'assez sérieux bénéfices.

Dans la **vallée d'Aure**, l'introduction du bétail étranger se fait sous des formes très variées :

a) Le bétail de commerce est acheté par les propriétaires pour accroître leurs troupeaux, dans les foires de printemps. Tandis que les foires d'hiver sont des foires régulatrices qui permettent aux paysans de « niveler » leurs étables en proportion du foin engrangé (elles ont lieu en novembre, décembre et février à Arreau, Ancizan et Vielle-Aure), les foires de printemps leur donnent le moyen d'acheter du bétail et de l'introduire sur les pâturages, avec celui qu'ils ont entretenu pendant l'hiver, pour le revendre en septembre aux foires d'automne. Par le moyen de ces marchés, un certain nombre d'animaux sont ainsi admis chaque été sur les pacages.

b) Les animaux introduits sous le régime du bail à cheptel (gazzaille) sont aujourd'hui peu nombreux. Il est naturellement impossible de donner une évaluation quelconque, le contrat étant presque toujours tenu secret. Il est certain qu'il intervient de plus en plus rarement.

c) Le régime de la commande se maintient beaucoup mieux. La commande reste, dans la vallée d'Aure, une des formes les plus habituelles de l'introduction des troupeaux étrangers. Mais elle n'est pas en usage dans toutes les communes. D'une manière générale, les communes qui ne l'admettent pas sont celles qui ont peu de montagnes (Gouaux, Lanson, Camparan, Arreau). Ce sont aussi certaines communes riches en pâturages, mais pauvres en forêts, obligées, pour alimenter leur budget, d'imposer aux usagers le paiement d'une taxe de bacade. L'introduction du bétail, même

indigène, étant taxée, l'usager n'a pas intérêt à introduire du bétail étranger, et il se contente d'y envoyer le sien propre. C'est le cas de Bazus, de Guchan, de Vielle-Aure, de Cadeilhan-Trachères, qui introduisent quelques troupeaux, mais pas de bétail de commande.

La commande est, au contraire, couramment pratiquée par les communes riches en pâturages et en forêts. Dans celles-là, les rôles de pacage n'existent pas et l'introduction du bétail est gratuite, le budget étant alimenté par les revenus forestiers ou par la location des montagnes. C'est le cas d'Aulon, d'Azet, d'Estensan, de Grailhen, de Tramezaygues, riches en montagnes ; d'Aragnouet, propriétaire de magnifiques futaies de sapins et de pins dans la gorge de Couplan et sur les abords du Néouvieille. C'est aussi le cas de la montagne du Transport, admirable domaine de forêts et de pâturages situé, au delà des hourquettes d'Ancizan et d'Aspin, sur le versant de Campan, et propriété indivise des quatre communes ou vèziaux de Guchen, Ancizan, Cadéac et Grézian. Le bétail des usagers y est admis gratuitement. Les propriétaires sont tenus, seulement, de fournir le 31 mars de chaque année une déclaration portant sur le nombre de leurs hivernants.

Toutes ces communes admettent la commande. Toutes autorisent l'usager à introduire sur les montagnes un nombre déterminé d'animaux : généralement 140 à 150 brebis (chiffre limite qui n'est pas toujours atteint). Le gros bétail étranger, juments et vaches, n'est pas admis au titre de la commande. Les déclarations sont sérieusement contrôlées¹².

L'introduction du bétail dans les montagnes sous le régime de la commande profite, non à la commune qui n'y gagne à peu près rien ou même rien du tout, mais à l'usager, qui en retire un sérieux bénéfice. Ce bénéfice se présente sous deux formes différentes :

A Azet, Aragnouet, Ens, Estensan, Grailhen, Soulan, les usagers gardent les animaux de commande sur les basses montagnes *pour la fumure* : ce sont bien, par définition, des transhumants. Ils ne les envoient jamais sur les estives. Les propriétaires de ces animaux versent à l'usager 7 à 8 francs par tête (1929) ; à la commune, 0 fr. 25 ou 0 fr. 50, ou rien.

A Ancizan, Guchen, Aulon, Sailhan et Tramezaygues, le bétail est conduit sur les estives. Le propriétaire paie à l'introducteur 10 à 12 francs par tête et celui-ci verse à la commune 2 francs ou

12. Aux Quatre Vèziaux, la déclaration est fixée au 31 mars (pour les hivernants et pour les animaux de commande) ; contrôlée le 24 juin, au départ pour la montagne (Règlement de pacage de 1889).

2 fr. 50. En outre, il a la charge de la surveillance. Mais, comme il garde ce bétail avec le sien, cette dépense se trouve fort réduite, et il lui reste un bénéfice très appréciable.

La pratique de la commande pouvait conduire à des abus faciles et à la surcharge des pâturages. C'est pour éviter ce danger que les anciens règlements réservaient le droit d'introduire le bétail de commande aux seuls « bien tenants », propriétaires de terres ou biens-fonds, et qu'ils fixaient l'effectif des animaux à introduire, effectif que les consuls étaient tenus de vérifier. Aujourd'hui, ce droit est très libéralement exercé, aussi bien par des paysans n'ayant pas de terres que par les propriétaires. Il n'est pas très sûr que ce soient les petits qui en profitent. Certains jouent le rôle de prête-noms, ce qui permet à d'autres d'introduire, au lieu d'un seul troupeau, trois ou quatre. Et ainsi il semble qu'il n'y ait pas grand chose de changé. Les administrations communales ferment les yeux, surtout quand le délinquant est un ami du « parti » au pouvoir. La montagne n'en souffre pas beaucoup. Mais on n'en saurait dire autant du budget communal qui se trouve frustré de revenus légitimes.

Le bétail de commande, comme les autres transhumants d'été, se recrute dans les régions voisines de la montagne. Mais à l'inverse des « béarnais » admis à pacager sur les montagnes affermées et qui viennent des communes de la rive gauche de l'Adour (Adé, Ossun, Lourdes, etc...), il vient à peu près exclusivement des campagnes de la rive droite d'entre Adour et Garonne : Bagnères-de-Bigorre, Mauvezin, Capvern, Lannemezan, Tournay, Montréjeau, où les usagers vont, comme il a été dit précédemment, les chercher eux-mêmes. Les troupeaux de commande semblent être actuellement en voie de diminution régulière.

d) Ce ne sont pas seulement les particuliers qui introduisent du bétail étranger sur les montagnes de la vallée d'Aure. Ce sont aussi les communes et les syndicats de communes, par la location de leurs herbages. Les troupeaux admis suivant ce procédé sont de deux provenances différentes. Les uns sont français, les autres sont espagnols.

Les troupeaux français sont formés d'animaux conduits par leurs propriétaires ou par des professionnels qui les ont rassemblés dans les exploitations et les conduisent sur les montagnes par groupes de 600 à 700 bêtes pour un seul berger. La plus grande partie de ce bétail est de la même provenance que le bétail que nous avons trouvé sur les montagnes de Barèges et de Bagnères. Ce sont des « béarnais » venus des communes à l'Ouest et au Sud de Tarbes

(Jullian, Adé, Ossun) et des environs de Lourdes. Ils pacagent sur la montagne du Transport, propriété des Quatre-Véziaux, à laquelle ils accèdent par la vallée de Campan, du mois de mai au milieu ou à la fin de septembre. D'autres troupeaux, formés de la même façon, sont introduits par quelques communes peu fortunées : Bazus, Guchan, Vielle-Aure, Cadeilhan-Trachères. On les désigne parfois du nom de troupeaux de commande. En réalité ces troupeaux-là sont introduits, non par les particuliers, mais par les administrations communales, moyennant un prix forfaitaire.

Les espagnols pacagent sur les montagnes les plus hautes de la vallée. Il y a là d'immenses estives toutes proches de la frontière, des ports herbeux où les animaux peuvent pacager à l'aise : le Badet, propriété indivise de Vignec et de Cadeilhan-Trachères ; la Géla, qui appartient à Bazus et à Guchan ; le Moudang, dépendance de Tramezaygues ; le Rioumajou, de Sailhan et de Saint-Lary ; enfin, plus avancée en territoire français, la montagne de l'Oule, qui est un quartier de Vielle-Aure. Dès la fin de juillet, les troupeaux français commencent à redescendre vers les quartiers inférieurs. C'est alors que paraissent les ramades aragonaises. Elles viennent de la vallée du Cinca et de ses abords, de Bielsa, de Boltaña, de Graus, de Campo où de gros propriétaires entretiennent un nombreux bétail. Il en venait, et il en vient peut-être encore, de Monzon, qui est à la lisière des sierras. Ce sont de grands troupeaux de 1.500, 2.000 et 3.000 bêtes à laine, précédés de chèvres, suivis des mulets ou des ânes porteurs du matériel de campement. Le mayoral les répartit sous la conduite de ses aides, par groupes de 300 à 400 bêtes dans les différents quartiers. Ils y demeurent jusqu'aux derniers jours d'octobre, lorsque la neige vient les en chasser.

Cette forme de la transhumance, pratiquée au profit de propriétaires étrangers, a été considérée comme une sorte d'atteinte aux intérêts des populations françaises et comme un danger pour les pâturages. Une société, aujourd'hui disparue, l'*Association pour l'Aménagement des montagnes* avait pris, il y a quelques années, la montagne de la Géla à sa charge et en avait expulsé les troupeaux espagnols. Ils y sont revenus depuis. En réalité, le nombre des animaux venus des vallées aragonaises est des plus modérés : six à huit mille, tout au plus, chaque année. Ils ne pénètrent sur la montagne française que fort tard, vers le 25 ou le 31 juillet, restent d'abord cantonnés sur les quartiers les plus élevés et ne descendent jamais très bas. Enfin il arrive assez fréquemment que des pacages restent inoccupés, soit parce que les communes pro-

priétaires n'ont pas trouvé d'acquéreur, soit pour tout autre raison. En 1925, l'entrée du territoire français a été interdite au bétail espagnol par mesure d'hygiène, une épizootie ayant sévi chez nos voisins. Ainsi les troupeaux espagnols ne font pas tout le mal qu'on a dit. En revanche, il faut bien reconnaître qu'en fournissant à certaines communes un moyen d'utiliser des herbages qui resteraient inoccupés, ils leur procurent un très appréciable supplément de ressources.

Quel est, au total, le nombre des animaux admis, en qualité de transhumants, dans la vallée d'Aure. Il est, comme partout ailleurs, assez difficile d'en donner une évaluation absolument exacte. Mais il est possible d'en avoir une idée suffisamment précise grâce aux chiffres dont nous disposons. En 1922, les Quatre-Véziaux d'Aure ont reçu 1.500 à 1.800 brebis béarnaises. Et il y avait eu, la même année et sur la même montagne, 3.500 animaux de commande non béarnais. En 1924, les espagnols étaient au nombre de 6.025, soit 2.025 au Rioumajou, 1.975 à l'Oule, 1.185 à la Gêla, 1.020 au Moudang, — chiffres fournis par l'administration des douanes. En évaluant à 3.000 environ, l'effectif des animaux introduits par les autres communes et sous des régimes divers, on peut admettre que la vallée d'Aure reçoit, chaque été, une moyenne de 15.000 brebis, moutons ou chèvres, venus de France ou d'Espagne. C'est à peu près l'équivalent du troupeau de bêtes à laine hivernant dans la vallée. Aure et Barèges sont les pays qui reçoivent, en été, le plus grand nombre de transhumants.

La partie basse de la vallée d'Aure, en aval d'Arreau (Sarrancolin, Ilhet, Ardenost, Beyrède-Jumet, Camous, Jézeau) a un régime entièrement différent. Creusée à travers les barres de calcaires durs et de grès qui s'accotent vers le Nord aux terrains anciens, très rétrécie, pauvre en épaulements et en terrasses, elle manque de hauts pâturages d'été. Ses montagnes, de médiocre altitude, beaucoup moins étendues que celles de la moyenne et surtout de la haute vallée, plus vite desséchées aussi, ne peuvent nourrir que le bétail hivernant, composé en majeure partie, de bêtes à laine (quatre ou cinq fois plus que de vaches). C'est dire qu'elles n'admettent ni troupeaux béarnais, ni bétail de commande.

CHAPITRE III

CARACTÈRES DE LA TRANSHUMANCE D'ÉTÉ

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

I. - Le domaine et les effectifs de la transhumance.

Une première observation se dégage des faits qui précèdent : la transhumance d'été est partout en régression. Les Espagnols ne descendent plus dans les vallées françaises. Les troupeaux venus des plaines sont moins nombreux, et les montagnes où ils pacageaient sont aujourd'hui occupées par le bétail hivernant, à moins, ce qui est fréquent, qu'elles ne soient délaissées. Pour l'ensemble des vallées où nous les avons suivis, les transhumants d'été ne semblent pas dépasser aujourd'hui l'effectif de 70.000 têtes de petit bétail.

Naturellement cette évaluation ne doit être acceptée que sous bénéfice d'inventaire, non seulement parce qu'un grand nombre de déclarations et de statistiques ne sont qu'approximatives, mais aussi parce qu'il est assez difficile, dans les Pyrénées, de tracer une ligne de démarcation tout à fait précise entre les troupeaux des vallées et ceux de la plaine, nous avons eu l'occasion, dans les pages qui précèdent, d'en faire plusieurs fois la remarque. Toutefois il y a des raisons de penser qu'elle exprime assez exactement la réalité. En supposant que la proportion des transhumants d'été soit, dans l'ensemble de la chaîne, la même que dans le domaine qui nous occupe (ce qui est une supposition assez raisonnable) on atteindrait un effectif global légèrement inférieur à 200.000, proche de 180.000 têtes. Or Dralet évaluait, il y a un peu plus de cent ans, le nombre de ces animaux à 300.000. Les pâturages d'été, dit-il, « nourrissent chaque été, outre les bestiaux qui vivent toute l'année dans les montagnes, près de 300.000 bêtes à laine qui sont amenées des plaines voisines, soit françaises, soit espagnoles. »¹ Etant donné ce que nous savons de la diminution du nombre des transhumants, les chiffres auxquels nous nous sommes arrêtés sont parfaitement acceptables.

1. Dralet, 26, I, p. 236.

Ainsi la transhumance pyrénéenne ne déplace qu'un nombre assez limité d'animaux. Dans certains cantons, il est vrai, à Luz, à Arreau, à Vielle-Aure, l'effectif des transhumants est égal, peut-être légèrement supérieur à celui des hivernants. Mais, partout ailleurs, il leur est nettement inférieur. En Aspe, en Ossau, il n'en représente certainement pas plus du cinquième, peut-être moins encore. Et si l'on accepte pour l'ensemble du bétail étranger qui pacage en été sur les montagnes, le total de 70.000 têtes d'animaux, on constate qu'il est deux ou trois fois moins élevé que celui des hivernants ².

Les Pyrénées reçoivent sensiblement moins de transhumants que les Alpes ³. Toutefois c'est par la disposition et par la répartition de leurs parcours, beaucoup plus que par leur nombre, qu'elles s'en distinguent.

Le bétail transhumant qui, chaque été, s'en va pacager sur les estives de la chaîne, ne vient en aucune mesure des plaines basses, mais d'un domaine beaucoup plus proche et beaucoup plus restreint. Presque exclusivement aujourd'hui, il se recrute dans la région des coteaux et des avant-monts qui s'étend de l'Ouest à l'Est, tout le long de la chaîne et dans son voisinage immédiat, en Béarn, dans les cantons d'Aramits, d'Oloron-Est et d'Oloron-Ouest, dans les communes les plus basses du canton d'Arudy et dans les plus hautes du canton de Nay-Ouest (Bruges, Arthez-d'Asson, Asson) ; en Bigorre et au delà, dans le bassin de Lourdes et la plaine d'Ossun, dans la vallée du Nez et sur les coteaux d'entre Gave et Adour, dans les villages de l'Arros et des Baronnie qui confinent à la Neste. Ce sont de petits pays au sol très mouvementé, qui ne sont plus la montagne, mais qui lui ressemblent par plus d'un trait ⁴ : la propriété très morcelée, l'étendue des friches et des vancants, l'abondance des prés et des bois. Dans ce domaine, l'élevage du petit bétail s'est maintenu. Il n'est guère d'exploitation qui n'ait son troupeau de bêtes à laine : brebis laitières dans les cantons béarnais, moutons de boucherie dans ceux de la Bigorre et de la Neste. Elevés à l'étable et dans les cultures pendant les mois d'hiver et les saisons intermédiaires, ils attendent d'être conduits, au

2. On peut évaluer le nombre des têtes à laine, en 1913-1914, à 223.000, y compris les animaux qui vivent dans la région de la bordure, région de départ des transhumants. (Voir *la Vie pastorale*, p. 191).

3. Arbos, 2, p. 591 et 594.

4. Voir *La Vie pastorale et agricole*, p. 23-24, 228, 376-381.

cours de l'été, vers les hauts pâturages des montagnes voisines. Ces montagnes ne sont jamais très loin. De son champ, le paysan des rivières et des coteaux béarnais peut apercevoir à l'horizon prochain les sommets au profil familier, où, l'été venu, il mènera pacager ses brebis et ses vaches.

De l'un à l'autre, l'ascension du bétail se fait de la façon la plus simple. Le long de l'étroite bordure où il vit s'ouvrent, de distance en distance, tous les quinze ou vingt kilomètres, les grandes vallées transversales relevées des régions basses vers les hauts massifs de la chaîne. Vers ces portes d'entrée, les animaux s'acheminent. De là, le voyage se fait tout droit, du Nord au Sud. Il y a aussi une poussée de l'Ouest vers l'Est dans la direction des montagnes les plus élevées. Des troupeaux de la Soule et de Barétous vont demander aux vallées d'Aspe et d'Ossau les herbages qu'ils ne trouvent pas dans leur voisinage immédiat ; les brebis béarnaises se répartissent entre les estives du Béarn et celles de la Bigorre ; les troupeaux de Lourdes et du bas Lavedan gagnent, non seulement Azun et Barèges, mais aussi les pacages de la vallée d'Aure. La qualification de « béarnais », donnée à des troupeaux dont la plupart viennent de cantons purement bigourdans, exprime bien, en même temps que l'extension de l'ancien élevage béarnais, le sens de la poussée qui porte les transhumants vers les grands massifs de la chaîne, les plus riches en herbages d'été, les plus différenciés des régions inférieures (Voir fig. 1, p. 27). Mais ce n'est là qu'une poussée complémentaire et, aujourd'hui, peu considérable. Le plus souvent, on va au plus près, le bétail des environs d'Oloron vers Aspe et Ossau ; celui de Bruges vers Arbéost ; celui de Lourdes, vers Gèdre et Gavarnie ; celui des Baronnie vers Arreau et au delà. En deux ou trois étapes, chaque troupeau a gagné son pacage.

Il en résulte qu'il n'y a jamais de très grands rassemblements. Sans doute, à certains moments de l'année, Arudy, Lourdes, Luz, Arreau, présentent la plus vivante animation. Les troupeaux venus des campagnes voisines se groupent ou se succèdent, les bergers en arrière de la colonne, escortés du bourricot qui porte les bagages et le matériel de campement. Sur les flancs, partout présents, les chiens, de cette curieuse et jolie race des *labrits* pyrénéens, l'œil vif sous le poil en broussaille, vont et viennent, attentifs au moindre signal, et ramènent les bêtes écartées et les retardataires. Pendant plusieurs jours, c'est un passage ininterrompu... Mais, le plus souvent ces voyages se font par groupes distincts, par petits troupeaux, de cent, deux cents ou trois cents bêtes, parfois par

groupes plus réduits encore. Ce n'est pas une invasion en masse du type de celle qui se produit dans les Alpes françaises, dans les Abruzzes, dans les Balkans ou les Karpathes, mais plutôt une sorte d'infiltration. Pour ces troupeaux, la Compagnie des chemins de fer du Midi n'a jamais eu à organiser de transports spéciaux, car personne jusqu'ici, n'a songé à s'adresser à elle⁵.

Il n'en est guère autrement sur le versant méridional. Les ramades espagnoles, comme les troupeaux français, viennent des villages de la bordure montagneuse. Celles que l'on trouve en Aspe et en Ossau appartiennent à Anço, à Canfranc, à Salhen, à Biescas, c'est-à-dire aux vallées de l'Aragon et du Gallego ; celles du Marcadau, au Quiñon ou quartier de Panticosa ; celles de la montagne d'Aussou, à Torla et à Broto, du rio Ara ; celles qui pacagent sur les immenses pelouses de la Gêla, du Moudang et du Rioumajou, en Aure, montent de Bielsa, de Boltaña, de Campo ou de Graus qui s'échelonnent sur les rives du Cinca ou sur ses abords. Sans doute, cette bordure est beaucoup plus large que celle des avant-monts béarnais et gascons, et les troupeaux y sont plus nombreux. Mais elle n'en est pas moins, comme elle, parfaitement distincte des plaines inférieures.

II. — Les bergers et leurs genres de vie.

Les bergers des troupeaux transhumants ressemblent fort peu, dans les Pyrénées, à des nomades. D'abord, ils ne font jamais, au cours de l'été, de très grands voyages : leurs déplacements les plus étendus n'excèdent jamais plus de deux ou trois jours de marche. D'autre part, un très grand nombre d'entre eux se recrutent dans les vallées où viennent pacager les animaux dont ils ont la garde. Par leurs occupations, par leurs habitudes, par leur manière de vivre, ils se distinguent fort peu des bergers de troupeaux hibernants. Très rarement ce sont des étrangers. Il y a lieu, toutefois, de distinguer parmi eux quelques types assez différents.

Il est une première catégorie de troupeaux dont les parcours et

5. Dans la partie centrale et orientale de la chaîne, la situation est exactement la même. Dans le Couserans, ce sont les cantons proches de la montagne, Saint-Girons, Saint-Lizier, qui envoient leur bétail pacager, avec celui des communes montagnardes du Castillonnais, sur les montagnes espagnoles du plà de Bèret, et du val d'Aran. Dans le pays de Foix, les troupeaux transhumants se recrutent au Sud d'une ligne qui court du Mas d'Azil à Mirepoix en passant par Pamiers. D'Aix-les-Thermes, où ils rejoignent ceux de l'intérieur, ils gagnent le haut de la vallée et les pâturages de l'Andorre. Ces parcours ont été parfaitement étudiés et décrits par H. Cabannes, 13, et Pée-Laby, 49. Nos recherches personnelles nous ont permis de constater la parfaite exactitude des renseignements qu'ils donnent.

la surveillance se confondent avec ceux des troupeaux indigènes. Ce sont tout d'abord les animaux « de commerce » achetés dans les foires au début de la belle saison, et les quelques unités, d'ailleurs peu nombreuses et recrutées dans les vallées elles-mêmes au moins aussi souvent qu'en plaine, que l'usager introduit sur les herbages au titre de la gazaille. C'est aussi le bétail de commande, qui vient pacager dans la vallée d'Aure et que nous avons trouvé, ici et là, sous d'autres noms, dans plusieurs parties des vallées. Ces animaux, les derniers surtout, sont bien des transhumants, car ils viennent en majeure partie des cantons extérieurs à la montagne qui les reçoit. Mais leurs gardiens ne sont pas des transhumants. Ce sont, sans exception, des propriétaires ou des bergers du pays qui, au cours de l'été, grossissent leurs troupeaux d'un nombre plus ou moins considérable de bêtes étrangères, sans modifier en rien leur manière de vivre. Leurs occupations sont celles de tous les autres propriétaires de troupeaux.

Mais la plupart des troupeaux transhumants sont conduits sur les pacages par leurs propres bergers. Ceux qui estivent, en Aspe, en Ossau ou ailleurs, comme bacades étrangères sont, le plus souvent, conduits par le propriétaire lui-même ou par le fils de la maison. Arrivé à destination, celui-ci en assure en personne la surveillance, à moins qu'il ne charge de ce soin un domestique ou un berger à ses gages.

Sur les grandes montagnes affermées des vallées bigourdanes et auroises, par exemple à Camplong, à Estaubé, à Cestrède, les choses ne peuvent se passer tout à fait de la même façon. C'est encore le propriétaire qui conduit son troupeau sur la montagne. Mais, une fois les animaux comptés et marqués, ce sont les bergers du fermier qui en assurent la surveillance. Et le maître du troupeau, qui est le plus souvent un paysan de la plaine ou des cotéaux et nullement un montagnard, peut s'en retourner à ses affaires. En septembre seulement, il reviendra compter et chercher ses bêtes. La transhumance qu'il pratique pour son troupeau ne lui impose aucune occupation spéciale. Tout au plus, lui fournit-elle, au cours de ses travaux agricoles, un sorte de répit et de délassement, une occasion de cheminer avec des voisins et de voir du nouveau. Ces voyages périodiques ont pour lui le même attrait qu'il trouve à se rendre à la ville les jours de foire. C'est un sédentaire, tout au plus un campagnard en vacances. Ce n'est pas encore un transhumant.

En revanche celui auquel il a confié son bétail est bien obligé de suivre les destinées du troupeau. L'adjudicataire des herbages, qui est un propriétaire aisé, voire un homme de la ville, se fait représenter, sur les quartiers qu'il a loués, par un berger-chef, le *mayourau* d'autrefois, lequel a sous ses ordres un nombre variable de pâtres. Ce personnel est payé, partie par les propriétaires de bétail (proportionnellement au nombre des bêtes), partie par l'adjudicataire (suivant la même estimation). Les bergers se nourrissent à leurs frais. Une ou deux fois par semaine, suivant la distance à franchir, on leur porte, du village le plus voisin, le pain et les autres provisions indispensables. Quand ils n'ont, dans leurs troupeaux, ni brebis ni vaches laitières, ils ont du moins quelques chèvres qui leur fournissent du lait. L'abri est fourni par la commune ou par la Commission syndicale des communes propriétaires des herbages. C'est une « cabane » faite de pierres entassées, recouverte de pierres plates ou de gazon, souvent accompagnée d'une étable rudimentaire, le « courau », spécialement destinée à recevoir les veaux nés au cours de l'estivage. Tout autour s'étend le « coueylà » ou « cujalà », où le bétail se rassemble, chaque soir, au retour du pacage, et où il passe la nuit à l'air libre.

Sur sa montagne, le berger du troupeau transhumant mène une existence qui ne se distingue en rien de celle du berger indigène. Conduire les animaux au pacage ; leur distribuer, à certaines heures, le sel ; ramener les bêtes égarées ; rassembler, le soir venu, le troupeau ; surveiller les vaches prêtes à mettre bas et soigner les nouveaux nés, tel est le cycle quotidien des travaux auxquels il est assujéti pendant les trois ou quatre mois de l'estivage. Son existence ne devient un peu plus variée que s'il a, sous sa garde, un troupeau de brebis laitières. Il lui faut alors, traire, matin et soir, ses bêtes, chauffer et cailler le lait, mettre la pâte dans des moules, la saler puis en assurer le transport jusqu'au plus prochain saloir. Ainsi font les gens de Barétous qui s'en vont transhumer en Aspe ; ceux d'Aspe qui pacagent à Laruns et plusieurs des troupeaux « béarnais » qui estivent en Azun. On en trouve même quelques-uns, dans les coueylas de Camoudiet, sur la montagne du Transport, propriété des Quatre-Véziaux d'Aure. Mais la fabrication du fromage, en dehors des vallées béarnaises et de la vallée d'Azun, est de pratique exceptionnelle. Elle n'est pas habituelle chez les transhumants de la Bigorre et des Quatre-Vallées.

Les troupeaux espagnols sont d'authentiques transhumants. Ils

ne viennent pas de très loin. Leurs propriétaires ont, pour la plupart, leurs domaines le long des vallées des grands tributaires de l'Ebre, dans cette région intermédiaire qui s'étend entre la haute chaîne et la bordure des sierras. Mais ils ne demeurent guère dans les étables de leurs villages. Comme les Béarnais d'Aspe et d'Ossau, même en plus grand nombre, ils descendent, en hiver, dans les plaines inférieures, où ils séjournent, autour de Barbastro, de Monzon et de Saragosse, dans les propriétés cultivées et dans les champs dépouillés de leurs moissons. Au printemps, ils reprennent la route des montagnes, pacageant d'abord dans les plus basses où ils reviendront à l'automne. En été, ils s'élèvent dans les régions supérieures. Ce sont leurs avant-gardes que l'on rencontre sur les estives françaises, distribuées en grandes ramades de 1.500 et 2.000 bêtes dans les parties les plus hautes de nos vallées. Leurs bergers y mènent, sous la direction du *mayoral*, l'existence la plus simplifiée et la plus monotone. Comme le troupeau, formé de mérinos plus ou moins métissés, n'est élevé que pour la laine et pour le croît, il n'est pas question de traire les bêtes ni de fabriquer du fromage. Le jour, le pâtre surveille son troupeau. La nuit, les moutons rassemblés sur l'aire du coueylà, il se retire dans sa cabane étroite et enfumée. Sa seule distraction, c'est de descendre au village le plus voisin, espagnol ou français, pour se ravitailler en vivres... Les Espagnols demeurent, sur les estives, le plus longtemps possible. Après les premières neiges, qui tombent presque toujours, sur la haute chaîne, aux environs de l'équinoxe d'automne, il arrive très souvent que le beau temps se rétablisse. Les nuits sont froides, mais les journées chaudes et ensoleillées. Ainsi la saison de l'estivage se poursuit, pour leurs troupeaux, jusqu'au milieu, quelquefois jusqu'à la fin d'octobre.

Conclusion

La transhumance d'été a perdu une partie de son ancienne activité. Les troupeaux venus des plaines françaises sont moins nombreux, les Espagnols relégués sur les pacages les plus immédiatement voisins des crêtes frontières. A la place des troupeaux étrangers, c'est le bétail indigène qui s'est installé sur les estives, où il pacage à l'aise. Partout les effectifs de la transhumance ont diminué.

Mais ses caractères n'ont pas changé. L'étendue de la région où elle se recrute au pied des montagnes est la même que par le passé. Peut-être trouverait-on, si les documents ne faisaient le plus

souvent défaut, quelques communes, des plus éloignées de la chaîne, qui envoyaient autrefois des troupeaux vers les montagnes et qui n'en envoient plus aujourd'hui. Elles sont certainement peu nombreuses. S'il y a moins de troupeaux étrangers sur les pacages, c'est parce qu'il y a, dans l'ensemble du pays où ils se recrutent, moins de bétail, non parce que ces pays sont moins étendus qu'autrefois. Leur limite, du côté des plaines, n'a pas sensiblement varié.

La transhumance d'été est donc aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Elle déplace un bétail relativement assez nombreux, mais ses parcours sont de faible extension. Entre les mouvements qui entraînent les troupeaux de la plaine vers la montagne et ceux auxquels sont soumis, entre leurs étables d'hiver et leurs pacages d'été les animaux qui vivent toute l'année dans l'intérieur des vallées, la différence n'est pas très grande. Parfois elle est difficile à discerner. Ce sont toujours des mouvements de faible amplitude que l'on observe. Nous verrons qu'il en est tout autrement de la transhumance d'hiver.

DEUXIÈME PARTIE

LA TRANSHUMANCE HIVERNALE

CHAPITRE PREMIER

LE PASSÉ

I. — Le domaine de départ des transhumants.

La transhumance hivernale a été pratiquée dans le passé par des propriétaires de troupeaux appartenant aux divers états de la société. Les Ordres religieux, très certainement ¹ : les Hospitaliers de Gavarnie menaient leur bétail hiverner sur les domaines du roi d'Aragon et de l'évêque de Huesca. En Gascogne, le prieur et les moines de Sainte-Marie de Roncevaux conduisaient le leur dans les diocèses de Bayonne et de Dax, au delà de l'Adour ². L'abbé et le monastère des Prémontrés d'Arthos ³ faisaient pacager gros et petit bétail (*bestiarium seu animalia*) dans le Labourd, dans la Soule et dans les Landes ⁴. Les troupeaux des seigneurs se déplaçaient aussi. Il n'y a aucune raison de supposer le contraire ⁵.

Mais ce sont les communautés qui, autrefois comme aujourd'hui, fournissaient la grande masse des animaux transhumants, bétail de toute espèce et de tout poil, bœufs et vaches, chevaux et juments, moutons, brebis, chèvres et porcs. C'est cette transhumance des communautés montagnardes que nous nous proposons d'étudier. Cherchons d'abord quel était le domaine des vallées qui l'alimentaient.

1. Voir *La Vie pastorale*, p. 66-73.

2. *Rôles gascons*, t. I, n° 552 et 2095.

3. Diocèse de Dax.

4. *Rôles gascons*, t. II, n° 1418 et 1419 (1289).

5. Le traité de 1279, dont il sera question plus loin, porte, au moins à le croire.

La transhumance de montagne en plaine n'a été, dans le passé, pratiquée, comme de nos jours, que par un nombre restreint de vallées. Nous en avons la certitude par de très nombreux témoignages. Voici celui de Froidour. Parlant des montagnes du pays de Bigorre (Lavedan et quarteron de Bagnères), il dit : « Il faut observer qu'il y a cette différence entre ces vallées et la plupart des autres qui sont le long des Pyrénées qu'il y a toujours suffisamment de fourrages pour la nourriture du bétail qu'on y tient, et qu'on n'est pas obligé de le faire descendre dans les plaines comme il se fait presque partout ailleurs ⁶. » Froidour croit la transhumance descendante plus répandue qu'elle ne l'était effectivement. Mais il montre fort clairement qu'elle était, de son temps, à peu près inconnue en Bigorre. Dralet, dont la *Description des Pyrénées* a paru en 1813, est plus précis : il ne cite, en fait de troupeaux hivernant en plaine, que les Basques, les Béarnais et les Roussillonnais ⁷. Laboulinière, très bien informé des choses de la Bigorre (il fut secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées au temps du premier Empire et publia en 1813 un excellent *Manuel statistique* du département), très exact aussi, remarque de son côté que « la plupart [des laboureurs] gardent leurs troupeaux dans leurs métairies, où ils ont amassé une certaine quantité de foin et de regain », que les quelques animaux qui descendent de leurs communes ne s'éloignent jamais beaucoup, et il oppose à ces habitudes sédentaires les longs parcours des troupeaux béarnais.

Ces témoignages, émanant tous les trois de bons observateurs, s'accordent ainsi pour affirmer le caractère sédentaire de l'élevage du bétail dans la partie centrale des Pyrénées et pour en donner la raison. Le bétail y était nombreux. Mais la récolte de foin y était particulièrement abondante, grâce à l'heureuse disposition des prairies de fauche et à la pratique des irrigations, très répandue et très ancienne, surtout dans la vallée de Campan et au pays de Barèges ⁸. A cette raison essentielle, il en faut probablement ajouter une autre. L'industrie était, en Bigorre et surtout en Aure, plus développée qu'en Béarn et dans le Pays basque. Elle retenait dans les vallées, pendant la mauvaise saison, une partie des habitants et limitait le nombre des bergers disposés à se charger de la conduite des troupeaux ou capables de s'en occuper, isolés et livrés à eux-mêmes, dans de lointains domaines d'hivernage.

6. L. de Froidour, **33**, p. 32.

7. Dralet, t. I, p. 248.

8. Voir *La Vie pastorale*, p. 100-101.

Pour ces raisons et, sans doute, pour d'autres qui tenaient de la tradition et du genre de vie, les troupeaux des Pyrénées centrales passaient l'hiver dans les villages de leurs vallées respectives. Il a pu y avoir quelques exceptions, des cas isolés de transhumance descendante. Ils ont été rares, limités à un petit nombre de communes et à des circonstances particulières, dans des années de sécheresse. Mais, même alors, les troupeaux, peu habitués à ces parcours dans des domaines inusités, se tenaient à faible distance de la montagne. Jamais les troupeaux des Pyrénées centrales n'ont pratiqué les grands parcours.

Ce sont les vallées occidentales, d'Azun à la Navarre inclusivement, qui ont alimenté la grande transhumance hivernale en plaine. Le Pays basque, qui a abandonné à notre époque les très longs parcours, les a certainement pratiqués dans le passé. Par un acte de 1242, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, on voit Henri III, roi d'Angleterre, concéder au prieur et aux moines de l'hospice de Sainte-Marie de Roncevaux le droit de franche pâture pour leurs troupeaux dans toute l'étendue des diocèses de Bayonne et de Dax au delà de l'Adour. Ce privilège est confirmé en 1253 « pour toutes les terres du royaume de Gascogne »⁹. En 1289, Edouard I^{er} enjoint à l'abbé de Sordes de ne prélever, sur les vaches et autres animaux qui franchissent le pont du Gave, que deux sous morlaàs par troupeau quel qu'il soit¹⁰. Or Sordes ne pouvait guère livrer passage qu'à des troupeaux venus de la Soule. Les Béarnais passaient le Gave beaucoup plus en amont. Un *Mémoire* adressé en 1748 à l'intendant de Tourny par les habitants de la vallée d'Ossau cite les pasteurs basques parmi ceux qui hivernaient dans les landes de Gascogne¹¹. Enfin Dralet dit encore des troupeaux de la Soule : « Ils restent dans la contrée ou sont conduits dans les landes de Bordeaux »¹². Il venait aussi du bétail espagnol. Un document de 1368 cité par Yanguas parle de trente-sept troupeaux de vaches descendant de Roncal et de Sarasaz dans les landes de Bordeaux pour y chercher leur nourriture¹³. De protestations émanées des Etats de la sénéchaussée des Lannes réunis en 1459, protestations sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir, il y a lieu de conclure que les mouvements d'animaux de pro-

9. *Rôles gascons*, t. I, n° 552 et 2095.

10. *Ibid*, t. II, n° 1331.

11. Arch. de la Gironde, C 3221.

12. Dralet, I, p. 248.

13. Yanguas y Miranda, 61, t. I, p. 85 ; t. II, p. 172.

venance étrangère n'avaient pas encore été abandonnés dans le courant du XV^e siècle.

On n'insistera pas sur la transhumance basque et espagnole des Pyrénées occidentales, non plus que sur les troupeaux roussillonnais, parce qu'ils sont en dehors du cadre de notre étude. On s'en tiendra aux Pyrénées centrales. Dans ce domaine, la transhumance a été pratiquée exclusivement par un groupe de vallées, toujours les mêmes : les trois vallées béarnaises, Barétous, Aspe et Ossau ; les deux communes d'Arbéost et de Ferrières, sur l'Ouzon, et un petit nombre de communes de la vallée d'Azun, en Lavedan, tel a été le domaine de l'ancienne transhumance pyrénéenne de montagne en plaine.

Avant de la décrire, il nous paraît nécessaire de dire pourquoi ces vallées se sont adonnées à ce mode de parcours.

La transhumance de montagne en plaine est déterminée, essentiellement, par l'insuffisance des fourrages d'hiver et par le trop grand nombre d'animaux à nourrir. Les vallées béarnaises ont été, à cet égard, toujours assez mal partagées. L'étroitesse de leurs fonds, l'exiguïté des épaulements et des terrasses, la moindre extension des dépôts glaciaires si favorables au développement des herbages, toutes ces circonstances limitaient l'étendue des surfaces que l'on pouvait consacrer à la culture et, par conséquent, aux prairies à foin. Enfin, pour des raisons qui n'apparaissent pas très clairement, l'irrigation y était peu pratiquée. A l'inverse, la grande étendue des montagnes faisait que les ressources de l'estivage y étaient pratiquement illimitées, ce qui invitait à multiplier le bétail. Ce manque d'équilibre entre les disponibilités en fourrage sec destiné à l'hivernage et en herbages d'été est un trait distinctif des conditions auxquelles l'industrie pastorale se trouvait soumise dans ce groupe de vallées. Il se manifestait avec une rigueur toute particulière dans certaines communes. Aydius, en Aspe ; Aste-Béon et Gère-Bélesten en Ossau ; Ferrières et Arbéost en Lavedan ont toujours été très pauvres en surfaces cultivables et en prairies à foin. Elles se voient, aujourd'hui encore, obligées d'envoyer, chaque hiver, la presque totalité de leurs brebis subsister dans la plaine.

Toutefois cette condition ne suffit pas. Encore faut-il que les communautés obligées d'expatrier chaque année leurs troupeaux soient assurées de leur pouvoir fournir des conducteurs et des bergers de nombre et de qualité suffisants. La pratique de la transhumance n'est pas seulement un fait d'ordre géographique, imposé par les

conditions du sol et du climat. Elle est aussi, dans une large mesure, un fait d'ordre social. Précisément les vallées béarnaises se sont longtemps, à cet égard, trouvées dans des conditions très favorables. Fort peuplées, comme la plupart des cantons montagnards, elles avaient, en outre, un statut social qui assurait le recrutement d'un personnel parfaitement adapté à la fonction pastorale. Nous avons montré, dans un autre travail ¹⁴, l'organisation toute patriarcale de l'ancienne société pyrénéenne, la forte constitution de la famille, soumise à l'autorité de son chef, le *cap d'oustau*, aîné de chaque génération, héritier et propriétaire du fonds cultivable, et insisté sur la situation faite aux cadets. Ces cadets des familles montagnardes avaient naturellement leur fonction dans la vie générale de la communauté. Bien peu s'employaient à des travaux purement manuels, car l'industrie était peu active dans les vallées béarnaises. Un certain nombre quittaient le village natal pour aller chercher du travail en Espagne, plus tard en Amérique ou dans les villes de la plaine. La plupart restaient fidèles aux occupations pastorales. Ceux-là demeuraient attachés à la communauté et s'occupaient du troupeau. Souvent ils avaient leur bétail propre, qui était leur bien. Avec un troupeau d'une centaine de bêtes ovines, un cadet de famille lavedanaise ou béarnaise pouvait s'entretenir et laisser à sa mort un petit pécule.

Ce sont ces cadets qui fournissaient les bergers des troupeaux transhumants. Dévoués à leur fonction, sachant les soins à donner aux bêtes, la manière de traiter le lait et de fabriquer le fromage, fort capables de calculer, de débattre le prix de location d'un herbage, ils fournissaient un personnel nombreux et tout particulièrement apte à conduire au loin les troupeaux de la montagne.

D'autres conditions ont contribué à développer et à maintenir la transhumance descendante dans le groupe des vallées béarnaises. De ces conditions, sont les facilités de parcours que leurs troupeaux rencontraient dans le vaste domaine de landes étendues à portée des montagnes. A la vérité, elles n'ont eu qu'une influence limitée car, nous aurons l'occasion de le montrer, la plupart des troupeaux s'en allaient pacager dans les terrains de culture. Du moins, le voisinage et les facilités d'accès de ces landes expliquent la transhumance du gros bétail. C'est parce qu'ils étaient propriétaires ou usagers du Pont-long, au Nord de Pau, que les Ossalois ont eu beaucoup de gros bétail et qu'ils ont fréquenté, des siècles durant, les landes du Béarn et de la Gascogne. Il y a, enfin, un

14. *La Vie pastorale*, p. 87-89.

rapport évident entre la pratique des longs parcours et les aptitudes des animaux qui s'y adonnaient. Tandis que ceux de la Bigorre, vaches et moutons, étaient d'habitudes plus sédentaires et ne se livraient qu'à des déplacements restreints, la brebis béarnaise, la vache d'Ossau, animaux robustes et bons marcheurs, franchissaient aisément les longues étapes qui leur étaient imposées. Qualités héréditaires de la race ou habitudes acquises, peu importe. La transhumance y trouvait son compte.

II. — Le domaine des parcours.

Le domaine de parcours des troupeaux, c'était la vaste région de plateaux, de plaines et de vallées qui s'étendait des Pyrénées à la Garonne et au delà. Il s'annonçait, au pied même des montagnes, par de forts coteaux où quelques troupeaux, ne poussant pas plus loin leur voyage, s'arrêtaient et séjournaient. Mais c'est surtout au delà des rivières sous-pyrénéennes, au delà d'Orthez, de Pau et de Tarbes, qu'il s'ouvrait le plus largement. Là se développaient les grands espaces où les troupeaux cherchaient leurs parcours et leurs gîtes d'hivernage.

Ils y trouvaient d'abord, du Gave à l'Adour moyen, les pays de la Chalosse, qui était gasconne, du Vic-Bilh et du Montanérès, qui étaient béarnais et confinaient à la Bigorre. C'était une succession alternée de hauts coteaux d'argiles et de cailloux, et de vallées au sol d'alluvions humides. Les bois de hêtres, aux temps les plus anciens, les peuplements de chênes, y voisinaient avec les cultures. Les touyàs, landes d'ajoncs, de fougères et, par endroits, de bruyères, y couvraient de larges espaces. Des villages se groupaient sur les serres (crêtes)¹⁵. Ce domaine se poursuivait, au delà de l'Adour, dans le Marsan et le Tursan.

Mais, déjà l'aspect se modifiait et se diversifiait en contrastes plus vifs. A l'Ouest, s'étalait la grande plateforme des sables landais, plaines sans limites et sans relief apparent, entaillées de ravins profonds où coulent de vifs ruisseaux aux eaux couleur de rouille. La bruyère et la brande y couvrent les sables stériles ; la fougère et l'ajonc, les sols les moins pauvres. Suivant la saison, la surface en est sèche et brûlante, ou imprégnée d'une froide humidité. L'arbre, autrefois, n'y pouvait vivre, sauf sur le rebord et dans le voisinage des ravins, le long desquels il s'accrochait

15 Cf. Serres-Morlaàs, Serres-Castel.

par l'effet d'une sorte de drainage naturel du sol. Là, seulement, reparaissent les bois, saules et peupliers, chênes et pins à résine, avec leurs clairières, leurs maigres cultures de seigle et de millet, leurs hameaux perdus, faits de bois et de torchis. De l'Océan bordé de dunes et d'étangs, ce domaine se relève en pentes insensibles jusqu'aux plateaux de l'Armagnac et du Bazadais. Nulle partie n'était alors plus vide et plus désolée que la région centrale, celle où naissent les deux Leyres et les ruisseaux tributaires de la Midouze. C'était le pays de Labrit ou d'Albret. Les bergers béarnais l'appelaient le « Lanegrand », la grande lande.

A l'Est, la couche de sable s'amincit, se déchire en lambeaux; puis fait place aux argiles et, parfois, à des marnes. Le sol, peu à peu relevé, est plus sec. Il a aussi plus de mouvement et de variété. Des coteaux assez semblables à ceux de la Chalosse et du Béarn, courent vers le Nord en rangées régulières. Entre eux s'ouvrent des vallées, inclinées jusqu'au niveau de la Garonne et de plus en plus élargies. Les landes de fougères et d'ajoncs épineux y occupent moins d'espace, les cultures s'étendent, les villages sont moins rares. C'est la région des rivières qui reparaît. Elle s'ouvre définitivement au delà de Bazas et de Langon sur les deux rives de la Garonne, se prolongeant jusqu'à Bordeaux, dans l'Entre-deux-Mers, dans les pays de la basse Dordogne et de l'Isle, et, au delà, très loin vers le Nord. C'est le pays de la vigne et du blé.

Ainsi, dans ces plaines et sur ces coteaux, au travers desquels les troupeaux cheminaient, les terrains de parcours et les pacages offraient une très claire variété. Il en était de même des modes d'exploitation du sol et des autres conditions auxquelles se trouvait soumis le berger en quête d'herbages et d'abris pour son troupeau. Assez différents suivant les lieux, ils se ramenaient pour lui à deux types élémentaires: les cultures et les pâturages communs.

Les cultures occupaient les domaines seigneuriaux, les tenures et les petites propriétés paysannes. On les trouvait un peu partout, sur les coteaux et le long des rivières. Nombreuses en Béarn, elles étaient plus rares dans la Gascogne occidentale, puis reparaissent sur le pourtour des landes dans le Tursan, le Marsan, le Gabardan, la baronnie de Captieux et le Bazadais. Elles occupaient les vallées des grands fleuves et presque tout l'Entre-deux-Mers. C'étaient des champs de blé, des prés et des vignes, un sol occupé en permanence, divisé et le plus souvent clôturé. L'usage n'en était pas libre. Mais, chaque hiver, la moisson ou la vendange enlevées,

l'accès en était possible. Il y avait aussi les champs en jachères, si nombreux alors. Partout le troupeau trouvait sa provende. Le berger avait aussi, pour vendre ses agneaux, son lait et ses fromages, des villages et une grande ville.

Les pâtures communes, landes, vacants ou *padouens* occupaient les plus vastes espaces. Elles apparaissaient, le Gave franchi, aux abords de Pau et d'Orthez, dans la longue plaine du Pont-long et sur les coteaux de la Chalosse et du Béarn. Elles occupaient aussi beaucoup de place, dans l'intervalle des cultures, du Tursan au Bazadais. Elles régnaient, presque sans partage, dans la Gascogne occidentale: Albret, Marensin, pays de Born et de Buch, Bordelais méridional et Médoc... Les conditions du parcours y étaient, partout, très libres, avec, toutefois, des différences locales.

En Béarn, les biens des communautés (de même que les héritages particuliers) étaient un mélange de terres libres et de terres affiévées, soumises à des redevances féodales. Cette distinction n'avait qu'une importance secondaire au point de vue de l'usage qu'on en faisait. Dans les unes comme dans les autres, les communautés étaient maîtresses de disposer du sol et d'en régler l'utilisation, soit en le laissant indivis pour l'usage des troupeaux, soit en le divisant en parts égales dont on vendait les herbes périodiquement aux enchères. On procédait aussi, et par goût de la stabilité, à des attributions complètes « par tour de maison », par tirage au sort ou par aliénation pure et simple. En théorie, les droits de la communauté étaient limités, au moins dans certains domaines, par ceux de la seigneurie. Et celle-ci ne renonçait à exercer les siens qu'au profit des seuls membres de la vésiau. Les étrangers en étaient exclus. Dans la pratique, les habitants usaient des terres communes comme ils l'entendaient¹⁶. Ils ne s'interdisaient pas, notamment, d'y introduire des animaux venus du dehors, animaux des villages voisins ou troupeaux transhumants descendus de leurs montagnes. Ils passaient librement des conventions et des traités qui ressemblaient beaucoup à ceux que concluaient entre elles les communautés des régions hautes. C'est ainsi que, des siècles durant, les riverains du Pont-long négocièrent et traitèrent avec la vallée d'Ossau et réglèrent librement avec elle toutes les questions de compascuité et de parcours¹⁷.

Dans le Sud et le centre des landes de Gascogne, les communautés exerçaient, de même, leurs droits d'usage en toute liberté,

16. Lasserre, 40-42 ; Durand (H.), 27, p. 17-18, 26. 28-42.

17. Voir le *Cartulaire d'Ossau (Livre Rouge)*.

à peu près comme si elles avaient été propriétaires du sol. Elles y faisaient pacager gratuitement leurs troupeaux, y coupaient les bruyères et la fougère, prenaient tout le bois dont elles avaient besoin. La coutume leur reconnaissait même le droit de *perprise*, c'est-à-dire la faculté de défricher les padouens sans autorisation du seigneur, à la seule condition de contribuer au paiement de la quête, rente générale que les habitants payaient en commun au seigneur et qui représentait l'ensemble des droits féodaux. L'usage devenait ainsi, par occupation, propriétaire d'une fraction du communal. La sénéchaussée de Dax, la Maremne, le Marensin, les baronnies d'Herbe Faveyre (Labouheyre) et de Sabres en Albret, où s'exerçait ce droit de perprise ou de quête¹⁸, jouissaient donc, en ce qui concernait l'exploitation des communaux, d'une liberté quasi-illimitée. Ici encore, la coutume voulait que ces libertés ne pussent s'exercer qu'au seul profit des habitants ; mais rien n'empêchait pratiquement la vésiau d'en faire bénéficier les troupeaux qu'il lui convenait d'admettre sur ses vastes domaines. Elle y trouvait son compte, ne fût-ce que par la fumure qu'ils lui fournissaient, précieux avantage dans un pays aux terres pauvres et au bétail insuffisant. C'est donc avec les communautés d'habitants, non avec les seigneurs, que les bergers avaient à s'entendre. Et l'entente était, le plus souvent, facile. Ce régime ressemblait, ici encore, à celui qui réglait les rapports des communautés montagnardes. Nous avons montré ailleurs¹⁹ que le droit d'admettre ou de refuser dans leurs pacages le bétail étranger était un de ceux qu'elles avaient disputés avec le plus d'obstination au pouvoir seigneurial et qu'elles lui avaient de très bonne heure enlevés.

Au Nord du Marensin et de l'Albret, la situation n'était plus tout à fait la même. Ni le pays de Born, ni le pays de Buch, ni le Médoc, ni le Bordelais n'étaient pays de perprise et de quête. Les communautés y avaient la jouissance des padouens et l'exerçaient très librement²⁰. Mais les seigneurs y conservaient des avantages plus étendus. Ils se réservaient, en particulier, le droit d'introduire sur les vacants le bétail étranger et d'en réglementer le parcours. On voit, en 1561, le seigneur de Salles-en-Buch s'engager vis-à-vis des habitants à interdire aux vachers béarnais de dépasser, dans leurs parcours sur ses terres, certaines limites fixées par lui²¹. Dans ce même pays de Buch, on voit encore le Captal, s'appuyant

18. Guyot. *Répertoire de jurisprudence*. (1784). Art. « perprendre ».

19. Voir *La Vie pastorale*, p. 77-78.

20. Voir Harlé, 35.

21. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXVI, p. 526.

sur une clause de 1550, stipuler en 1746 qu'il conservera le droit de recevoir dans les padouens et vacants les étrangers qui pourraient se présenter, et celui d'en « retirer les émoluments ²² ».

Il y avait donc, du Nord au Sud de la lande, des différences très appréciables dans les conditions où le bétail transhumant pouvait être admis à pacager. Toutefois ces différences avaient, pour ses conducteurs, peu d'importance. Qu'ils eussent affaire aux communautés directement ou aux seigneurs, ils disposaient des mêmes terrains de parcours, ouverts et libres en toute saison, et jouissaient des mêmes libertés. Ces libertés, ils les exerçaient à peu près sans contrainte. Bien plus, ils les considéraient comme de véritables droits. Dans un *Mémoire* ²³ des plus curieux adressé en 1748 à Tourny, intendant de Guienne, les pasteurs de la vallée d'Ossau protestent contre les clôtures et les défrichements effectués par les habitants sur la lande de Maillas et de Captieux, défrichements dans lesquels ils voyaient de véritables usurpations. Et ils ajoutent : « Les suppliants ne finiroient jamais s'ils vouloient rapporter tous les titres qui justifient leurs *droits* ²⁴ dans toutes les landes. »

En réalité les titres dont ils se prévalaient, ils eussent été fort empêchés de les présenter. Ils en conviennent implicitement quand ils concluent prudemment : « Il suffit de dire que de tous les tems ils ont mené leurs troupeaux [sur la lande], et qu'ils sont à ce sujet dans une possession immémoriale. » Ces derniers termes définissent beaucoup plus exactement la nature et l'origine des libertés dont les Béarnais pouvaient s'autoriser. Ils jouissaient d'un usage, d'une tradition ou, comme ils disaient, d'une possession. Et cette possession paraît avoir été extrêmement ancienne. Mais de titres positifs, résultant de concessions seigneuriales ou d'accords écrits avec des communautés, ils n'en avaient nulle part, pas plus sur les landes gasconnes que sur leur domaine béarnais du Pont-long. Nous montrerons plus loin qu'ils ont bénéficié de la protection des pouvoirs publics, à eux garantie dans leurs parcours et dans certains gîtes d'étapes. Mais les avantages qu'ils en tiraient avaient beaucoup plus le caractère d'une sauvegarde générale contre les violences et les exactions des particuliers que d'un droit d'exploitation sur leurs herbages. Sur ces herbages, leurs titres reposaient sur l'usage, non sur des droits positifs.

C'est dans ce domaine, et en s'adaptant à ces conditions, que se

22. Delage, *Droits d'usage dans la forêt de La Teste* (cité par Harlé, 35).

23. Archives de la Gironde C. 3221.

24. Nous soulignons le mot.

développait la transhumance béarnaise. Suivons maintenant les troupeaux dans leurs migrations et observons-les dans leurs séjours d'hivernage.

III. — Les parcours.

De la montagne vers la plaine, les troupeaux suivaient des chemins traditionnels qui les menaient plus ou moins loin dans la direction du Nord. Ceux qui descendaient du Pays basque franchissaient le Gave aux ponts de Sordes et de Passager et se dirigeaient vers la Chalosse, vers Dax et probablement au delà. Ceux d'Aspe, par Oloron et Orthez, gagnaient Mont-de-Marsan. Ceux d'Ossau passaient le Gave à Pau, traversaient les landes du Pont-long et poursuivaient leur route vers Aire, Villeneuve-de-Marsan et Roquefort. Les animaux descendus des vallées plus orientales, ceux de l'Ouzon, par Nay ; ceux du Lavedan, par Saint-Pé-de-Bigorre, s'élevaient sur la crête des coteaux qui dominent la rive droite du Gave, suivaient jusqu'à Ousse le « chemin de Saint-Pé », appelé plus tard « le chemin d'Henri IV », et, par Sendets, Serres-Morlaàs et Morlaàs, rejoignaient la route précédente. Le Marsan et le Tursan étaient ainsi le grand rendez-vous des troupeaux béarnais et lavedanais.

Sur ces routes, les troupeaux trouvaient des gîtes d'étapes. Ceux d'Aspe avaient en Béarn, suivant un droit traditionnel qui fut reconnu par une sentence de la Cour majour du 17 novembre 1477, la jouissance du territoire de Callorbe, dans la vallée du Josbaig, à l'Est d'Oloron. En Gascogne, ils pouvaient, suivant un autre privilège qui fut sanctionné par un arrêt du Parlement de Bordeaux (17 mai 1497), pacager avec leur bétail dans le quartier appelé le Gert d'Estivaux, en Chalosse, et y séjourner, à l'aller entre le 29 septembre et le 11 novembre; au retour, entre le 12 mars et la Pentecôte²⁵. Les brebis et les vaches ossaloises avaient « droit de paissance et de gitte dans les communaux de Sévignacq-Meiracq, Bescat, Buzv, Gan et Rébénacq :... dans le parçan (*sic*) appelé Tabarthe-de-Perçeré, territoire de Gélos et de Jurancon... et aussi le droit de renos dans la Basseville de Pau, endroit appelé Cambataillé²⁶ ». La lande du Pont-long, au Nord de la ville, si âpre-

25. *Sequense...*, 56.

26. Archives de la Vallée d'Ossau. *Registre des délibérations de la Jurade*, (29 décembre 1763) BB 7, p. 142.

ment défendue par les Ossalois, était pour leurs troupeaux soit un séjour permanent, soit une station dans leur cheminement d'aller et de retour, quand leur parcours s'allongeait vers le Nord. D'autres stations se succédaient sur ces mêmes pistes. «... Ils ont droit de coupe, paccage, gîte, abreuvoir pour leurs bestiaux, de toute espèce, et logement de leurs pasteurs sur les terroirs de Sendets, celui du prieuré de Sainte-Foy-de-Morlaàs, le terroir de Momas qui est entre le ruisseau du Luy et celui de Loeit, et dans une partie des terroirs de Buros et d'Andoins²⁷. »

Au-delà de Dax, de Mont-de-Marsan et d'Aire, les troupeaux poursuivaient leur route à travers les plaines gasconnes. Mais, ici, il se faisait une sorte de discrimination. Le Mémoire adressé en 1748 à Tourny par les habitants de la vallée d'Ossau affirme que les troupeaux ossalois pacageaient seuls « dans les landes de Maillas, Captieux, Luxey, Lenquoac, Rechous, Lugot et Bergonce ; la vallée d'Aspe et celle de Bareytous occupaient plus vers le couchant les landes de Sabre, Pissos, Balahade, Sore, Balisac et autres voisines ; le reste des landes jusqu'à la mer était occupé par les pasteurs basques²⁸ ».

Mais cette répartition du troupeau paraît avoir été toute conventionnelle. Ce n'était pas la situation géographique des terrains de pâture qui déterminait le partage des troupeaux. C'était leur composition : il y avait une route des brebis et une route des vaches.

1° - *Les brebis.*

Les brebis, qu'elles vinssent d'Ossau, par Pau et Aire ; d'Aspe et de Barétous, par Oloron, Orthez et Mont-de-Marsan, appuyaient toutes vers le Nord-Est et cheminaient par la lisière de la grande lande. Une requête adressée en 1762 à Mgr. de Boutin, intendant de Guienne, par un berger de la vallée d'Aspe, en donne très exactement la raison. Les brebis béarnaises, « par l'habitude où elles sont de meilleures herbes, ne sauraient pacager dans la lande » dont peut se contenter « l'espèce des brebis des landes », race plus chétive et moins exigeante²⁹. Il leur fallait des pâtures plus riches et des terres plus sèches. Ces pâtures, elles les trouvaient dans les propriétés et les champs dépouillés par l'hiver, dans les vignes, les prairies et les « rivières ». Elles y pacageaient moyennant un

27. *Déclaration de la Vallée d'Ossau* (1760), art. 40. (Archives des Basses-Pyrénées, C C 56).

28. Arch. de la Gironde, C 3221.

29. Arch. de la Gironde, C 275.

contrat de location qui comportait une somme d'argent ou la fumure de la propriété, quelquefois les deux. Ce contrat d'hivernage prenait fin vers le 1^{er} mars. Les premiers bourgeons donnaient le signal du départ.

*A la Candelère
Birats, aulhès, de l'arribère*

disait un dicton ; ou encore :

*Au mès de mars,
Birats, aulhès, de tontos parts*³⁰.

Ainsi le petit bétail des montagnes, évitant les touyàs et les bruyères du « Lanegrand », fréquentait les régions qui l'entourent à l'Est, Tursan, Marsan, Gabardan, baronnie de Captieux. C'était la route traditionnelle des brebis béarnaises. Elles y trouvaient des facilités particulières de parcours, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, ces petits pays ayant été, de bonne heure, soumis à une même domination, celle des vicomtes de Béarn, comtes de Bigorre et de Foix. Par cette route, elles gagnaient le pays de Bazas, la Garonne, qu'elles franchissaient à Langon, le Bordelais. Leur séjour de prédilection était la région de coteaux plantés de vignes où se réunissent la Garonne et la Dordogne, surtout l'Entre-deux-Mers. Elles y étaient si nombreuses qu'il fallut réglementer leurs parcours et fixer la durée de leur stationnement. Un arrêt du Parlement de Bordeaux en date de 1671 leur fait défense de pacager dans les vignes, bois et terres labourables de l'Entre-deux-Mers, « de la fête de Notre-Dame de mars jusqu'après le mois de septembre en suivant³¹ ». C'est la période de végétation de la vigne. Le Bordelais n'était pas le terme extrême des migrations béarnaises. Les transhumants gagnaient, vers le Nord, bien au delà de la Dordogne. Ils atteignaient les confins de la Saintonge, de l'Angoumois et du Périgord, et souvent y pénétraient.

2° - *Les vaches.*

Mais l'ancienne transhumance béarnaise ne se limitait pas au petit bétail. Elle mettait aussi en mouvement un nombre considérable de bêtes à cornes venues, pour la plupart, d'Ossau et, en proportions moindres, d'Aspe et de Barétous. Ces animaux sui-

³⁰. C. Daugé, **25**, p. 205.

³¹. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXIV, p. 289.

vaient, au départ, les mêmes routes que les brebis. Dès la lisière des landes, il se faisait un partage. Un certain nombre d'entre eux, probablement les moins vigoureux, s'arrêtaient dans les touyàs du Pont-long, où ils subsistaient tout l'hiver, à l'inverse des brebis qui ne faisaient qu'y passer. Les autres poursuivaient leur route vers le Nord. Mais, au lieu de contourner la région des bruyères, des ajoncs et des fougères, comme le faisait le petit bétail, ils y pénétraient pour la plupart et s'y dispersaient. Ainsi c'est la grande lande, le Lanegrand, comme disent les vieux textes, qui était le domaine d'hivernage du gros bétail béarnais.

Cette répartition du bétail pyrénéen à travers les plaines gasconnes apparaît très clairement dans les documents. Chaque fois qu'il y est nomméement parlé d'animaux séjournant dans la lande, c'est toujours de gros bétail qu'il s'agit, jamais des brebis. Quand il est question des conducteurs et des gardiens, c'est le terme de vacher qui est employé, jamais celui d'« aulhé ». Voici quelques témoignages. Un acte scellé (*sagerat*) de Charles, fils du roi de France, agissant au nom de son père, en date de 1295, reconnaît à Roger Bernard, comte de Foix, vicomte de Béarn et de Castelbon, en même temps que la seigneurie du Maas d'Ayre et la bastide de Saint-Geuh, le droit de lever le guidonnage sur les vaches béarnaises, « lo guidoadge de las baques stranges de Bearn », lequel est d'usage dans les landes³². La confirmation des privilèges de Labouhevre par la reine de Navarre, du 12 juillet 1561, traitant des bêtes qui se séparent de la « cabane », c'est-à-dire du troupeau, ou qui s'égarant dans les propriétés, les désigne sous le nom de « bœufz, bache, jurent et aultre bestailz estranger³³ ». Enfin c'est sous la rubrique spécialement consacrée au gros bétail (*rubrica deus boers*) que le Coutumier de Laruns (1587) cite les animaux qui fréquentent le Pont-long et le Lanegrand³⁴.

Les parcours de ce gros bétail étaient fort étendus. Il fréquentait assidûment la baronnie de Labouhevre. La vaste lande de Licaougas qui en dépendait, était un des quartiers d'hiver les plus fréquentés. Les vachers béarnais s'y rencontraient avec les bergers du pays. Un quartier portait le nom de Cornalis. Chaque année, des troupeaux de gros bétail accourus de tous les points de l'horizon s'y rassemblaient pour recevoir la bénédiction du clergé. Et de grandes foires se tenaient régulièrement au chef-lieu de la baron-

32. Arch. de la Vallée d'Ossau. *Livre Rouge*, f° XLVII.

33. Texte dans Arnaud, 4.

34. Archives de Laruns, AA 1.

nie³⁵. Labouheyre n'était d'ailleurs pas le terme des migrations béarnaises. Elles s'étendaient beaucoup plus loin vers le Nord, jusqu'au voisinage de Bordeaux. Témoin cette transaction, en date du 13 novembre 1561, par laquelle le seigneur de Salles-en-Buch promet aux habitants de ses terres d'imposer aux « vachers » de Béarn certaines limites qu'ils ne pourront franchir « qu'en cas de mauvais temps, par les mauvais jours d'hiver³⁶ ».

C'étaient de véritables troupeaux qui gagnaient ainsi le Nord de la Gascogne ou se dispersaient dans la lande. Le Mémoire, déjà cité, des Ossalois à Tourny parle de 40.000 vaches qui sortent des trois vallées béarnaises, « dont le plus grand nombre, ajoute-t-il, vient d'Ossau ». Il est possible que les requérants aient voulu grossir leurs effectifs pour donner plus de poids à leurs revendications. Mais il n'est pas douteux que le nombre des transhumants à grosse corne a dû être considérable. C'est parce qu'il en a été ainsi que les rois d'Angleterre, ducs d'Aquitaine, ont perçu sur le passage des troupeaux et maintenu jusqu'à la fin de leur domination ce droit de guidonnage dont nous aurons plus loin l'occasion de nous occuper.

Chaque hiver voyait revenir les vachers béarnais. Ils s'installaient sur la lande comme, en été, sur l'estive des montagnes. Ils y trouvaient les mêmes libertés de parcours. Ils y trouvaient aussi des domaines tout semblables à exploiter. Au centre, le pacage communal, indivis comme la montagne, libre de clôtures et de servitudes ; — autour, la forêt, où s'ouvraient des clairières et des haumeaux ; — puis le cours des ruisseaux et des ravins avec les plus grosses bourgades. Dans l'immensité de la lande, le berger débroussaillait une portion du sol. C'était son « cujalà », comme en montagne, entouré et clôturé par la brande environnante qu'il laissait subsister. Sur cet espace, il construisait sa cabane et installait le parc de son bétail, dont il abandonnait, au départ, le fumier. De là il menait ses bêtes au pacage, les surveillant, les ramenant quand elles s'écartaient. Il n'avait pas seulement l'usage des herbes, il avait aussi la faculté d'abreuver son troupeau aux ruisseaux et aux « lagunes », de couper dans la forêt, pour son abri et pour son feu, tout le bois nécessaire. Isolé, loin des villages où il ne se rendait que pour renouveler ses vivres et vendre quelques produits de son troupeau, entouré de son seul bétail, il vivait sur la lande comme sur sa montagne.

35. Arnaudin, 4

36. *Arch. historiques de la Gironde*, t. XXVI, p. 526.

Telle fut la transhumance du gros bétail béarnais, un des traits les plus originaux de l'ancienne économie pyrénéenne. Elle se maintint des siècles durant et se pratiquait encore il y a une centaine d'années. Les très vieilles gens des vallées ont conservé le souvenir de ces longs voyages vers le Lanegrand et vers Bordeaux, déjà abandonnés au temps de leur enfance, mais que leurs pères avaient accoutumé d'entreprendre chaque année, guêtrés de haut, coiffés du grand béret, le bâton à la main, poussant devant eux leurs troupeaux de vaches, animaux de petite taille, frustes et agiles, faits au plein air et aux intempéries. Dans la lande aussi, l'image est demeurée vivante des hommes de la montagne et de leur bétail. On leur attribuait la présence des loups qui n'étaient pas rares alors, et qui, disait-on, suivaient à la trace les grands troupeaux pyrénéens.

CHAPITRE II

L'ANCIENNE TRANSHUMANCE ET LES POUVOIRS PUBLICS

Les territoires où les troupeaux transhumants passaient ou séjournaient relevaient de deux juridictions différentes, celle du vicomte de Béarn et celle du duc de Gascogne et de Guienne, roi d'Angleterre. Nous avons à nous demander ce que fut, à leur égard, l'attitude de l'autorité seigneuriale. Nous disposons, pour répondre à cette question, d'un ensemble de documents, à la vérité très dispersés et fragmentaires, mais suffisamment nombreux et, pour la plupart, fort explicites. A la lumière de ces textes, nous sommes amenés à constater : 1° que les transhumants descendus des montagnes et hivernant en plaine furent longtemps assujettis, en retour de la licence et de la protection qui leur étaient accordées, au paiement d'un droit de passage ; 2° que ce droit de passage fut aboli ou plutôt abandonné, tout d'abord sur les domaines béarnais, plus tard sur les terres de Gascogne.

I. — Les pouvoirs seigneuriaux et les droits de passage.

L'existence de ce droit est clairement établi par un premier document conservé dans le recueil des titres ou *Livre rouge* de la vallée d'Ossau. C'est le traité conclu à Dax, en 1279, touchant le guidonnage du bétail (*sover lo guidoadge deus bestiars*) mené pour pacager sur les terres du roi d'Angleterre, entre le sénéchal de Gascogne, signant au nom du roi, et Gaston, vicomte de Béarn et seigneur de Moncade¹. Le texte de ce traité, fort prolixe et, par endroits, passablement obscur, donne des renseignements précis sur

1. Archives de la vallée d'Ossau. *Livre rouge*, AA1, f° XLV.

les conditions dans lesquelles s'effectuait le parcours des troupeaux, tant en Béarn qu'en Gascogne. Il permet d'établir :

1° Que les troupeaux des vallées béarnaises payaient au XIII^e siècle un droit de passage au vicomte, à la traversée de ses terres : deux deniers morlaàs par tête de gros bétail, bœuf, vache, cheval ou jument ; un denier par tête de petit bétail, mouton ou brebis, porc ou truie. L'existence de ce droit, appelé *guidonnagium*, *guidoadge* ou *guiit*, *guidonnage*, du nom du droit de sauvegarde dont il était comme le paiement, est également confirmée par un acte d'arbitrage intervenu, en 1345, entre les gens d'Aspe et d'Ossau². Ce document prouve, en outre, qu'il existait en Béarn un receveur du *guiit* (*arendador deu guiit de Bearn*).

Il est d'un très remarquable intérêt que l'existence, en Béarn, de ce droit de passage sur les troupeaux des montagnes soit établi ou reconnu dans un accord intervenu entre le vicomte et le roi d'Angleterre. En effet, le préambule du traité spécifie que Gaston a conclu avec le conseil et l'assentiment d'Aramon de Lées et de Bernat d'Accous de Casamayor, Aspois, [agissant] en leur nom et au nom des autres, « *per etz et per los autes* ». Quels sont ces « autres », dont Aramon et Bernat étaient les mandataires ? C'étaient les Aspois, évidemment, mais c'étaient aussi tous les gens intéressés à la question, c'est-à-dire tous les habitants des vallées. Le fait même que le texte de ce traité figure parmi les titres des Ossalois dans leur cartulaire suffirait à prouver qu'ils ont participé à cette entente. Mais nous savons d'autre part³ que les Aspois exerçaient une sorte de droit de regard sur les affaires de troupeaux et prétendaient fournir les majoraux à l'exclusion des gens d'Ossau. Il n'est pas étonnant que les Aspois aient traité pour eux et pour l'ensemble des vallées.

Il y a donc eu, préalablement à la conclusion du traité entre le vicomte de Béarn et le représentant du duc de Gascogne, un accord entre le vicomte et les vallées. Et cet accord figure au traité. Il en faut conclure que le vicomte ne se reconnaissait pas le droit de traiter de ces affaires sans l'assentiment des gens des montagnes, et que ceux-ci étaient encore considérés et se considéraient eux-mêmes comme à demi-indépendants. Le traité distingue d'ailleurs très nettement entre les troupeaux qui appartiennent à Gaston, à ses vassaux et arrière-vassaux, et ceux qui sont d'une autre seigneurie ou territoire et qui ne font que passer sur ses terres. C'est

2. Ibid, f° XLII. — Voir aussi *la Vie pastorale*, p. 63.

3. Voir *la Vie pastorale*, p. 63.

pour cette raison qu'ils paient un droit de passage comme au temps, encore peu éloigné, où ils avaient leurs seigneurs particuliers.

2° Au duc de Gascogne, le traité de 1279 établit qu'il sera payé, pour chaque tête de gros bétail, trois deniers morlaàs. Sont exemptés de cette taxe (de même que pour la traversée du Béarn) les chevaux et juments chargés du transport des victuailles et du matériel utilisé par les vachers ; ainsi qu'une vache et un taureau par troupeau. Il est curieux que cette disposition se retrouve dans les règlements relatifs à la Mesta espagnole ¹. De même, chaque tête de petit bétail paiera un denier morlaàs. Le partage se fera à raison de trois deniers pour le roi, deux pour le vicomte. Le paiement sera effectué devant Saint-Sever, entre les mains du connétable de Bordeaux et du représentant du vicomte, par les majoraux conduisant les troupeaux. S'il s'agit de troupeaux étrangers à la terre de Béarn, le partage se fera par moitié.

3° Moyennant l'acquittement de ces droits de passage, toute liberté de faire pacager est accordée aux conducteurs de troupeaux. « Nous, Sénéchal, et nous, Gaston, promettons de bonne foi à tous les majoraux qui voudront amener des bestiaux dans les susdites terres, en la forme et de la manière ci-dessus contenue, et de même aux seigneurs des bestiaux qui voudront payer comme il est dit, de les assurer et de les défendre eux et leurs troupeaux aussi exactement que les nôtres et encore mieux, et de tout notre pouvoir. Nous mandons à tous nos baillis et sujets que lesdits majoraux, les bestiaux qu'ils amèneront et les gardiens, soient défendus, en allant, en stationnant et en retournant, contre toute injustice et contre toute violence de fait et d'autre [sorte]. Et s'il est causé un dommage aux majoraux ou à leurs biens, qu'ils aient à le réparer ou à le faire réparer. »

II. — L'affranchissement des parcours.

Les droits de passage disparurent progressivement, d'abord sur les terres de Béarn, plus tard sur les terres relevant du duc de Gascogne.

C'est le vicomte de Béarn qui cessa le premier de prélever des taxes sur les troupeaux passant sur ses terres. Si l'on en croit le Mé-

4. J. Klein, 36, p. 26. Les animaux porteurs de cloches, notamment, étaient exempts de taxe.

moire des Ossalois (1748), ces droits auraient été abolis à l'époque de la réunion des vallées à la vicomté, c'est-à-dire au plus tard à l'avènement de la maison de Moncade (fin du XII^e siècle). Mais cette affirmation est loin d'être convaincante. D'abord les Fors des vallées, qui furent rédigés à l'époque de la réunion définitive, celui d'Ossau en 1221, celui d'Aspe vers 1247, ne parlent ni l'un ni l'autre de cette concession, pourtant si importante pour les gens des montagnes. D'autre part, le traité de 1279, en dépit de son obscurité, prouve que le seigneur de Béarn percevait à cette époque, c'est-à-dire postérieurement à la réunion, deux deniers par tête de gros bétail et un denier par tête de petit bétail traversant ses domaines. Enfin (et ce témoignage est beaucoup plus clair), le texte de la sentence rendue en 1345 à l'occasion du débat entre les Ossalois et les Aspois fait allusion à un droit de 4 deniers perçu par le vicomte sur chaque tête de gros bétail, et établit nettement qu'il y avait un fermier chargé de le percevoir (*arendador deu guit de Bearn*). Les droits de passage furent donc perçus en Béarn plus longtemps que ne l'affirment les Ossalois dans leur requête.

La maison de Foix les abolit, vraisemblablement dans la seconde moitié du XIV^e siècle. C'est la grande époque des libertés béarnaises, celle où l'assemblée des Etats conquiert le droit de discuter et de voter les impôts et devient, à côté du pouvoir seigneurial, l'organe essentiel du gouvernement ; celle où les anciennes franchises sont complétées et étendues. Sous le comte Archambaud, en 1398, la vallée d'Aspe fait reconnaître les privilèges qui formèrent désormais comme sa charte constitutive, charte dont elle ne cessa de se prévaloir jusqu'à la réunion définitive de la province à la France en 1789. Parmi ces privilèges figure l'exemption des droits de péage sur ses troupeaux pacageant en plaine dans toute l'étendue du pays de Béarn. La Déclaration générale⁵, rédigée le 19 juillet 1692 par le syndic de la vallée, Jean de Laclède, déclaration qui donne le texte de ces libertés, ne précise pas que cette concession, si importante, soit une de celles qui furent accordées en 1398, mais c'est extrêmement vraisemblable. En tout cas, elle ne doit pas être très postérieure à cette date. A la même époque les autres vallées durent faire reconnaître la liberté de parcours pour leurs propres troupeaux. Nous avons la preuve qu'elles en jouissaient complètement en 1472, au temps de la reine Catherine⁶. C'est donc à la maison de Foix que les vallées béarnaises durent

5. *Seguense lous priviledges*, 56.

6. *Compilation d'auguns priviledges et reglamens deu pays de Béarn*. 23.

certainement la suppression des droits de guidonnage ou de guît sur le bétail transhumant.

Elle ne se contenta pas d'accorder ces facilités de parcours sur les terres béarnaises. Elle les étendit à l'ensemble des domaines sur lesquels elle régnait. Par son avènement (1290), le territoire béarnais s'était trouvé accru de vastes seigneuries établies le long des montagnes, dans le pays de Foix et en Bigorre, et aussi dans les plaines de Gascogne, dans le Marsan, le Tursan et le Gabardan, placés aux confins des cultures et des landes, précisément le long de la grande route des troupeaux à laine. Les Aspois, dit un article de la Déclaration déjà citée, auront le droit de circuler « par toutes les terres dudit pays de Béarn, comté de Foix, Armagnac et Bigorre, Mauléon, vicomté de Marsan, Tursan, Gabardan, Nébouzan, Limoges et autres terres et seigneuries de l'ancien domaine, exempts de péage, pontage, leude, droits de barre, scises, lesne, traite, entrée et guidonnage et de tous les autres subsides, tributs, impôts et gabelles pour eux et leurs bestiaux et marchandises quelles qu'elles soient et puissent être ».

Ce régime de liberté fut confirmé à diverses reprises à l'ensemble des habitants des vallées et de la plaine. Une patente de Jeanne d'Albret en date de 1557, confirmée l'année suivante par le prince Henry, déclare que les gens des trois Estats du Pays et souveraineté de Béarn, et des vicomtés de Marsan, Tursan et Gabardan continueront à jouir des privilèges, libertés et franchises « de no pagar peadges, leudes, gabelles, tauladges, tributs ni autres subsidis per rason de lours marchandises et bestiars qui passeran et repasseran per nostres terres et seignouries... seguen los privilegedges à lours donnats per nostres prédecessours ⁷... » Un autre règlement, daté de juillet 1594, interdit aux péagers des vallées d'Ossau, d'Aspe, de Barétous et autres de Béarn de faire payer « aucun peadge... deus vivres, fromadges, laàs, peigs de bestiar qui lous pastours passen et repassen, tant anan estibar à las Montagnes que descendent dequeres ni de lours conductours et bestiars ⁸ ». Même interdiction est faite (1594 et 1607) au receveur du pontage de Pau: les bestiaux et brebis qui franchiront le dit pont ne paieront que quatre liards et demi par chaque centaine (quoaate ardots et miey par chascune centene) ⁹.

En Gascogne, les troupeaux béarnais se trouvaient en terre étran-

7. *Compilation*, 23.

8. *Ibid*, *Règlaments et établissements deu pays de Bearn*, Rubr. 28, art. 1.

9. *Ibid*, Rubr. 28, art. 3.

gère. La situation n'était donc plus la même. Mais le duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, les couvrait de sa protection. Et, à la condition d'acquitter les droits établis par le traité de 1279 et maintenus par la suite, ils pouvaient circuler en toute liberté, couverts par le sauf-conduit (*guidonnagium*) du pouvoir souverain. Les documents anciens, en particulier le recueil des *Rôles gascons*¹⁰ nous en fournissent maints témoignages.

Ils nous apprennent que, dès 1242, Henri III, roi d'Angleterre, concède au prieur et aux moines de l'hospice de Sainte-Marie de Roncevaux le droit de franche pâture pour leurs troupeaux dans toute l'étendue des diocèses de Bayonne et de Dax au delà de l'Adour. Il enjoint aux baillis et aux fidèles de ne rien prélever sur les bergers et de laisser leurs troupeaux paître sans empêchement. Ce privilège est confirmé en 1253 « pour toute la terre du royaume de Gascogne¹¹ ». En 1279, par le traité dont nous avons précédemment exposé les dispositions, le roi d'Angleterre confirme et étend le bénéfice de cette protection aux troupeaux béarnais. En 1289, Edouard I^{er} enjoint à l'abbé de Sordes de ne prélever, sur les vaches et autres animaux qui franchissent le pont du Gave sous sa sauvegarde (*sub guidonnagio nostro*), que deux sous morlaàs par troupeau, quel qu'il soit, et de les laisser passer sans aucun empêchement¹². La même année, il mande formellement au châtelain et prévôt de Dax de laisser les animaux, les conducteurs et leurs ustensiles, venus des royaumes étrangers pour hiverner, sous la protection royale, sur les terres de Gascogne, retourner en toute sécurité, sans dépenses et sans frais, dans leurs domaines, à travers sa terre et baillage de Dax¹³. Il recommande au prévôt de Cambran¹⁴ de protéger et de défendre contre toute oppression Bernard de Casa, d'Urdos en Aspe, auquel il a concédé pour deux ans, moyennant vingt livres chipotoises chaque année, une part d'herbages dans la lande, en retour de services rendus¹⁵. Il fait savoir à son sénéchal de Gascogne et à tous les prévôts, baillis et autres agents, qu'il a concédé aux hommes d'Aspe le droit d'user pour leurs animaux des pâturages et padouens, comme ils en ont eu jusqu'alors l'habitude légitime, en toute sécurité et sans aucun préjudice, à la condition qu'ils acquittent les péages et les autres droits

10. *Rôles gascons*, 52.

11. *Rôles gascons*, t. I, n° 552 et 2095.

12. *Rôles gascons*, t. II, n° 1331.

13. *Ibid*, n. 1332.

14. Canton de Dax.

15. *Rôles gascons*, t. II, n° 1342 (1289).

accoutumés. Il leur mande de n'apporter et de ne permettre aucun empêchement à l'exercice de ce droit d'usage¹⁶.

Pendant toute la domination anglaise, les troupeaux pyrénéens, béarnais et basques circulèrent donc librement à travers la Gascogne. Le pouvoir souverain leur assurait sa protection et les défendait contre les entreprises toujours possibles des petits seigneurs et des communautés de la plaine. Les vicomtes de Béarn, comtes de Bigorre et de Foix, plus intéressés que quiconque au libre parcours des troupeaux, puisque les populations de leurs domaines montagnards vivaient de l'élevage du bétail, s'appliquaient par tous les moyens à entretenir avec leur puissant voisin des relations de bon voisinage. C'est là, sans aucun doute, la raison de la prudente neutralité qu'ils observèrent longtemps dans le conflit qui mettait alors aux prises les deux royaumes de France et d'Angleterre. Les Etats, dont le rôle ne cessa de grandir dans le courant du XIV^e et du XV^e siècles, secondaient leur politique avec persévérance et avec succès.

En retour de la protection qu'il leur accordait, le roi d'Angleterre percevait sur les troupeaux un droit de passage désigné par le nom même du sauf-conduit dont il était le paiement : *guidonagium* ; en gascon et en béarnais, *guil* ; en français, guidonnage. Ce droit de passage était un peu plus élevé que celui qui avait jadis été perçu par le vicomte sur ses propres terres. Le traité de 1279 l'avait fixé, nous l'avons vu, à trois deniers par tête de gros bétail tandis qu'il en reconnaissait deux au vicomte. Il était donc fort modéré. Nous ne savons s'il fut plus élevé par la suite, mais les documents nous prouvent qu'il ne cessa d'être perçu pendant tout le temps de la domination anglaise. Nous connaissons des actes de 1340, de 1341, de 1405 qui désignent les personnages chargés du soin de percevoir le guidonnage sur « les vaches étrangères¹⁷ ».

Après la chute de la puissance anglaise, le roi de France continua à prélever les droits de passage sur les troupeaux. C'est à ce moment que semble s'ouvrir, parmi les populations intéressées, une campagne contre le prélèvement des vieilles taxes. Les nouvelles administrations françaises, peu habituées aux usages, en avaient-elles augmenté le taux ? Avaient-elles, par négligence ou par ignorance, laissé les pouvoirs locaux lever des taxes insolites ? Ou, simplement, les Béarnais espéraient-ils obtenir de la domination française en Gascogne la suppression des droits de passage réalisée

16. Ibid, t. II, n° 1401 (1289).

17. Thomas. Carte, 17, p. 100, 104, 111, 190, cf. 52.

déjà dans l'ensemble des domaines béarnais ? Il est difficile de le savoir exactement. Ce qui est certain c'est que les redevances exigées des troupeaux furent vivement attaquées. Dès 1459, peu d'années après l'occupation du pays par les agents du roi de France, les Etats de la sénéchaussée des Lannes, réunis à Dax, protestent contre le droit de 12 deniers par livre perçu sur « les pourceaux et autres bestiaux qui sont menéz au païs des Lannes, en Labort et ailleurs en lad. seneschaucée, des autres païs [de Navarre et d'Espagne] et Royaumes estranges, pour paistre seulement et non pour veudre », et demandent que « soient quittes lesd. bestiaux desd. 12 deniers en payant au Roy... ce qui est accoustumé de toute ancienneté. » Ils protestent également contre la levée du guidonnage des « bestes entrans en ce Royaume de France et au pays conquis » sur les brebis et les porcs « ce qui ne se souloit point fere, mais seulement se faisoit sur les grosses bestes... Ordonne que, sur cet article, information se fera par le lieutenant du Sénéchal des Lannes ou autre notable personne... »¹⁸

Les Etats des Lannes n'eurent plus l'occasion de renouveler ces protestations, car leur existence fut éphémère, et ils cessèrent bientôt d'être réunis. Mais les Etats de Béarn poursuivaient de leur côté la même campagne contre les droits de guidonnage. Et comme ils pouvaient agir en pleine indépendance, le Béarn se considérant comme pays souverain, il n'est pas téméraire d'affirmer que leurs démarches furent plus efficaces. Dans les dernières années du XV^e siècle, ils entamèrent des négociations « en France » pour obtenir l'exemption des péages contre lesquels les Etats des Lannes avaient déjà protesté. En 1492, deux de leurs membres, les syndics Castagnède et Médeville, furent envoyés « en France » pour mener cette négociation ; en 1498, trois autres se rendirent à Bordeaux, chargés de « la poursuite du guitt ». ¹⁹

Nous ignorons quel fut le résultat immédiat de ces démarches, mais nous savons que les Béarnais finirent par avoir raison. Pendant tout l'ancien régime, leurs troupeaux furent exempts de tous droits de passage dans les domaines du roi, comme ils l'étaient déjà dans ceux de la maison de Béarn-Albret. Ces franchises furent à plusieurs reprises reconnues et confirmées. En 1644, un règlement du duc de Gramont et une décision du seigneur de Poyanne reconnaissaient les Béarnais affranchis de tout droit de

18. L. Cadier, **15**, p. 78, 82, 85.

19. Archives des Basses-Pyrénées, C680, f. 14, 15 et 33. cf. L. Cadier, **14**, p. 311.

foraine sur les agneaux et veaux nés de troupeaux pacageant dans les landes de Bordeaux, en Chalosse et autres provinces [de la couronne de France] pendant l'hiver, le printemps et autre saison. Un autre règlement du 21 septembre 1661 accordé sur l'intercession des Etats de Béarn par le même seigneur de Poyanne, défend aux fermiers de la foraine de rien exiger en raison des cuirs que les pasteurs des vallées d'Ossau, d'Aspe et de Barétous transportaient, à leur retour en Béarn, des bêtes mortes pendant l'hivernage.²⁰ Enfin un arrêt rendu le 29 mai 1667 par le comte de Toulonjon, lieutenant général, toujours à la requête des Etats, fait de nouveau défense aux commis de la foraine de rien exiger des habitants du pays [de Béarn] en raison du passage des bœufs, vaches, agneaux, veaux et autres bestiaux qu'ils mènent en France pour hiverner, sous peine d'être punis comme auteurs d'exactions indignes.²¹

Ainsi, à l'époque où les domaines béarnais furent réunis à la France, les exemptions de droits de passage et les autres franchises dont les pasteurs jouissaient depuis le XIV^e siècle sur l'ensemble des terres béarnaises, se trouvaient étendues à celles de la couronne de France. Le pouvoir central avait cessé de percevoir l'ancien droit de guidonnage. Dans les landes de Gascogne, dans les champs et les vignes du Bordelais, de même que dans les campagnes du Béarn, du Tursan, du Marsan, du Gabardan, de Captieux, troupeaux de vaches et de brebis pouvaient pacager librement, exempts de tous droits et de toute contrainte, à la seule condition de payer aux communautés ou aux particuliers, nobles et roturiers, le prix des herbages dont ils subsistaient. Jusqu'au XVIII^e siècle la monarchie protégea les troupeaux et facilita la pratique des parcours. Elle était alors préoccupée d'assurer l'approvisionnement des manufactures ; elle cherchait par tous les moyens à favoriser l'élevage du bétail à laine et à limiter ses achats à l'étranger. De même que la monarchie espagnole du XVI^e siècle soutenait la Mesta dont les troupeaux alimentaient son commerce et son trésor, de même le gouvernement de Louis XIV et de Colbert laissait toute liberté aux transhumants pyrénéens.

20. *Compilation d'anciens privilèges... Règlement du pays de Béarn*, Rubr. 36, art. XI-XIV.

21. *Ibid*, art. XV.

III. — Les ennemis de la transhumance. La restriction des parcours.

Cette situation devait fatalement se modifier un jour au désavantage des transhumants. Il y avait toujours eu, ici ou là, des résistances. Nous avons déjà cité la promesse faite, en 1561, par le seigneur de Salles aux habitants de ses terres de limiter les parcours des vachers béarnais ; l'intervention du Parlement de Bordeaux réglementant, en 1671, le pacage des animaux dans l'Entre-deux-Mers. Ces résistances s'aggravèrent par la suite, et le XVIII^e siècle vit s'ouvrir un véritable conflit entre le berger et le laboureur.

Les habitants se mettaient alors, pour étendre leurs cultures, à défricher et à clôturer les vacants. La noblesse, qui cherchait de nouveaux profits, entreprenait, de son côté, sur les communaux, et, d'autre part, réclamait avec plus de rigueur, le paiement des droits de parcours qu'elle avait conservés en divers endroits. La situation devint bientôt difficile pour les pasteurs des troupeaux pyrénéens. Dès 1748, les Ossalois adressaient à l'intendant de Tourny le *Mémoire* que nous avons déjà eu l'occasion de citer et dont l'objet essentiel était précisément de protester contre ces entreprises. « Depuis quelques années, disent-ils, certains particuliers aboutissants aux landes de Maillas et de Captieux se sont avisés d'inquiéter les supplians et, sous prétexte qu'ils ont affiévé certains quartiers de lande, ils les ont enfermés de fossés, ils ont même affecté de n'enfermer que celles qui conduisoient aux ruisseaux et les plus propres pour les gîtes dans le tems des neiges et des mauvais tems ²². Les pasteurs ne peuvent aujourd'hui mener leurs vaches que dans les landes les plus sujetes à l'inondation. » Et plus loin : « Les pasteurs n'ont... rien dit alors que ces particuliers défrichaient quelques parties de lande pour l'ensemencer : mais aujourd'hui qu'on affiève de toute part et qu'on fossoye les landes affiévées,... ils sont forcés de faire entendre leurs plaintes jusqu'au trône de leur souverain. » ²³ La correspondance échangée, à l'occasion de cette requête, entre Tourny et Trudaine montre que le conflit ne se limitait pas à la prévôté de Bazas, où se trouvaient situés Maillas et Captieux, et à de simples interdictions de parcours, mais qu'il s'étendait à d'autres domaines et à d'autres

22. Le défrichement des landes a, en effet commencé le long des cours d'eau, pour la raison, que nous avons ailleurs indiquée, que là étaient les sols les plus secs et les plus faciles à utiliser.

23. Arch. de la Gironde C. 3221.

questions. Des communautés du Béarn, du Tursan et du Gabardan, la ville de Grenade réclamaient le paiement du droit de pontage. La baronne de Caplanne prétendait de même percevoir un droit de guidonnage sur les troupeaux.

Ce n'étaient pas les seules atteintes apportées à ce que les transhumants considéraient comme leurs droits. Les agents du fisc ne se faisaient pas faute d'intervenir. En 1667, les fermiers du droit de foraine prétendirent établir une taxe sur les bestiaux menés dans les plaines pour l'hivernage. La Jurade d'Ossau leur intenta un procès et obtint en sa faveur deux arrêts du Parlement de Bordeaux (1667)²⁴. En dépit de cette décision, les agents de la foraine continuèrent à réclamer la taxe aux bergers transhumants. D'autre part, les collecteurs de la taille émettaient la prétention de leur faire paver l'impôt dans les lieux où ils hivernaient. Contre quoi protestent véhémentement Pierre et Jean Hourcadet, « pasteurs habitans de la vallée d'Aspe », objectant : 1° que les nombreux pasteurs répandus dans les graves de Bordeaux, les bords de la Garonne jusques à la Réolle, l'Entre-deux-Mers et tous les lieux où les brebis peuvent subsister, n'ont jamais été assujettis à une semblable imposition ; 2° que les règlements concernant la taille veulent que le séjour excédant six mois détermine l'imposition, soit de la taille, soit de la capitation. Or, les suppliants n'arrivent jamais que vers la fin de décembre et s'en retournent exactement au commencement de mai, ce qui ne va jamais au-delà de cinq mois²⁵ (1762).

Nous ignorons quelles suites furent données aux diverses réclamations des communautés intéressées. Mais il est visible que les transhumants ne trouvaient plus auprès des pouvoirs publics la même protection que par le passé. Les idées avaient changé. Les agents du roi qui, au temps de Colbert, cherchaient à multiplier les troupeaux, surtout les troupeaux de bêtes à laine, se montraient, au temps des physiocrates, beaucoup plus préoccupés d'accroître la production du blé. Ils condamnaient la vaine pâture, encourageaient les clôtures et les défrichements. C'est l'attitude de Tourny, en Guienne et en Gascogne ; celle de d'Etigny en Béarn. Leurs efforts eurent peu de succès, mais ils dressaient de nouveaux obstacles devant les migrations pastorales, encourageaient, qu'ils le voulussent ou non, les résistances des particuliers et des communautés. De son côté, le Parlement de Bordeaux intervenait. En

24. Archives de la Vallée d'Ossau, BB 2.

25. Arch. de la Gironde, C 275.

1774, au moment de la grande épizootie qui sévit sur le gros bétail, il fit une vigoureuse opposition au projet des Ossalois d'envoyer leurs troupeaux de vaches dans la grande lande, bien qu'elle n'eût pas à craindre la contagion, puisqu'elle était elle-même infectée²⁶.

Enfin l'opinion publique se montrait de plus en plus défavorable aux transhumants. On en trouve la preuve, en 1789, dans un certain nombre de cahiers de doléances des communautés et des sénéchaussées. La paroisse de Labouheyre demande qu'il soit fait une interdiction générale aux « bestiaux étrangers de pacager dans les landes et d'enlever ainsi une partie des pâturages nécessaires et même indispensables aux bestiaux du lieu²⁷ ». De même, la paroisse de Cazères sur l'Adour, en Marsan, réclame « l'abolition du droit d'introduire des pasteurs étrangers dans la dite communauté ».

Ainsi, par une sorte d'accord tacite, gouvernants et gouvernés s'entendaient pour restreindre les libertés et les faveurs dont les transhumants avaient joui si longtemps. Le XVIII^e siècle qui vit, en Espagne, les économistes s'attaquer, au nom de l'agriculture et de l'intérêt public, aux privilèges de la Mesta, vit le Midi de la France, au nom des mêmes intérêts, s'opposer de plus en plus aux parcours des troupeaux pyrénéens.

La transhumance du gros bétail fut la première à en subir les effets. Il apparaît bien qu'elle se trouva, dans le courant du XVIII^e siècle, en voie de diminution. Le Pont-long, lui-même, était moins fréquenté. Les troupeaux se retiraient peu à peu de la grande lande. Un événement imprévu, la grande épizootie de 1774-75, hâta sa décadence. Elle fit périr une grande partie du troupeau béarnais. La vallée d'Ossau, principal pourvoyeur des troupeaux transhumants, fut particulièrement éprouvée. D'après les Registres de la Jurade, elle perdit 8.609 bêtes sur un effectif total de 10.000²⁸. C'était un véritable désastre, dont l'élevage du gros bétail ne se releva que beaucoup plus tard. La transhumance ne retrouva jamais ses effectifs d'autrefois. Le troupeau, réduit en nombre, put désormais trouver sa subsistance dans la vallée, qu'il ne quitta que par intermittence, dans les années où la récolte de foin se trouva

26. Archives de la vallée d'Ossau. *Registres de la Jurade*, BB 8, p. 28-31 (4 octobre 1774).

27. M. de Chanton. *Cahier de doléances des paroisses et de la Sénéchaussée de Tartas en 1789*. Dax, A. Lebègue, 1906, p. 168.

28. *Registres de la Jurade*, BB 8. cf. J. Lacoste, **38**, p. 264-273.

en déficit. D'Angosse, qui écrit en 1838 ²⁹, parle encore de la transhumance comme d'une pratique usuelle. Mais elle était, de son temps, fort réduite et ne dépassait guère, semble-t-il, un millier de vaches qui, chaque hiver, descendaient vers les Landes et vers Bazas ³⁰. Le partage et le boisement des communaux, entrepris sous l'effet de la loi de 1857, lui porta le dernier coup. Elle n'est plus aujourd'hui représentée que par les quelques animaux que les communes du haut Ossau envoient chaque année pacager sur la lande du Pont-long et dans les campagnes de Gan (près de Pau) et d'Oloron.

La transhumance du petit bétail subsista. Mais elle ne fut pas sans rencontrer des résistances et sans subir quelques atteintes. Les habitants des régions traversées prirent leurs précautions contre les troupeaux, surtout contre les chèvres qui commettaient de fréquents dégâts. En 1773, la communauté de Bazas fit défense aux pasteurs d'amener des chèvres dans le pays à cause des ravages qu'elles font ³¹. Il n'y a plus aujourd'hui que fort peu de chèvres dans les troupeaux transhumants. Les parcours des brebis durent, eux-mêmes, se soumettre à quelques restrictions. Il y a une trentaine d'années, ils atteignaient encore les confins de la Charente et de la Dordogne et y pénétraient. Mais ils y étaient impatiemment supportés. Les habitants se plaignaient. « Depuis fort longtemps, dit (1904) une lettre du maire de la Roche-Chalais, nos contrées sont envahies par nombre de gens qui descendent des régions pyrénéennes avec des troupeaux de moutons et de chèvres, et qui causent dans nos champs, nos pâturages et nos bois de graves dommages, non seulement par le manque de surveillance de leurs troupeaux, mais aussi par leur mauvais vouloir. » Faisant droit aux plaintes répétées des habitants de la commune, le maire de la Roche-Chalais prit un arrêté réglementant le pacage et lui imposant des conditions si rigoureuses que les transhumants prirent le parti de ne plus s'établir sur son territoire (1904) ³². Aujourd'hui, les troupeaux ne dépassent guère Coutras.

29. D'Angosse, **1**, p. 70.

30. Capdevielle, **16**, p. 37.

31. Archives de Bazas BB 2 *Registre des délibérations* (10 octobre 1773).

32. Voir une consultation du maire de la Roche-Chalais et un projet d'arrêté, dans le *Journal d'Administration et Bulletin spécial des communes rurales*, publié sous la direction de Edg. Trigant-Geneste (Poitiers 1994). p. 59^{bis} et 60^{bis}. — Renseignements confirmés par la mairie de la Roche-Chalais.

IV. — La bataille du Pont-long.

Le plus violent et le plus long des conflits provoqués par les parcours des troupeaux pyrénéens fut celui qui mit aux prises les bergers de la vallée d'Ossau avec les communautés de la plaine béarnaise et, en particulier, avec la ville de Pau, au sujet du Pont-long.

Le Pont-long s'étend au Nord de Pau sur une longueur d'environ vingt kilomètres et une largeur de six à huit. C'est une ancienne vallée du Gave, un des parcours suivis, aux temps quaternaires, par les puissants courants issus de la montagne pyrénéenne. Cette origine se révèle le plus clairement par sa position même au-dessus du Gave actuel, qu'elle domine d'une soixantaine de mètres ; par sa pente, régulièrement orientée au Nord-Ouest ; par la dissymétrie de ses versants dont le plus abrupt, celui de droite, dessine une courbe concave ; par la nature des sols dont elle est formée, argiles, graviers et cailloux roulés³³. C'est aujourd'hui un vaste plateau parcouru de maigres ruisseaux, dont le plus notable, le Luy de Béarn, suit le pied des coteaux relevés de la rive droite. L'écoulement des eaux est fort imparfait. Des portions de marais, quelques tourbières occupent par endroits le lit des anciens parcours. Le Pont-long, mal asséché et mal drainé par ce réseau à moitié fossile, fut longtemps une région de circulation malaisée. Les habitations et les villages se tenaient sur les hauteurs qui entourent la plaine au Nord et au Sud. Les chemins, autant que possible, évitaient les bas-fonds. Ceux qui les traversaient durent être jadis surélevés au-dessus des eaux ou construits sur pilotis, à la manière de ces chaussées, de ces *pontes lonqi*, si fréquents dans les anciennes nomenclatures géographiques. C'est à eux, sans aucun doute, que cette plaine doit son appellation actuelle.

La plaine du Pont-long est une région de landes. Les sols qui en forment la surface, composés de cailloux, de graviers et d'argiles, de terres froides et généralement imperméables auxquelles l'acide humique, très abondant, donne une teinte brune ou noirâtre, sont, à l'état naturel, couverts d'une épaisse végétation d'ajoncs épineux et de grandes fougères aigle auxquels se mêlent quelques bruyères, association que l'on désigne dans tout le Béarn et dans la Chalosse sous le nom de touyà. Les bois semblent n'avoir jamais été très abondants, sinon, par endroits, dans les parties les plus sèches. Ce

33. Carte géologique détaillée à 1:80,000. Feuilles 227 (Orthez), 228 (Castelnau), 240 (Tarbes).

vaste domaine était tout naturellement désigné pour être un terrain de parcours et d'élevage du bétail. De très bonne heure, il attira les gens de la montagne, surtout les bergers de la vallée d'Ossau.

Le Pont-long était, pour eux, d'accès particulièrement facile. Rien ne l'enferme du côté du Midi. La ligne de coteaux qui le limite sur son rebord méridional et le sépare de la plaine actuelle du Gave

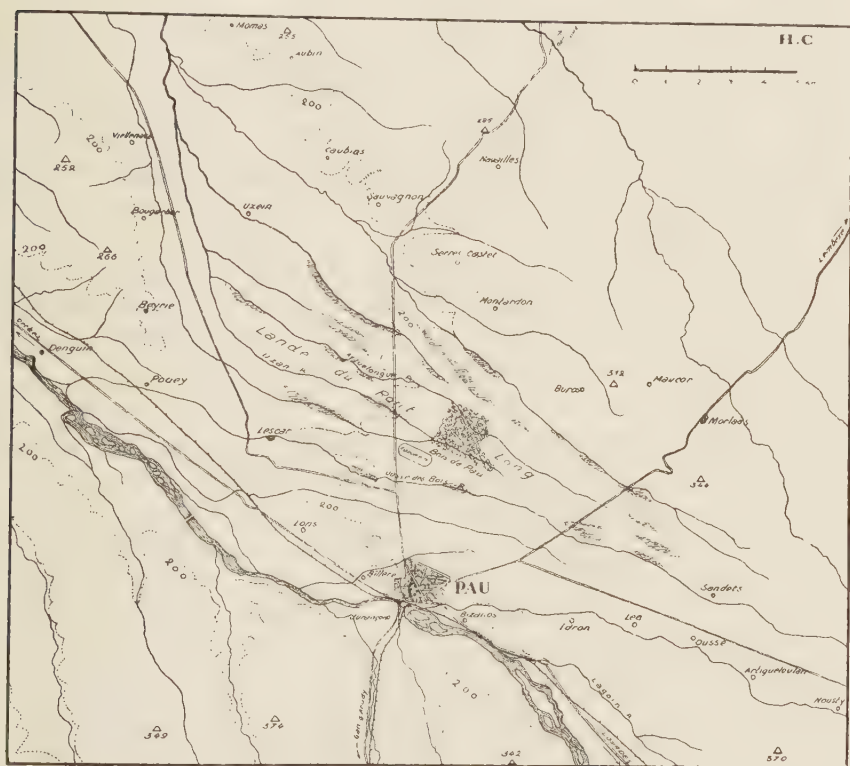


FIG. 4. — Pau et le Pont-long.

s'interrompt un peu à l'Est de Pau et ne reparaît qu'à l'Ouest de Lescar, laissant ouverte une brèche de huit à dix kilomètres de largeur par laquelle on passe aisément de l'un à l'autre niveau. Encore le talus qui les raccorde est-il entaillé de ravins faiblement inclinés tout désignés pour la circulation... Au pied de cet escarpement, réduit et pour ainsi dire aménagé par la nature, coulent, en flots rapides, les eaux du Gave. Elles sont, elles aussi, de passage facile. En effet, tandis que, plus en amont, le grand torrent divague dans la plaine alluviale et se divise en bras instables que séparent des îles caillouteuses et pour la plupart couvertes de saules

(*saligoas*), ici il se rétrécit. Un affleurement de roches dures, le poudingue de Palassou, lui fait un lit plus stable et plus resserré. Il y a là un gué facile à franchir et l'assiette d'un pont. Enfin, juste en face du passage, s'ouvre le vallon, largement ouvert, d'un gros ruisseau descendu des avant-monts, le Nééz. Directement orienté au Sud, il mène, par Gan, Rébénacq, les seuils de Sévignacq et de Buzy, vers Arudy et la vallée d'Ossau. Aucun chemin n'est plus commode.

Ainsi tout invitait le montagnard à envoyer son bétail pacager au Pont-long. De très bonne heure, la lande fut pour lui un terrain de parcours et un pacage pour les mois où la neige interdit à son troupeau le séjour sur les estives. De tout temps, il y envoya, non pas ses brebis et ses chèvres pour lesquelles il recherchait un sol plus ferme, moins humide, et une nourriture plus riche, mais ses vaches et ses chevaux.

Il ne fut pas le seul à l'exploiter. Les communautés riveraines, installées sur les pentes des coteaux limitrophes, y envoyaient, de leur côté, pacager leur propre bétail. Elles faisaient aussi quelques défrichements, là où le sol s'y prêtait. Le Pont-long se trouva ainsi disputé entre les gens de la plaine et ceux de la montagne. On peut se demander quels en furent les premiers occupants ?

Un ancien archiviste des Basses-Pyrénées, J. Passy, se fondant sur des analogies dialectales, a soutenu cette hypothèse que la vallée d'Ossau aurait été peuplée vers 845 par une émigration pacifique des habitants de Lescar, l'antique *Benearnum*, et de ses environs, chassés par l'invasion des Normands.³⁴ La population primitive de la vallée ne serait restée compacte que dans trois des villages du bas Ossau, Arudy, Izeste et Castet. Si cette explication se trouvait vérifiée, ce seraient les riverains immédiats de la lande du Pont-long qui en auraient été les premiers occupants, et les droits ultérieurs des Ossalois sur cette lande auraient été un véritable héritage emporté avec eux par les émigrants. Cette explication ne peut être considérée, dans l'état actuel de nos connaissances, que comme une simple hypothèse. En supposant même qu'elle soit reconnue juste, elle ne résoudrait pas complètement le problème, car nous savons que la vallée d'Ossau était occupée, bien avant 845, par une population de montagnards, les descendants des *Osquidates montani* de Plinie, et rien ne nous autorise à penser que ces anciennes populations n'avaient pas envoyé de troupeaux sur la lande avant 845.

34. J. Passy, 48.

Nous ne saurons probablement jamais quels furent les premiers usagers de la lande, des gens de la plaine ou de ceux de la montagne. Mais cela importe assez peu. Une chose est certaine, c'est qu'elle fut de très bonne heure disputée entre les uns et les autres. Les Ossalois y paraissaient armés, en corps de bataille et enseignes déployées, « ab arms et host feyt et senhe desplegats », dit le For.³⁵ Le Pont-long fut un lieu de rencontres et de combats séculaires. Dans ces conflits, il est vraisemblable que l'avantage fut pendant longtemps aux montagnards, ardents à la lutte et peut-être plus nombreux que les habitants des communautés. On peut parfaitement admettre que les populations de la plaine, assez nombreuses au temps de Rome, s'étaient trouvées beaucoup plus exposées et beaucoup plus éprouvées par les invasions que celles des vallées. Il est certain que Lescar fut détruit par les Normands. Les populations, dispersées, laissèrent le champ libre aux gens de la montagne. Ils en profitèrent. Les Ossalois durent être maîtres de la lande pendant toute la période qui suivit les invasions et une partie du moyen âge.

Mais la situation ne tarda pas à se modifier. La sécurité revenue, la plaine se repeupla. Les ordres religieux défrichaient le sol et regroupaient les laboureurs. Le pouvoir seigneurial, de son côté, des hauteurs du Vic-bilh ou Vic-vieux, où il avait installé sa capitale à Morlaàs, veillait à maintenir l'ordre public. L'activité reparaissait et partout le paysan s'attaquait à la lande. Celle du Pont-long fut, pour ainsi dire, investie de toutes parts par les communautés voisines. A partir du XII^e siècle, la lutte devint pour les Ossalois plus difficile à soutenir.

A la même époque, leur indépendance dans la région montagnaise se trouvait menacée. La maison de Moncade qui succédait alors à la dynastie des Centulle, s'efforçait d'établir son autorité sur les populations de la région montagnaise. Guillaume-Raymond et Gaston VII confirmaient les Fors des vallées³⁶ d'Ossau et d'Aspe, recevaient leur hommage et les rattachaient définitivement à leurs domaines. Pour assurer et développer son autorité, Guillaume-Raymond fonda en 1220 la Cour majour. Et celle-ci entreprit de définir et de défendre les droits de la seigneurie et de rechercher ses titres sur les terres inoccupées ou d'attribution incertaine.

35. For général, rubr. XVII.

36. Probablement en 1221 et en 1247. Voir la *Vie pastorale*, p. 62.

Enfin l'Etat béarnais s'établissait définitivement sur la vallée du Gave. Gaston VII (1229-1291) transportait sa capitale de Morlaàs à Orthez. En même temps, il établissait un poste avancé à Pau. Il y avait là, probablement depuis longtemps³⁷, un pont sur le Gave et une enceinte fortifiée, un plessis ou *pau*, solidement construit sur une avancée de la terrasse, entre le fleuve et le profond ravin du Hédas³⁸. Il y avait aussi un receveur du *guît* qui taxait les troupeaux au passage, et un viguier (*béguer*) pour représenter le vicomte. Gaston développa les ouvrages, multiplia ses séjours et fit du village une *vesiau*, c'est-à-dire une communauté administrée par des jurats élus. Un siècle plus tard, Gaston Phœbus transportait de Pau à Orthez le siège de son gouvernement. La grande route de la transhumance ossaloise, la plus importante de toutes celles qui menaient les troupeaux de la montagne vers la plaine, se trouvait désormais sous la surveillance et le contrôle du vicomte.

La question du Pont-long se posait sous un jour nouveau. Les communutés se retranchèrent derrière l'autorité du vicomte et c'est avec lui que les Ossalois durent, désormais, compter.

Dans ce débat, chacun chercha à faire valoir ses droits. Les Ossalois n'en avaient guère. Ils ne pouvaient présenter aucun titre de propriété, aucun acte de donation. Mais ils invoquaient l'antiquité de la coutume, l'usage continu qu'ils avaient fait de la lande. Ils excipaient aussi d'un certain droit que le vicomte Guillaume-Raymond leur aurait reconnu en 1221, au moment du renouvellement du For, de ne pas donner d'otages pour les prises qu'ils auraient faites dans la plaine et mises en lieu sûr dans la vallée. Ils y voyaient la reconnaissance d'une sorte de souveraineté sur leurs terres, qu'ils étendaient, sans autre raison, au Pont-long. Ils se réclamaient enfin du droit qu'ils disaient avoir toujours eu d'y paraître en armes et sous leurs enseignes³⁹. En vertu de ces divers titres, les Ossalois se considéraient comme seigneurs et propriétaires du Pont-long. En cette double qualité, ils prétendaient avoir, seuls, le droit d'y faire pacager leur bétail et, par suite, seuls le droit d'y admettre le bétail étranger ou d'y autoriser des défrichements... De son côté, le vicomte considérait que le Pont-long, n'appartenant à personne, faisait partie de son domaine, en vertu de l'adage appliqué dans les pays de fiefs « nulle terre sans

37. La plus ancienne mention de Pau se trouve dans la charte primitive du For de Morlaàs, qui est antérieure à 1117.

38. Voir l'excellente communication de P. Lorber, **45**, p. 314-320.

39. For général, art. 33. Le For général ne fut rédigé qu'en 1288, mais il était fort antérieur à cette date.

seigneur. » Il ne reconnaissait aux Ossalois qu'un simple droit d'usage. La Cour majour, dès ses débuts saisie de la question, déclara qu'à l'avenir les Ossalois seraient tenus de fournir caution pour les délits qu'ils commettraient.

Ainsi se présentait le débat au temps où les seigneurs de la maison de Moncade entreprenaient de fixer les droits de la couronne dans toutes les parties de l'Etat. Il était exactement de la même nature et portait sur les mêmes points que le conflit qui mettait aux prises, à la même époque, les pouvoirs seigneuriaux, laïques ou ecclésiastiques, avec les communautés de la région montagneuse.⁴⁰ Seulement, si les termes juridiques étaient identiques, les conditions politiques étaient singulièrement différentes. Avec le Pont-long, on était en plaine. Et le vicomte eut avec lui toutes les communautés riveraines et, parmi elles, Lescar, la plus ancienne des villes du pays, et Pau qui allait devenir, un jour prochain, sa capitale. Il fut donc beaucoup plus fort.

La querelle dura près de sept cents ans. On en peut suivre les péripéties dans les archives de l'Etat béarnais et des administrations qui prirent sa suite, dans celles des communautés intéressées et surtout dans celles de la vallée d'Ossau. Les documents les plus intéressants et les plus accessibles sont ceux qui forment le Cartulaire connu sous le nom de *Livre Rouge* d'Ossau⁴¹ et les *Registres* de la Jurade.⁴² Dans cet interminable débat, les montagnards déployèrent une ténacité, une fertilité de ressources juridiques, un sens de la diplomatie tout à fait remarquables.

Autant que possible, ils évitèrent de s'adresser à la justice et de plaider. Il était, en effet, dangereux de laisser les gens du vicomte (*lous de Pau*, comme ils disaient), intervenir dans leurs affaires, car ils n'ignoraient pas que leurs titres à la jouissance du Pont-long étaient assez minces. L'expérience qu'ils firent des tribunaux leur prouva qu'ils avaient raison d'être prudents. C'est ainsi qu'en 1426, la Jurade ayant accordé aux habitants de Jurançon le droit de pacager pendant neuf ans sur certains quartiers de la lande et les Jurançonnais ayant continué d'y envoyer leur bétail une fois le délai passé, il y eut saisie des animaux, plainte des propriétaires et procès devant le sénéchal (1435). Les Ossalois eurent gain

40. Voir la *Vie pastorale*, p. 77-78.

41. Archives de la Vallée d'Ossau.

42. Id. Voir aussi d'Espalungue, **28**.

de cause, mais le juge n'avait pas manqué de faire de sérieuses réserves sur leurs prétendus titres de propriété. Quelques années plus tard (1450), un habitant de Billère dont la jument a été « carnalée » par les gardes d'Ossau, s'adresse encore au sénéchal. Celui-ci reconnaît la validité de la saisie, mais profite de l'occasion pour affirmer que le droit de saisie appartient aussi au vicomte, qui l'a toujours exercé par l'intermédiaire de son bayle. En appel, la Cour majour confirme la décision du sénéchal. Il y a plus : le procureur général de la Cour majour ayant, en 1440, poursuivi de sa propre autorité des habitants de Lescar qui avaient enclos et labouré une partie de la lande, les montagnards protestent aussitôt contre cette intervention dans laquelle ils voient un empiètement sur leurs droits.

Les Ossalois avaient donc des raisons de se méfier des cours de justice. C'est pourquoi ils préféraient, chaque fois qu'ils le pouvaient, entrer en composition avec les communautés riveraines. Au début, c'est surtout avec les habitants de Lescar qu'ils se trouvèrent en conflit. C'est avec eux qu'ils conclurent le plus ancien traité dont on ait conservé le texte (1243)⁴³. Ce traité, négocié sous l'arbitrage de l'évêque d'Oloron, était un simple accord de bon voisinage réglant la saisie du bétail, fixant des pénalités en cas de violences, etc... Il laissait intacts les droits dont se prévalaient les Ossalois. C'est aux mêmes conditions qu'en 1277 ils reconnurent aux habitants de Pau la faculté de labourer une partie du Pontlong⁴⁴; qu'en 1310, ils permirent aux communautés de Serres et de Montardon de faire pacager leurs bestiaux dans la portion de la lande qui touchait à leurs domaines⁴⁵; qu'ils concédèrent plus tard des droits de pacage et de soutrage à des habitants de Laroin, de Saint-Faust et au seigneur de Lons ; qu'ils s'accordèrent en 1484 avec le seigneur de Danguin et en 1491 avec les moines Barnabites, etc... Avec tous, ils traitèrent librement.

Toutefois ils sentaient la nécessité d'obtenir, le plus souvent possible, la confirmation de leurs droits par le pouvoir souverain. Mais alors ils en appelaient, plutôt qu'aux hommes de loi, directement à la personne du vicomte, qu'ils considéraient comme le défenseur naturel de leurs privilèges. Chaque fois que l'occasion s'en présentait, et généralement à chaque changement de règne, ils en demandèrent la reconnaissance. Ils l'obtinrent de Jeanne d'Artois,

43. Archives de la Vallée d'Ossau. *Livre Rouge*, f° 29.

44. Id. *Livre Rouge*, f° 11. Le texte a été reproduit par Flourac dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, t. III, 1881, p. 411-414.

45. *Livre Rouge*, passim. Archives des Basses-Pyrénées E 2335.

en 1319, et de son fils Gaston en l'année 1327. La maison de Foix, qui semble avoir toujours été très bien disposée pour les gens de la montagne, et de laquelle ils obtinrent, probablement au XIV^e siècle la suppression du droit de guît perçu jusqu'alors sur les troupeaux, ne leur refusa jamais cette satisfaction. Gaston de Foix leur reconnut, non seulement leur droit à l'usage du Pont-long, mais l'entière liberté de carnaler le bétail, de combler les fossés et de détruire les clôtures (1463). Catherine de Navarre, en 1508 ; Henri II, en 1522 ; Henri III (Henri IV de France), en 1581, et son fils Louis XIII, en 1612, renouvelèrent par lettres patentes les promesses de 1463. Chacune de ces confirmations constituait un titre nouveau que les Ossalois joignaient soigneusement à leur dossier et qu'ils ne manquaient jamais de rappeler à l'occasion des Dénombrements, Déclarations et Aveux traditionnels, encore en 1681.

Toutefois, le temps approchait où il allait leur être difficile de maintenir dans son intégralité l'usage que, si longtemps, ils avaient fait du Pont-long. Les Ossalois avaient opposé aux empiètements des riverains, non seulement des traités et des chartes, mais la force des armes. Cette histoire est toute pleine de violences, d'incendies de maisons et de granges, de destructions de récoltes, de rencontres, dont chacune laissait des blessés et des morts ⁴⁶. A Pau, tête de pont sur le Gave et principal accès de la lande, on se battit jusque dans les rues... Malgré tout, il avait fallu faire des concessions. Le traité de 1277 conclu avec la vésiau de Pau avait concédé à celle-ci la partie du Pont-long la plus voisine du château et, depuis cette époque, la ville n'avait cessé de progresser aux dépens de la lande, qu'elle transformait en jardins et en terrains de cultures. La vieille communauté de Lescar, elle aussi, avait empiété sur le domaine des parcours ossalois. A d'autres encore, il avait fallu donner satisfaction. Dans la pensée des montagnards, ces accords n'avaient que la valeur de simples concessions de jouissance qui leur laissaient la seigneurie de la terre et les reconnaissaient libres d'y envoyer pacager leur bétail, à « fruit cueilli », c'est-à-dire après l'enlèvement des récoltes. C'était cependant une gêne et une limitation des parcours. Il y avait eu enfin des occupations plus ou moins clandestines. On avait élevé des constructions,

46. *Livre Rouge.*

creusé des fossés, installé des clôtures. La lande, investie de toutes parts, passait peu à peu aux mains des laboureurs.

D'autre part les pouvoirs publics se montraient moins accommodants que par le passé. Si, dans le premier siècle qui suivit la réunion du Béarn au royaume, les intendants, préoccupés de ménager les privilèges traditionnels et probablement aussi, sous l'inspiration de Colbert, de protéger les propriétaires de troupeaux, évitèrent d'intervenir trop ouvertement, cependant ils se gardèrent de laisser sans défense les droits de la couronne. Déjà, en 1664, ils imposaient aux Ossalois le paiement, à titre d'albergue noble, d'une somme de 200 livres et l'obligation de ne plus se transporter en armes sur la lande du Pont-long. Dans le courant du XVIII^e siècle, la situation se modifia définitivement. La mode était alors de produire le plus de grain possible, de développer les cultures et d'enclore les terres. Le Pont-long se trouva directement menacé. En 1758, l'intendant d'Etigny proposait aux Etats de Béarn de transformer la lande, d'y abandonner le pacage et le soutrage et de mettre le sol en labours. La Jurade protesta avec la plus grande énergie et l'affaire en resta là. Une fois de plus les Ossalois réussirent à se faire maintenir « dans la possession et jouissance du Pont-long » (1770) ⁴⁷. En 1777, en 1785, ils remportaient de nouvelles victoires. Mais c'étaient des victoires sans lendemain. En dépit de leur vigilance, l'envahissement de la lande se poursuivait. Un ancien maître des Eaux et Forêts, Laclède, obtenait du roi la concession d'une vaste étendue de terrains dans le quartier appelé le Bois de l'Ousse et entreprenait de le mettre en valeur, d'y creuser des canaux de dessèchement, d'y établir des plantations, des prairies et des cultures. Cette tentative ne fut interrompue que par la Révolution ⁴⁸. Les empiètements se multipliaient.

Enfin il faut bien reconnaître que les Ossalois n'avaient plus les mêmes raisons que par le passé de revendiquer l'usage exclusif du Pont-long. Depuis la grande épizootie qui avait ravagé le bétail béarnais en 1774 et 1775, la vallée avait perdu la plus grande partie de son troupeau de bêtes à cornes. Sans doute, elle continuait à envoyer ses brebis pacager en plaine, mais les brebis, nous l'avons dit, ne demeuraient jamais sur la lande. Elles ne faisaient qu'y passer. Du jour où la transhumance des vaches se trouvait réduite à un petit nombre d'animaux, les montagnards devaient nécessairement se relâcher de leurs exigences passées. Il est visible que

47. *Registres de la Jurade*, BB 7, p. 69-71, 290-292, 297-299.

48. Serviez, 57, p. 54-56.

les communes de la vallée, surtout celles du bas Ossau, sans renoncer à leurs droits, mirent, à partir de cette époque, beaucoup moins d'ardeur à les défendre.

La vieille querelle du Pont-long avait donc beaucoup perdu de son intérêt lorsqu'une affaire d'attribution de biens ecclésiastiques mit en conflit, une fois de plus, la vallée d'Ossau avec l'Etat ⁴⁹. Battu en première instance, l'Etat eut la sagesse de se désister (1829). Et la vallée d'Ossau entra en possession du domaine contesté. « *En despiet deus de Pau*, avaient coutume de dire les Ossalois, *lou Pount-loung sera d'Aussau*. » Cette vieille prédiction se trouvait réalisée. Mais, au moment où elle obtenait cette ultime satisfaction, la vallée ne conservait qu'une faible partie du domaine pour lequel elle avait jadis si passionnément bataillé. Elle sut mettre de la modestie dans son triomphe. La vieille Jurade avait disparu avec la Révolution. La communauté syndicale qui hérita, avec la loi de 1837, d'une partie de ses anciennes fonctions ⁵⁰, se scinda en deux corps distincts : le bas et le haut Ossau, qui se partagèrent ce qui restait de la lande (1853). Presque aussitôt, le bas Ossau vendit sa part à une société de défrichements. Le haut Ossau conserva la sienne, 2.078 hectares en tout. Il l'exploite encore. Chaque année, à la fin de l'hiver, il y envoie quelques douzaines de vaches. Le plus clair des profits qu'il en retire est représenté par la vente de la « tuie », recherchée comme litière par les cultivateurs du voisinage, et par le loyer du terrain d'aviation militaire.

Ainsi se termina la bataille du Pont-long.

49. Mémoire pour la vallée d'Ossau, **28**.

50. Voir la *Vie pastorale*, p. 233-237, 239.

CHAPITRE III

LA TRANSHUMANCE ACTUELLE

I. — Les domaines et les parcours.

La transhumance de montagne en plaine reste, à notre époque comme dans le passé, limitée à un petit nombre de vallées. Ni Barèges, ni le bas Lavedan, ni Campan n'envoient, en hiver, de bétail dans les plaines gasconnes. D'Aure partent, chaque année, environ 2.000 brebis que leurs propriétaires n'ont pas les moyens d'entretenir à l'étable et qu'ils envoient, jusqu'au retour de la belle saison, pacager dans les prés et les cultures du bas pays. Ces animaux viennent de Guchen, de Bazus et de Vielle-Aure, qui sont de la partie moyenne de la vallée, mais surtout de Tramezaygues, Aulon et Grailhen qui sont de la région haute ou des versants les plus élevés. Ils ne s'éloignent jamais beaucoup de la montagne natale : Trie, Galan, Castelnau-Magnoac, et, pour les plus aventureux, Boulogne-sur-Gesse, sont les points extrêmes de leurs parcours. Il en est de même pour les animaux venus du Louron (2.500 à 3.000 brebis environ). Le domaine de la transhumance hivernale n'a donc pas changé du côté de l'Est. Vers l'Ouest, en revanche, il a modifié ses limites. Les brebis basquaises ont cessé de fréquenter la région bordelaise où elles paraissaient encore, il y a une centaine d'années, au témoignage de Dralet. Il en est de même des troupeaux de Barétous, toute proche du Pays basque, et qui, bien que béarnaise, lui ressemble par plus d'un trait.

Comme dans le passé, la transhumance hivernale est pratiquée par les deux grandes vallées béarnaises, Aspe et Ossau, et par un groupe de communes lavedanaises des vallées de l'Ouzon et d'Azun. L'Ouzon, qui descend des flancs du Gabizos vers le Gave de Pau qu'il rejoint à Nay, est béarnais dans sa partie basse. La partie haute est lavedanaise par l'histoire¹, mais les deux communes de Ferrières et d'Arbéost qui l'occupent sont entièrement béarnaises par leur genre de vie. Azun a, elle aussi, plus d'un trait d'affinités

1. Arbéost et Ferrières appartiennent, avec la vallée d'Azun, au canton d'Aucun.

avec le Béarn et surtout avec Ossau. Trois de ses communes, Aucun, Arrens et Marsous, pratiquent la transhumance hivernale. Enfin, dans la vallée de Saint-Savin et de Cauterets, une dernière commune envoie quelque bétail en plaine. C'est Uz, très petite et très pauvre en fourrage.

La transhumance de montagne en plaine est donc restée une pratique essentiellement béarnaise. Elle l'est d'abord par son domaine de départ. Elle l'est aussi par les troupeaux qu'elle déplace. Tous sont de la même race, formés de brebis laitières, habituées aux grands parcours. Un certain nombre d'animaux venus du Lavedan sont de race lourdaise. Ils ne vont jamais très loin... Elle est béarnaise, enfin, par ses caractères, par les habitudes et le genre de vie des pasteurs qui la pratiquent.

Cette transhumance béarnaise est l'expression la plus remarquable de la persistance des anciens modes de l'exploitation pastorale dans les Pyrénées. Elle est une pratique traditionnelle. Cependant elle n'est pas sans avoir subi, à notre époque, quelques modifications. D'abord (et c'est le plus important de ces changements) elle n'intéresse plus le gros bétail, à l'exception de quelques animaux du haut Ossau et du Lavedan. Elle a complètement abandonné ses anciens parcours dans la Grande lande, domaine traditionnel d'hivernage pour les troupeaux de vaches béarnaises, surtout des ossaloises. Réduite au petit bétail, elle évite la région des sables, des bruyères et des pins. Elle continue à ne passer et à ne séjourner que dans les domaines de culture, dans les champs et dans les vignes.

C'est cette transhumance actuelle des brebis béarnaises que nous avons à décrire. Nous suivrons les troupeaux dans leurs parcours, puis dans leurs domaines d'hivernage.

Aspe, Ossau, Azun et leurs dépendances fournissent toutes trois leur part de troupeaux transhumants, mais dans des proportions variables.

C'est le haut Ossau, particulièrement pauvre en fourrages, qui envoie au dehors la plus forte partie de son troupeau. Il est assez difficile de donner des chiffres tout à fait exacts : on est assez bien informé sur les effectifs de ceux qui partent, grâce aux certificats sanitaires ; beaucoup moins sur ceux qui restent, les renseignements étant souvent incertains. Toutefois on peut, avec une approximation suffisante, évaluer les transhumants du haut Ossau à 15.000 bêtes à laine, sans compter les chèvres (une ou deux par

troupeau). Comme l'effectif total du petit bétail est de 18.000 à 20.000 têtes, on voit que la proportion des transhumants est de 75 % sur l'ensemble du troupeau. Ce pourcentage est largement dépassé dans certaines communes, à Laruns, où il s'élève à 80 % environ ; à Aste-Béon, où la presque totalité des bêtes à laine quitte le village pour la plaine (90 %). Pour les autres communes, la proportion des émigrants varie entre 50 et 75 %. Ainsi il ne reste, au cours de l'hiver, qu'un très petit nombre de bêtes ovines dans la haute vallée d'Ossau. C'est ce qui explique qu'il s'y trouve fort peu de fromageries roquefortaises : une seule, installée dans la partie basse, à Bielle, suffit à assurer le ramassage du lait et la préparation des mottes².

Le bas Ossau conserve à peu près tout son troupeau, moins nombreux d'ailleurs que celui du haut. Une seule commune, Castet, que son genre de vie et sa situation rapprochent du canton de Laruns, envoie en plaine 50 % de ses bêtes à laine ; Louvie-Juzon, deux ou trois troupeaux, d'une centaine de têtes chacun. Aussi les fromageries sont-elles plus nombreuses : on les trouve à Arudy et à Buzy.

Dans la vallée d'Aspe, ce sont les communes groupées dans le bassin de Bedous, bien pourvues de prairies, naturelles et artificielles, et de fourrage, Bedous, Accous, Lèes-Athas, Osse, qui conservent la plus forte proportion d'hivernants, environ les trois quarts. Osse, qui envoyait, avant la guerre, la plus grande partie de son bétail au dehors, une dizaine de troupeaux au moins, ne transhume plus que par intermittence. Les communes basses (Escot, Sarrance) se séparent en hiver de la moitié ou du quart de leurs animaux. Ce sont les communes hautes qui envoient naturellement le plus grand nombre de transhumants, de 50 à 80 % ; c'est à peu près la proportion atteinte à Borce et à Lescun. Au total, la vallée d'Aspe expatrie à peu près autant de brebis que le haut Ossau. Mais comme son troupeau est plus nombreux, les effectifs qui restent sont plus considérables. C'est pourquoi les fromageries sont plus fréquentes. Il y en a presque partout : Lescun, à lui seul, en a deux³.

Dans le Lavedan, Ferrières envoie en plaine 90 % de son troupeau, Arbéost la presque totalité du sien⁴. La contribution d'Arrens, de Marsous et d'Aucun est beaucoup moins considérable. Elle

2. Voir la *Vie pastorale*, p. 327.

3. Ibid, p. 326.

4. Ibid, p. 344-347.

varie avec la quantité des fourrages engrangés : 400 bêtes dans les années d'abondance, 2.000 bêtes dans les années de disette. Uz n'envoie en plaine que deux ou trois troupeaux.

Quelle que soit l'importance des contingents fournis par chaque vallée, le départ se produit pour tous à la même époque. Invariablement les troupeaux se mettent en route dans la première quinzaine d'octobre, au plus tard les premiers jours de novembre, pour se diriger vers la plaine, vers les « rivières », comme on dit partout en montagne.

Dès l'entrée en plaine, un nouveau partage se fait dans les troupeaux. Un grand nombre d'animaux restent à proximité de la montagne. Ce sont, pour Aspe et pour Ossau, les plus nombreux. C'est la totalité pour Marsous, Aucun, Arrens, en Azun, et pour les deux ou trois cents brebis d'Uz. Ce n'est qu'une petite partie du bétail d'Arbéost et de Ferrières, beaucoup plus attiré par les grands parcours vers le Nord et vers l'Est... C'est qu'en effet il existe deux domaines d'hivernage, qui ne laissent pas d'être assez différents.

1° Il y en a un, tout proche de la montagne, où les troupeaux se répartissent suivant leur origine. Les brebis d'Aspe s'installent le long du Gave d'Oloron, entre Navarrenx et Sauveterre, ou sur ses abords du Sud et du Nord. Elles sont, notamment, très nombreuses dans le domaine de coteaux qui s'étend de l'un à l'autre Gave. Tel berger d'Osse a mené, pendant vingt-cinq années consécutives, ses bêtes dans le canton de Lagor, où elles voisinaient avec beaucoup de troupeaux de la même commune ou des autres villages de la vallée d'Aspe. Plus de 2.000 brebis pacageaient alors dans ce seul canton. Les effectifs ont diminué depuis la guerre, mais la tradition se maintient, et le bétail aspois continue à descendre chaque année et à séjourner dans les mêmes lieux. Quelques troupeaux franchissent le Gave de Pau et poussent jusque dans la Chalosse, où ils s'établissent à Mugron, à Hagetmau, à Saint-Sever.

Les brebis d'Ossau pacagent, de même, à proximité de leur vallée, quelques-unes à Buzy, Sévignacq et Rébénacq, qui sont encore du bas Ossau ; d'autres, plus nombreuses, aux abords de la montagne à Ogeu, Herrère, Escou, Escout, Précilhon, le long de l'ancienne vallée du Gave ; à Oloron, Esquiule et Moumour. Entre les deux Gaves, il n'est, pour ainsi dire, pas une commune qui n'ait son troupeau de brebis ossaloises : Haut-de-Gan, Gan, Jurançon, Lasseube, Lacommande, Monein, Pardies, Lucq-de-Béarn, jusqu'à Lagor et Navarrenx, domaine d'hivernage des aspoises. Très peu

s'écarternt à l'Est de l'axe de la vallée (Bruges et Bordères). Mais quelques-unes, dépassant le Gave de Pau, poussent jusqu'à Lescar, Arzacq, Morlanne, Arthez, Sault-de-Navailles, Hagetmau. Au delà commence le domaine des grands parcours.

La vallée de Nay reçoit (à Pardies, à Saint-Abit) un très petit nombre d'animaux descendus d'Arbéost et de Ferrières par l'étroite vallée de l'Ouzon. La plupart des troupeaux venus de ces deux communes séjournent sur les coteaux au Sud et au Nord de la plaine agricole, à Bosdarros, à Bruges, à Thèze, à Morlaàs ou à Lembeye, quand ils ne s'avancent pas sur les routes du Nord, ce qui est beaucoup plus fréquent. Quant aux autres communes lavedanaises, Arrens, Marsous, Aucun, Uz, elles n'envoient jamais leurs troupeaux très loin de leurs montagnes. La plupart se tiennent sur les coteaux qui dominent à droite et à gauche le Gave de Pau ou dans le voisinage de l'Adour, à Vic-Bigorre, à Maubourguet, c'est-à-dire à faible distance au Nord de Tarbes.

Dans tous ces domaines, les troupeaux pacagent sur les cultures. Evitant le plus possible la lande d'ajoncs et de fougères, ils se tiennent sur les versants aménagés et le long des rivières. Les agglomérations nombreuses et actives le long des grands cours d'eau, fournissent à leurs conducteurs des marchés où ils se défont aisément des produits de leurs bêtes, agneaux, lait ou caillé. Ils y retrouvent aussi, dans les quartiers où ils sont assez nombreux, la clientèle des laiteries roquefortaises. Buzy, Escou, Précilhon, Pardies (près de Monein), Oloron ont leurs stations de ramassage du lait de brebis, tout comme les communes de la montagne. Enfin ils ont l'avantage très appréciable de se trouver à faible distance des lieux d'origine ce qui leur permet d'y revenir, au cours de l'hivernage, généralement à l'époque de l'agnelage. Maint troupeau d'Aspe ou d'Ossau interrompt momentanément son séjour en plaine pour subsister quelques semaines à l'étable du village et revenir passer dans la rivière les premières semaines du printemps.

Ce sont là des avantages considérables. Mais ils s'achètent assez cher par l'effet des contrats de location des herbages. Dans le domaine des rivières (tout comme dans le bas Ossau où s'arrête une partie des troupeaux) le berger loue, pour une période de sept à huit mois, un pacage : pré naturel, champ de trèfle semé après l'enlèvement du maïs dans lequel il a été semé, ou du blé (le trèfle, semé après la récolte, y est plus fourni, et le pacage généralement plus cher). Ces locations sont devenues très onéreuses. Elles ont atteint, dans ces dernières années, jusqu'à 12.000 et même 15.000 francs pour un troupeau d'une centaine de bêtes. Il est vrai

que le propriétaire se charge de loger et de nourrir le berger. Mais c'est là une compensation que beaucoup jugent insuffisante. Et c'est pourquoi il se manifeste actuellement (1928), parmi les transhumants, une tendance à allonger les parcours et à se diriger vers les campagnes girondines, où le berger est obligé de pourvoir à son propre entretien, mais où il a l'avantage de payer son pacage avec le fumier de ses bêtes, très apprécié dans les vignes, et de ne rien donner en espèces.

2° Les troupeaux à grand parcours se dirigent vers la vallée de la Garonne. Ils ne l'atteignent pas tous : un nombre assez considérable demeure sur les coteaux de l'Armagnac. La plupart atteignent la vallée du fleuve ou la dépassent. (Voir fig. 5, p. 101).

Les troupeaux de la vallée d'Aspe descendent sur Oloron dont ils suivent le Gave jusqu'à Navarrenx. De là, ils gagnent Orthez où ils franchissent le Gave de Pau. Puis, traversant la Chalosse et les Petites landes par Hagetmau, Saint-Sever, Mont-de-Marsan et Roquefort, ils poursuivent leur voyage, par Captieux et Bazas, jusqu'à Langon où ils atteignent la Garonne. C'est la route la plus directe et la plus courte. Mais ce n'est pas la seule. Un certain nombre de troupeaux passent, plus à l'Est, d'Oloron à Pau, Garlin, Eauze et Nérac ; ou encore à Pau, Morlaàs, Lembeye, Lectoure, Miradoux. Valence d'Agen, d'où ils descendent la Garonne vers Langon. Suivant l'itinéraire adopté, le voyage dure dix à quinze jours.

Les bergers d'Ossau passent tous par Pau, étape traditionnelle des transhumants, où ils traversent le Gave. Par les landes du Pontlong, ils gagnent Garlin, Aire-sur-l'Adour, Villeneuve-de-Marsan et Roquefort, où ils rejoignent la route des Aspois. De là, les deux itinéraires se confondent par Captieux, Bazas et Langon, ou par Valence d'Agen, la Garonne et Langon.

Les troupeaux de Ferrières, d'Arbéost et de Marsous en Lavedan sont naturellement ceux dont les parcours sont les plus étendus vers l'Est. A travers le Béarn, quelques-uns gagnent Nav, où ils franchissent le Gave, et Pontacq. D'autres se dirigent, par la Biscorre, sur Bazas et Bordeaux ; ou, par l'Armagnac, sur Auch, Fleurance, Lectoure et Agen. Un petit nombre atteignent Castelsarrasin, Montauban et Verdun, ou encore Mirande. l'Isle-Jourdain et Toulouse... Ainsi, cheminant vers le Nord et le Nord-Est, les troupeaux se dispersent en éventail sur les coteaux de la Gascogne, atteignent la Garonne où ils élisent domicile, ou, dépassant le grand fleuve, poussent vers les Charentes, les confins du Périgord et du Quercy.

La plus grande partie des troupeaux se dirigent vers la région bordelaise. Ils l'atteignent par Bazas. Là un partage s'opère. Les uns, se maintenant sur la rive gauche du fleuve, vont pacager dans les campagnes du Bazadais, de Sauternes et des Graves. Un petit nombre, trois ou quatre, guère davantage, contournent Bordeaux par l'Ouest et poussent jusqu'aux abords du Médoc. Macau est le terme de leurs voyages sur la rive gauche. Les autres, les plus nombreux, franchissent la Garonne à Langon. De là ils s'élèvent sur les coteaux qui dominent la rive droite et, par Sainte-Croix-du-Mont et Cadillac, se répandent dans l'Entre-deux-Mers, ou, par delà la Dordogne, sur les abords de l'Isle et de la Dronne, terme de leurs migrations vers le Nord.

Tels sont les parcours des brebis béarnaises. Un coup d'œil jeté sur une carte montre combien il est inexact de dire, comme on le fait trop souvent, que les troupeaux pyrénéens vont pacager sur la lande. Rien n'est plus contraire à la réalité. Loin d'être attirés par les terres pauvres, les sables et les bruyères de la Gascogne occidentale, les bergers les évitent soigneusement, comme ils le faisaient dans le passé. Leur itinéraire le plus voisin de la lande est celui des bergers d'Aspe qui court par Saint-Sever, Mont-de-Marsan et Roquefort, à travers le Marsan et les Petites landes de l'Armagnac noir, où le tapis de bruyères et d'ajoncs et la forêt de pins qui le recouvre aujourd'hui, sont entrecoupés de cultures, de champs de maïs et de vignes. Encore est-il à remarquer que, dans cette partie de son voyage, le berger allonge les étapes, tant il a hâte de gagner de meilleurs pays. La lande n'est pas du tout la terre promise où le troupeau trouvera l'herbe abondante que lui refuse la montagne hivernale. C'est un obstacle qu'il faut éviter. La brebis ne saurait y séjourner parce que l'herbe y est rare et mauvaise, le sol inconsistent et imprégné par les eaux pluviales. Il y a bien des troupeaux dans la lande, mais ce sont des moutons d'une autre espèce, différente par la taille, les besoins et les aptitudes.

Le berger béarnais recherche pour ses bêtes les régions de culture, où il sait trouver des champs dépouillés de leurs moissons, des chaumes que les labours n'ont pas encore retournés, des vignobles où la vendange a été faite, des prairies depuis longtemps fauchées. C'est à travers ces domaines qu'il pousse son troupeau, d'étape en étape. Chaque jour, il avance d'une vingtaine de kilomètres. Il voyage de jour ou de nuit, partant le matin aux premières heures ; ou, le soir, au moment où le soleil baisse, pour

arriver au gîte à la nuit noire. Chaque troupeau compte une centaine de bêtes, souvent moins, quelquefois davantage. Les plus gros dépassent assez rarement cent cinquante animaux. Ils cheminent, tantôt seuls, évitant de suivre les mêmes routes et de stationner dans les mêmes lieux, tantôt par groupes de quatre ou cinq trou-

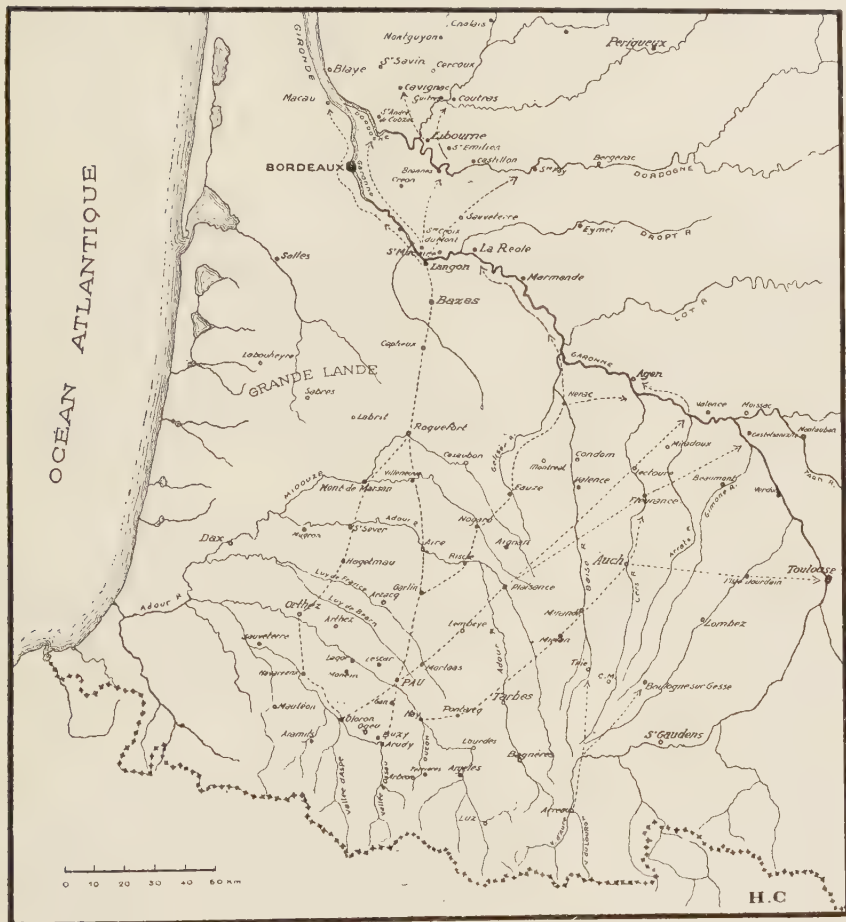


FIG. 5. — Parcours d'hiver des troupeaux pyrénéens dans les plaines béarnaises et gasconnes.

peaux qui s'en vont de conserve. Accoutumées à marcher et à pacager ensemble, pressées aussi d'arriver à l'étape, les brebis suivent docilement leur chef de file, le berger marchant derrière, accompagné d'un âne chargé du bagage et du matériel, les chiens agiles sur les flancs de la colonne. Aucune ne s'écarte... Les arrêts se font, chaque année, presque invariablement aux mêmes lieux.

Les bêtes sont mises dans un champ, qu'on louait avant la guerre à raison de 0,05 centimes par tête, beaucoup plus cher aujourd'hui. Souvent plusieurs bergers se cotisent pour occuper ensemble la même pâture ; et l'on voit alors plusieurs centaines, parfois un millier de bêtes pacageant ensemble dans le même enclos. Le berger s'installe dans la ferme du maître ou à l'auberge du lieu. On l'y connaît de longue date, et on l'y attend. C'est un hôte familier de ces villages de la plaine.

II. — L'hivernage.

Arrivé à destination, le troupeau s'installe pour l'hiver. On en trouve un peu partout dans les plaines agricoles de l'Aquitaine. En Gascogne, sur les coteaux et les terrasses sous-pyrénéennes ; à l'Ouest du Ger, surtout à Riscle, à Aignan, à Nogaro, Eauze, Caзаubon, Montréal, Miélan. Le long de la Garonne quelques-uns pacagent dans les campagnes des environs de Toulouse, de Montauban, de Verdun, de Castelsarrasin. D'autres, plus nombreux, en aval d'Agen.

C'est dans la basse vallée et sur ses abords qu'ils apparaissent le plus rapprochés les uns des autres. On les trouve dans le Bazadais et sur les deux rives du fleuve, depuis les confins du Lot-et-Garonne et, plus bas, dans le pays de Sauternes. Dans le Bordelais, ils sont dans les vignobles des Graves, à Cérons, Barsac, Podensac ; dans le Médoc, à Macau. Dans l'Entre-deux-Mers, il n'est guère de commune qui n'ait son troupeau de brebis béarnaises et quelquefois plusieurs. De Sauveterre-de-Guyenne à la Grave-d'Ambarès ; de Saint-Macaire, sur la Garonne, à Branne et à Saint-André-de-Cubzac, sur la Dordogne, aspois et ossalois pacagent, isolés ou groupés au hasard des domaines disponibles, souvent réunis par des liens de parenté ou de voisinage, habitués des mêmes lieux où, chaque hiver, ils reparaissent. Il y a là, dans un étroit domaine, cinquante à soixante troupeaux, chacun comptant soixante, cent ou, pour les plus forts, deux cent cinquante bêtes ; au total 5.000 à 6.000 brebis environ, sans compter les béliers, les agneaux et un petit nombre de chèvres... Au Nord de la Dordogne, on les retrouve dans les campagnes de Libourne, de Saint-Emilion, de Lussac, de Castillon, de Sainte-Foy-la-Grande. Plus loin encore, ils pacagent à Cavignac, à Guîtres, à Coutras, aux abords de l'Isle et de la Dronne, jusqu'aux confins de la Charente-Inférieure, où

ils pénètrent, de la Charente et de la Dordogne, aspois, ossalois et animaux du Lavedan.

Quel est l'effectif total de ces hivernants ? Il est assez difficile de le dire. Toutefois les estimations des établissements de ramassage du lait, dont il sera question plus loin, permettent d'obtenir une approximation suffisante. Il ne doit pas être, pour l'ensemble de la région girondine, inférieur à 12.000 animaux, peut-être davantage, brebis, béliers, agneaux et chèvres. Ce contingent ne paraît pas avoir beaucoup diminué depuis 1914.

Le domaine des rivières girondines est, avec celui des rivières et des coteaux béarnais, le séjour de prédilection des transhumants. Plusieurs avantages les y attirent. D'abord le troupeau y trouve à très bon compte sa nourriture. Le vignoble, dépouillé de grappes et de feuilles, réduit, pour plusieurs mois, à la rangée basse et régulière des ceps noueux et des sarments desséchés, s'ouvre sans risque et presque sans frais, moyennant l'abandon de la fumure et de quelques menues redevances, agneau, caillé ou fromage. Le berger doit payer son entretien, mais il s'accommode aisément dans les communs et les dépendances. Enfin il est sûr de trouver, tout près, des marchés où placer les produits du troupeau : agneaux nés au cours de l'hivernage (les brebis fécondées sur les estives); lait et caillé qu'il porte à la ville, criant sa marchandise, offerte de maison à maison. Ce sont ces facilités d'entretien du troupeau et de vente des produits qui ont attiré et fixé sur cet étroit espace un aussi grand nombre d'animaux.

Il en a toujours été ainsi. Et c'est de tout temps que Bordeaux et ses environs ont été le séjour préféré de la transhumance béarnaise. Mais l'attraction qu'ils exercent sur elle n'a probablement jamais été aussi justifiée qu'elle l'est aujourd'hui. Le berger continue à porter ses agneaux aux marchés de la ville. Et s'il ne vend plus aux ménagères le lait de ses brebis, il trouve un débouché tout aussi rémunérateur et autrement régulier et facile dans l'industrie fromagère. La même industrie roquefortaise qui s'est installée dans les montagnes d'Aspe et d'Ossau⁵, dans les lieux d'hivernage des rivières d'Oloron et de Navarrenx, a suivi les béarnais dans les rivières girondines. Profitant de la forte densité du troupeau transhumant, disposant d'un réseau serré de voies de chemins de fer, de lignes de banlieue et de nombreuses gares, une de ces maisons a

5. Voir la *Vie pastorale*, p. 286-288.

organisé tout un système de ramassage du lait et de fabrication du fromage. Le lait de chaque troupeau est porté, chaque matin, par le berger à la gare la plus voisine. De là, il gagne l'une des trois stations de ramassage installées à Bordeaux (ou plus exactement à la Bastide), à Langon et à Libourne. Arrivé aux premières heures de la matinée, il est immédiatement filtré, caillé, brisé, mis en moule et salé. Six ou sept jours après, il est expédié sur les caves de Roquefort.⁶

Le lait utilisé pour la fabrication du fromage est exclusivement fourni par les brebis pyrénéennes. Elles ne sont pas toutes transhumantes. Un certain nombre appartiennent à des troupeaux sédentaires dont les maîtres sont des pyrénéens établis dans le pays ou des éleveurs girondins possesseurs de bétail pyrénéen. Mais le plus grand nombre, de beaucoup, est transhumant. Les trois établissements de la Bastide, de Libourne et de Langon ramassent, en bonne saison (en avril, après la vente des derniers agneaux, et dans les semaines qui précèdent le départ des troupeaux), 2.000 litres de lait et expédient chaque jour 400 à 500 fromages. Ouvertes au début de janvier, elles ferment leurs portes et cessent leur fabrication au commencement de juin. En dehors de la région bordelaise, il n'y a pas de fromageries. Les brebis ne sont, dans les autres domaines qu'elles fréquentent loin de leurs montagnes, ni assez nombreuses, ni surtout assez groupées. Le choix que ces établissements ont fait révèle que le domaine des rivières girondines est, avec celui des rivières béarnaises, la plus importante des résidences d'hiver des transhumants.

Le départ des transhumants s'effectue généralement en deux phases. A la fin de l'hiver, dès que les prés commencent à verdoyer, le propriétaire en interdit l'accès aux troupeaux. Dans les vignes, il attend l'apparition des premiers bourgeons. Dès qu'ils se montrent, le vignoble se ferme à son tour, car le bourgeon de la vigne, précieux infiniment, puisqu'il représente l'espoir de la récolte, est chose des plus fragiles, et le simple passage du bétail suffit à le détacher du sarment. Ainsi les brebis sont chassées des champs, des prés et des vignes. Le 1^{er} mars marque généralement l'éviction du troupeau des lieux de cultures. Et dès cette époque, un certain nombre d'entre eux prennent le chemin du retour. Toutefois ce n'est pas le plus grand nombre, car la montagne, à cette

6. Ces renseignements nous ont été fournis par la direction des stations girondines.

époque, est encore couverte de neige et ne pourrait les recevoir. Ceux qui s'en vont sont obligés de s'attarder en route et de faire un séjour intermédiaire le long des rivières et sur les coteaux béarnais. Aussi la plupart des bergers préfèrent-ils attendre sur place, à proximité des marchés de la grande ville. Le séjour des troupeaux se prolonge donc pendant les mois de mars, d'avril et quel-



FIG. 6. — Les transhumants pyrénéens dans la région de Bordeaux.

Cette carte, établie d'après les renseignements fournis par les fromageries de Roquefort, n'est pas limitative. Il faudrait y ajouter probablement quelques troupeaux isolés qui ne figurent pas dans leur clientèle. D'autre part, certains des lieux de stationnement qu'elle indique, par exemple Bazas et Langon, reçoivent deux ou plusieurs troupeaux.

quefois une partie de mai. Ils disposent encore de quelques pacages, broutent le long des chemins l'herbe reverdie des fossés et des talus. Mais, dans les premiers jours de mai, au plus tard le 20, sonne l'heure du départ général. Tous les troupeaux s'en vont, en route pour la montagne.

Le retour se fait comme l'aller, dans le même temps et par les mêmes routes. Cependant certains troupeaux d'Ossau et du Lavedan reviennent par le Lot-et-Garonne et le Gers. Ce sont naturellement ceux dont le départ est le plus précoce et qui ont intérêt à allonger leur parcours. Ce sont ces mêmes troupeaux, en avance sur les autres, qui s'arrêtent dans les rivières et sur les coteaux voisins de la montagne, où ils séjournent, suivant les cas, quelques jours ou quelques semaines. Les conditions climatiques agissent visiblement sur ces mouvements de retour. C'est dans la région girondine, de climat océanique, que le printemps est le plus hâtif. Les prés y sont déjà verdoyants qu'ils ont encore sur les plateaux sous-pyrénéens leur aspect hivernal. La vigne commence à bourgeonner dans le Médoc et les Graves vers le 1^{er} mars, en avance de plusieurs jours sur les cépées des plaines intérieures. Ces conditions n'ont pas été sans agir sur les dates de départ et sur les itinéraires du retour. Il y faut joindre la nécessité de trouver des terres qui n'aient été encore ni pacagées, ni fumées. Ainsi s'explique le détour vers l'Est que font une partie des transhumants à l'époque du retour vers la montagne.

Mais, quelle que soit la date du départ, celle de l'arrivée est toujours la même. Dans le courant de mai, au plus tard à la fin du mois, tous les troupeaux ont regagné leur vallée d'origine. Ils ne séjournent guère au village. Une semaine après leur rentrée, quelquefois moins, les brebis gagnent la basse montagne, où elles séjourneront jusqu'au moment de leur montée vers les estives. De même, après leur séjour d'automne sur la montagne inférieure, elles ne feront à l'étable de la vallée qu'une simple halte avant de reprendre le chemin des rivières. La plupart des bergers de troupeaux transhumants ne demeurent au foyer qu'une quinzaine de jours dans l'année, quelquefois moins encore.

Ainsi la vie du troupeau transhumant est étroitement réglée par le cycle des saisons et par les phases de la végétation. Les termes extrêmes sont, chaque année, en octobre, la chute des premières neiges qui chassent les animaux et les hommes des montagnes ; en avril et en mai, la croissance des prairies et des moissons qui leur ferme définitivement les terres cultivées de la plaine. Entre ces deux moments oscillent les parcours et la vie du troupeau.

Ils subissent aussi les effets des conditions économiques : les possibilités de vente et l'attraction des marchés, les facilités de circulation et de transport. La transhumance pyrénéenne n'a pas encore fait appel aux voies ferrées, que les troupeaux utilisent si activement dans les Alpes et en Espagne. Mais elle en bénéficie pour

le transport de ses produits. C'est la facilité des communications qui attache, plus encore qu'elle ne l'a probablement fait dans le passé, le troupeau pyrénéen à la région des rivières et des coteaux girondins.

Les mêmes influences tendent, aussi, à retenir sur les lieux d'hivernage une partie de ce troupeau. Il est, en effet, un certain nombre de bergers qui demeurent en permanence, été comme hiver, dans le bas pays bordelais. Ceux-là entretiennent leur bétail sur des terres qu'ils prennent en location pour toute l'année et qu'ils maintiennent en nature de prés. Souvent ils achètent ces terres. Et dès lors ils sont définitivement fixés dans le pays, surtout quand ils se marient dans leur nouvelle résidence, ce qui n'est pas rare. On rencontre ainsi dans les environs de Bordeaux, surtout dans l'Entre-deux-Mers, de ces déracinés, évadés de la montagne natale. Leurs troupeaux de grandes brebis, si différentes du bétail indigène, sont en tout semblables à ceux des transhumants, car ils les renouvellent par des bœliers de même race ou par des achats. Ces bergers sont invariablement béarnais, gens de la plaine quelquefois et des coteaux, plus souvent Aspois et Ossalois. Vivant au milieu des laboureurs et des vigneron, ils conservent leur genre de vie, soignent leurs troupeaux, se livrent au commerce du lait et du bétail, fréquentent les marchés et les foires. Mais leurs familles s'adaptent au milieu. Et ainsi ils se détachent de leurs origines pour faire souche de paysans de la plaine. C'est une forme, entre beaucoup d'autres, de l'émigration du montagnard.

III. — La transhumance des chèvres.

Les troupeaux de bêtes à laine qui s'en vont, au cours de l'hiver, pacager en plaine ne sont plus que très exceptionnellement accompagnés de chèvres. Quand le berger emmène avec lui quelques-uns de ces animaux, c'est toujours en très petit nombre. Le plus souvent il préfère les laisser au village : nous en avons dit précédemment la raison. Mais il existe, — ou plutôt il existait, — une transhumance particulière des chèvres dont il nous reste à dire quelques mots.

Les déplacements et les parcours des troupeaux de chèvres ne se rattachent à la transhumance que dans une mesure très approximative. Quand un troupeau de brebis s'éloigne, en hiver, de la montagne, c'est parce qu'il n'y trouve plus à subsister. Le beau temps revenu, la neige fondue sur les estives, il regagne sa vallée

d'origine. C'est là qu'il prospère et se développe, qu'il gagne en poids et en valeur. L'hivernage en plaine n'est, pour son propriétaire, qu'une sorte de pis-aller, un expédient qui lui permet de passer les mauvais jours. Il s'estime heureux, s'il a pu, pendant ces quelques mois, couvrir ses frais, tout au plus, en vendant le lait et les agneaux, réaliser un léger bénéfice... Pour le propriétaire d'un troupeau de chèvres, il en est tout autrement. Ce n'est pas pour épargner les réserves hivernales qu'il l'éloigne de son village, car la chèvre se contente de peu et vit, le plus souvent, de ce qu'elle trouve. C'est pour en assurer une exploitation plus lucrative, pour en vendre le lait qui sera payé, dans les villes de la plaine, en quelque sorte, comme un produit de luxe. L'objet de ces déplacements est donc tout à fait différent. Tout aussi différents sont la durée et le sens de ces parcours.

Voici, à titre d'exemple, comment procédaient les bergers de Ferrières et d'Arbéost, communes particulièrement riches, il y a quarante ou cinquante ans, en troupeaux de chèvres.

Le début de l'hivernage se plaçait, comme pour les brebis, au mois d'octobre. Les troupeaux quittaient tous le village. Mais, tandis que les bêtes à laine prenaient immédiatement la route de leurs quartiers d'hiver et s'y installaient à demeure pour toute la durée de la mauvaise saison, le voyage des chèvres se divisait en deux parties. Les douze ou quinze troupeaux de Ferrières, les vingt troupeaux d'Arbéost, composés, chacun, de 20, 30 ou 40 bêtes, commençaient par s'installer dans un des villages de la région la plus voisine, à Bosdarros, à Pontacq, à Navailles, etc... Ils y demeuraient jusqu'au mois de février, c'est-à-dire jusqu'après la naissance des chevreaux. Entre le 20 février et le 20 mars, les chevreaux nés et vendus, les troupeaux s'éloignaient définitivement des montagnes, pour se diriger vers les villes, où le berger savait trouver un débit facile et rémunérateur du lait de ses bêtes. C'est cette partie de son voyage qui le payait de ses débours et lui fournissait le bénéfice qu'il cherchait à retirer de son entreprise. Aussi choisissait-il les marchés les plus favorables, les grandes villes, même s'il fallait, pour les atteindre, multiplier les étapes. Au besoin, il embarquait ses chèvres à la première gare. Toutes les villes de France connurent les chevriers béarnais, leurs blouses bleues, leurs grands bérets, leurs flûtes aiguës et leurs bêtes capricieuses. A Paris, ils furent longtemps populaires. Mais Paris n'était pas le terme de leurs voyages. Beaucoup gagnaient l'Ouest de la France, la Bretagne, la Normandie, le Nord. D'autres atteignaient la Belgique et les bords du Rhin. On en cite qui prenaient le bateau, franchissaient

la Manche et allaient, en Angleterre, vendre le lait de leurs bêtes.

Les troupeaux qui avaient entrepris ces lointains déplacements ne pouvaient, naturellement, rentrer chaque été au village. Ceux-là s'installaient, pour plusieurs années, dans une banlieue de ville et y demeuraient. Quelques-uns y finissaient leur carrière et leurs jours. Le plus grand nombre, la saison finie, prenait le chemin du retour. En septembre, époque où le troupeau cessait de donner du lait, ils se mettaient en route. En octobre, ils étaient en vue de la montagne. Mais tous n'y pénétraient pas. Une partie des bergers laissaient leurs bêtes dans les mêmes campagnes qu'ils avaient quittées à la fin de l'hiver précédent, les groupaient sous la direction de quelques-uns d'entre eux et regagnaient leurs villages. Les bêtes, plus faciles à surveiller en ces semaines d'hiver où les cultures ne demandent guère de protection, pacageaient le long des chemins, s'attaquaient aux haies, aux ronciers, cherchaient dans le sous-bois des chênes éclairci par la gelée, les herbes restées vertes et le lierre rampant qu'elles affectionnent. Un petit nombre de gardiens, qui se remplaçaient à tour de rôle, suffisait à surveiller plusieurs troupeaux... En février, on repartait.

Les communes de l'Ouzon n'étaient pas seules à pratiquer la transhumance des chèvres. La plupart de celles du haut Ossau s'y adonnaient. Bielle, Billères, Aste-Béon, Gère-Bélesten, Laruns envoyaient chacune dix ou douze troupeaux d'une quarantaine de bêtes vers les villes de la lisière, vers Tarbes, Pau ou Bayonne. D'autres s'en allaient vers Bordeaux et Toulouse, vers le Poitou, Paris et le Nord de la France, voire Lyon et les Alpes. En Aspe, Lourdios, Accous, Aydius se livraient à la même exploitation. Ce n'est guère aujourd'hui qu'un souvenir du passé. Quelques troupeaux de Bielle, d'Aydius ou de l'Ouzon gagnent encore les villes, où leurs bergers vendent leur lait. Mais, sur les routes sillonnées aujourd'hui d'automobiles, ils ne circulent plus que le moins possible. Ils laissent leurs bêtes dans quelque ferme de la banlieue et s'en vont, dans les rues, offrir leur marchandise. Bientôt, le chevrier aura disparu des villes. En revanche, il demeure plus attaché à la montagne, où la chèvre reste très appréciée pour les services qu'elle rend, comme bête laitière, à l'industrie du fromage.

CHAPITRE IV

LE SENS ET LA PORTÉE DE LA TRANSHUMANCE HIVERNALE

I. — Son état actuel.

La transhumance du gros bétail a presque entièrement disparu. La vallée d'Aspe garde tout son bétail à cornes, et il en est de même du pays de Barétous. En Ossau, le bas de la vallée agit de même. Seul, le haut Ossau envoie une partie de ses vaches pacager, pendant trois mois environ, de mars à mai, dans la lande du Pont-long. Encore cet exode est-il limité à trois ou quatre communes (Laruns, Aas-Eaux-Bonnes, etc...) et à un petit nombre d'animaux. Le bétail, appartenant à des propriétaires différents, est placé sous la garde de bergers nommés et appointés par le syndicat du haut Ossau... D'autres animaux, venus des mêmes communes, mais fort peu nombreux, hivernent aux environs d'Oloron et de Gan (huit kilomètres au Sud de Pau) payant leur entretien par la vente du lait. La vallée d'Azun n'envoie ses vaches dans la plaine que d'une façon tout à fait exceptionnelle, dans les années où une extrême sécheresse a restreint les réserves de foin. Encore ne partent-elles qu'au nombre d'une cinquantaine. En revanche, les deux communes de l'Ouzon, Ferrières et Arbéost, font descendre dans le bas pays une assez forte proportion d'animaux. Leurs vaches pacagent, de la fin d'octobre à la fin de janvier, sur les coteaux où confinent la Bigorre et le Béarn, aux environs de Tarbes, à Aureilhan, à Vic, à Maubourguet, à Pontacq.

La transhumance des brebis déplace, chaque année, 30.000 à 40.000 animaux environ. La moitié, peut-être un peu plus, pacage le long des rivières et sur les coteaux sous-pyrénéens. L'autre moitié se répartit en proportions inégales sur les plateaux qui s'inclinent vers la Garonne ou aux abords mêmes de la vallée du fleuve.

Ainsi la transhumance hivernale, comme la transhumance d'été, a vu se réduire ses effectifs. Mais, elle aussi, est restée fidèle aux plus essentiels de ses anciens parcours et de ses habitudes traditionnelles. Comme aux temps les plus lointains du passé, ce sont toujours les troupeaux des vallées béarnaises et ceux de quelques

communes voisines qui s'en vont, à la descente des estives, paca-ger dans les rivières sous-pyrénéennes et le long des vallées giron-dines. Il y a plus. En dehors même des régions où elle s'est main-tenue, l'ancienne transhumance hivernale se survit par de multiples vestiges qui nous révèlent à la fois son extension et son immuable persistance. Ce sont ces vestiges qu'il nous paraît nécessaire, en terminant, de rechercher et de grouper.

II. — L'apport de l'ancienne transhumance.

Les troupeaux de gros bétail dont nous avons, au cours de ce tra-vail, suivi les migrations séculaires de la montagne à la plaine, appartenaient à cette race pyrénéenne ou barétone qui peuplait autrefois et qui peuple aujourd'hui encore les trois pays d'Ossau, d'Aspe et de Barétous, une partie d'Azun en Lavedan, les plaines béarnaises et le Pays basque, c'est-à-dire toute la partie occiden-tale des Pyrénées françaises et des plaines limitrophes. Ce même troupeau, débordant les limites de la région pyrénéenne, s'étend, au Nord des Gaves et de l'Adour, dans les Landes, où il est repré-senté, au voisinage de la côte, par l'ancienne « race marine », et, dans l'intérieur, par des animaux mieux domestiqués mais du même type. Enfin le groupe bazadais se rattache, pur ou métissé de garonnais, à la même famille⁷. C'est donc une même espèce qui peuple tout le Sud-Ouest de la France, des Pyrénées aux abords de la Garonne inférieure, et de l'Océan aux coteaux de l'Arma-gnac. Ce domaine correspond exactement à celui des anciens par-cours du gros bétail pyrénéen, dont Bazas marquait précisément la limite vers le Nord-Est. Nous avons dit précédemment que le Bazadais, où les landes s'entremêlent aux cultures, recevait en-core, il y a une centaine d'années, un contingent appréciable de bétail hivernant venu de la vallée d'Ossau. Il est impossible de ne pas conclure de cet ensemble de faits qu'il y a un rapport étroit entre l'extension actuelle de la race du Sud-Ouest, comme on la désigne aujourd'hui, et la distribution des migrations anciennes.

Mais l'histoire de cette transhumance du gros bétail intéresse un domaine qui déborde très largement vers le Sud les limites de l'Aquitaine. Ces mêmes animaux qui peuplent les vallées occiden-tales de la région montagneuse, les rivières et les landes, nous les retrouvons sur l'autre versant des Pyrénées. Ils occupent la Navarre

7. Voir *la Vie pastorale*, p. 196.

espagnole, les Provinces basques, les Asturies, la Galice et, dans la mesure où l'on est bien renseigné, le Nord du Portugal. Ici encore des rapprochements s'imposent entre le présent et le passé. Rappelons-nous ces droits de franche pâture accordés et renouvelés à maintes reprises, notamment en 1242 et 1253, par les rois d'Angleterre, ducs d'Aquitaine, aux troupeaux des moines espagnols de Roncevaux. Rappelons-nous ces documents du XIV^e siècle, cités par Yanguas, mentionnant les troupeaux de vaches venues de Roncal et de Sarasaz, en Navarre, vers les landes de Bordeaux pour y chercher leur nourriture. Ils nous montrent qu'il faut reculer très loin vers le Sud, au delà des montagnes, le point de départ des anciens parcours qui conduisaient le bétail à cornes jusque dans le voisinage du grand fleuve aquitain. Ils confirment très fortement les constatations des techniciens⁸ qui, en se fondant sur les données somatiques, ont conclu à l'identité de la race pyrénéenne et d'une partie au moins des troupeaux de la Péninsule.

Ces vieux témoignages s'éclairent de tout ce que nous apprend l'histoire générale. Il est impossible de parler des migrations des troupeaux sans penser à ceux qui les conduisaient. Or nous savons d'où sont venus, à la faveur de diverses invasions dont les moins anciennes se placent au VI^e et au VII^e siècle de notre ère, les peuples qui ont envahi le Sud-Ouest de la France. Ils descendaient des montagnes pyrénéennes et des plateaux qui leur font suite vers le Sud. Entre les hautes régions de l'Espagne septentrionale et les plaines aquitaines, il existe tout un domaine où les chaînes pyrénéennes s'abaissent, une sorte de seuil entaillé de vallées, de bassins déprimés, de cols évasés où la circulation est facile. C'est une voie désignée par la nature aux invasions guerrières ou pacifiques, au passage des hommes et des animaux. Comment ne pas conclure que ces troupeaux qui ont occupé et qui occupent aujourd'hui le Sud-Ouest de notre pays sont venus avec les peuples envahisseurs ? Ce sont les anciens Vascons qui ont introduit leur bétail dans les Pyrénées et dans l'Ouest de l'Aquitaine⁹.

Les mêmes conclusions s'imposent en ce qui concerne le petit bétail. Lui aussi est, très probablement, d'origine ibérique. Qu'il s'agisse des béarnais, des lourdaïs ou des ariégeois, tous ont un

8. Voir *la Vie pastorale*, p. 206-207.

9. Cependant le troupeau ne porte pas le nom de la race gasconne, mais celui de race pyrénéenne. L'espèce animale que l'on désigne sous le nom de race gasconne a son habitat plus à l'Est, dans la partie orientale de la Gascogne et dans une partie du Languedoc. Et elle n'est nullement gasconne d'origine, sinon par voie de mélange. Historiquement cette appellation semble donc défectueuse. Le vrai bétail gascon serait la race pyrénéenne du Sud-Ouest (Voir *la Vie pastorale*, p. 206-207).

air de famille et des caractères communs qui les distinguent des animaux d'introduction plus récente et d'origine africaine qui peuplent aujourd'hui l'Espagne. Quoique moins étendu que celui des bovins de la race du Sud-Ouest, leur domaine correspond bien, dans l'ensemble, à celui des invasions vasconnes. Eux aussi sont des « témoins » des anciens parcours.

Il y a ainsi un lien continu entre le présent et le passé. Hommes et animaux sont venus ensemble, des pays ibériques, se juxtaposer aux peuplements antérieurs ou se mêler avec eux. Le mouvement qui les avait entraînés vers le Nord a perdu au cours des âges son caractère d'invasion, mais il ne s'est jamais complètement arrêté. Pendant des siècles, les troupeaux et leurs pasteurs, obéissant à des nécessités géographiques, ont continué à se déplacer, en quête d'herbages et de marchés, à travers les plaines aquitaines, vers les landes, les cultures et les villes, vers la Garonne et ses tributaires ¹⁰.

III. — La transhumance et les migrations humaines.

Ces migrations ont assuré l'occupation du sol par les mêmes espèces de bétail. Elles ont aussi provoqué la descente et l'établissement du montagnard dans la plaine. Nous avons cité le cas de ces bergers d'Aspe et d'Ossau demeurant dans les régions d'hivernage au cours de l'année entière, renouvelant et entretenant leur troupeau par le simple effet du croît, au besoin par quelques achats d'animaux de même origine. De ceux-là, un certain nombre s'établissent définitivement dans la plaine, y louent puis y achètent des terres, y fondent des familles. A ces apports, chaque génération a fourni son contingent. Et ainsi les pays de la Gironde et des vallées voisines, la vallée de la Garonne toute entière sont pénétrés d'éléments pyrénéens. Dans le Bordelais, ils sont particulièrement nombreux.

La transhumance a laissé bien d'autres traces. La toponymie des régions gasconnes, surtout celle des Landes et de ses abords orientaux, est toute imprégnée d'appellations pyrénéennes et de vocables qui rappellent le passage des anciens troupeaux. La lande est semée de « cuyalàs », de « bacqueries » et d'innombrables parcs à bétail.

10. Et de même, à travers les sierras espagnoles, vers l'Ebre et les terres agricoles du Midi. On a des preuves que, très longtemps dans le cours du moyen âge, des bergers français, basques et gascons descendaient dans la vallée de l'Ebre et hivernaient dans l'Aragon méridional. *Las Ordenanzas de la comunidad de Daroca* (Saragosse, 1741) mentionnent des documents de 1270, 1336 et 1441-1445 réglant ces parcours. (Citées par Klein, **36**, p. 146. n.1).

Labouheyre, sur l'étymologie de laquelle on a si fort disputé, n'est autre chose que le quartier ou, si l'on préfère, le marché des bœufs. Elle est toute voisine de cette lande de Cornalis où se réunissaient périodiquement les animaux descendus des montagnes. D'autres noms rappellent le passage ou le séjour des Basques et des Béarnais. Les quartiers et lieux-dits du Basque sont très nombreux dans la partie la plus occidentale, qui semble avoir été particulièrement fréquentée par les bergers de la Soule et de la Navarre ¹¹.

Ainsi la transhumance pyrénéenne, survivance de très anciennes migrations, longtemps poursuivie et maintenue à la faveur de conditions géographiques favorables, a été une des formes essentielles de l'exploitation et de l'occupation du sol dans le Sud-Ouest de notre pays.

11. Voir ci-dessus p. 66.

RESUME ET CONCLUSIONS

Il nous reste à dégager, des faits que nous venons d'exposer, les caractères de la transhumance pyrénéenne. Nous essaierons, en terminant, de définir sa fonction actuelle et les chances qu'elle peut avoir de se conserver dans l'avenir.

I. — Caractères de la transhumance pyrénéenne.

Des deux formes habituelles sous lesquelles se présente la transhumance, celle de l'été et celle de l'hiver, c'est la première qui déplace, dans le Sud-Ouest pyrénéen, les troupeaux les plus nombreux. Mais elle ne se meut qu'entre des domaines peu éloignés l'un de l'autre, et elle se distingue assez malaisément des mouvements effectués, dans l'intérieur des vallées, par les troupeaux hivernants. L'autre, la transhumance hivernale, n'entraîne que des effectifs assez restreints ; elle n'intéresse qu'un petit nombre de vallées et elle tend à se réduire encore. Mais les troupeaux qu'elle déplace ont des parcours très étendus ; ils descendent, non seulement dans les rivières et les plaines les plus voisines de la chaîne, mais vers les vallées et les coteaux, beaucoup plus lointains, de la Garonne et de la Dordogne, vers Toulouse, Agen et surtout vers Bordeaux.

Ainsi la transhumance, telle qu'elle se pratique entre les Pyrénées occidentales et les plaines de l'Aquitaine, est sensiblement différente de celle qui se développe sur le pourtour méridional des Alpes françaises. Elle nous paraît avoir plus d'affinités avec les mouvements des troupeaux roumains entre les Karpathes et les plaines danubiennes, et même, avec beaucoup moins d'ampleur, avec les déplacements du bétail balkanique entre les montagnes de l'intérieur (Pinde, Balkans) et les plaines basses qu'elles dominent. Elle a, surtout, un grand air de parenté avec la transhumance espagnole. De même que les *rebaños* de la Mesta et les troupeaux de l'Espagne actuelle s'en allaient et s'en vont chaque hiver des régions montagneuses de la Castille (Léon, Logroño, Soria, Cuenca) vers les plaines bordières de l'Estremadoure, de l'Andalousie et

des huertas méditerranéennes, de même les troupeaux béarnais se déplacent des vallées riches de bétail et pauvres de fourrages vers les plaines agricoles où ils peuvent subsister au temps de la disette hivernale. Sur l'autre versant de la chaîne, la descente des ramades aragonaises et catalanes de la région des sierras sous-pyrénéennes vers les rives de l'Ebre, au cours de la même saison, exprime clairement l'analogie et la simultanéité des migrations des troupeaux basques et béarnais avec celles des troupeaux espagnols.

II. -- Les effets et la fonction de la transhumance.

Son avenir.

La transhumance d'été, celle qui entraîne les troupeaux des plaines vers les montagnes, a été très fréquemment observée et décrite. Mais elle n'a suscité qu'un très petit nombre d'études objectives et exactes¹. Presque toujours elle a été mal comprise. Les uns² en ont nié l'existence et prétendu que les hauts pâturages pyrénéens n'ont jamais reçu que la visite des troupeaux indigènes hivernant dans les vallées. Les autres³, beaucoup plus nombreux, ont admis son existence sans discussion, comme un fait d'observation certaine et courante. Mais ils lui ont donné une ampleur qu'elle n'a jamais eue et lui ont attribué toutes sortes de méfaits. Nous avons montré que, à l'encontre de ces affirmations, les parcours des troupeaux ont toujours été peu étendus et leur séjour sur les montagnes limité le plus souvent aux quelques semaines du plein été. Il nous reste à chercher s'ils ont eu, sur le bon état des pâturages et, si l'on peut dire, sur la santé des montagnes, les funestes effets que l'on a dit.

Les adversaires de la transhumance en ont de très bonne foi, mais pour les besoins de leur cause, exagéré l'importance, en confondant les mouvements saisonniers des troupeaux indigènes avec ceux des troupeaux étrangers. Faute d'une connaissance plus exacte du mécanisme et des modalités de la vie pastorale, ils ont d'ordinaire pris, pour des transhumants venus des plaines, des troupeaux

1. Encore portent-elles, pour la plupart, sur des régions extérieures à celle où nous l'avons étudiée. Voir Cabannes, **13**, Pée-Laby, **49**, Chevalier, **22**, Sorre, **59**, Lefebvre, **44**.

2. Bladé, **8**, de Roquette-Buisson, **54**.

3. Entre autres L. A. Fabre et P. Descombes. On aura une idée des exagérations des adversaires de la transhumance en lisant *L'Erode du Montagnard et la transhumance du mouton en France* de L. A. Fabre (Revue d'Economie politique, mars 1909), et la plupart des autres articles du même auteur.

sédentaires gagnant, suivant les saisons, leurs quartiers d'estivage ou les pâtures intermédiaires de printemps et d'automne. Or ces déplacements, s'ils n'intéressent pas toujours un très grand nombre d'animaux, sont en revanche très fréquents à certaines époques de l'année. Ils finissent par donner l'illusion de vastes migrations et, avec un peu de bonne volonté, d'une sorte d'invasion des montagnes par le bétail venu des plaines. A ces envahisseurs, les défenseurs de l'Arbre et de l'Eau ont attribué d'incroyables dégâts : surcharge des pâturages, dégazonnement, brûlis et incendies de forêts, aggravation de l'action torrentielle, ruine et dépeuplement des montagnes. Il n'est pas de ravages dont on n'ait rendu coupables les troupeaux transhumants, affamés par d'interminables parcours, se jetant avec avidité sur les herbages à peine débarrassés de leur manteau de neige et les réduisant en quelques semaines à l'état squelettique.

Ces accusations portées contre la transhumance sont-elles justifiées? Certainement non. Il n'est que trop vrai que le manteau végétal, sylvestre ou herbeux, qui recouvre la montagne a subi dans le passé de nombreuses atteintes. Mais il n'est nullement certain qu'on en doive attribuer la responsabilité aux transhumants. Briot, après Demontzey, a montré que, dans les Alpes, le bétail venu des plaines a été un agent beaucoup moins actif de dénudation que le bétail hivernant⁴. M. Buffault est au moins aussi affirmatif et conclut qu'il n'est « nul besoin de supprimer ce mode d'exploitation, très naturel et assez profitable pour les communes montagneuses, qu'est la transhumance⁵ ». Les mêmes observations s'appliquent exactement aux Pyrénées et cela pour deux raisons essentielles.

La première, c'est que le bétail transhumant n'y a jamais été aussi nombreux qu'on l'a affirmé. Sans doute, comme il n'existe aucune statistique ancienne, il est assez difficile de faire des comparaisons précises. Mais nous en savons assez pour être assurés que la transhumance n'a jamais mené sur les estives que des troupeaux limités en nombre et en importance. Et depuis un demi-siècle, elle est en voie de régression continue.

Une autre raison de la faible nocivité des transhumants (et ce n'est pas la moins remarquable), c'est qu'ils ne sont pas admis sur toutes les montagnes où subsistent les sédentaires. Il est une catégorie de pacages où ils ne paraissent jamais. Ce sont les quartiers inférieurs et moyens, les plus voisins des villages. Ces quar-

4. F. Briot, **10**, p. 87.

5. P. Buffault, **12**, p. 216-221. cf. Arbos, **2**, p. 596.

tiers-là sont réservés au bétail indigène qui les occupe chaque année au printemps et à l'automne et parfois au cours de l'année entière. C'est cette partie du domaine pastoral, bien plus que les estives et les hautes montagnes, qui se trouve exposée aux atteintes du troupeau et du berger. Or les transhumants n'y ont jamais, dans les Pyrénées, été admis. On ne les a jamais introduits, sauf en des cas exceptionnels, que sur les quartiers les plus élevés, au-dessus de l'étage forestier. Dans ceux-ci, il a pu arriver que les herbages aient été surchargés de bétail. Mais il n'est nullement prouvé que les transhumants en aient été seuls responsables. La surcharge a pu, tout aussi bien, provenir du trop grand nombre des animaux hivernants.

Il y a donc beaucoup d'exagération dans les reproches que l'on a adressés à la transhumance estivale. Elle n'a certainement pas fait tout le mal que l'on a dit. Elle a, en revanche, rendu et elle continue à rendre de très réels services. Elle entretient la santé et accroît la valeur du bétail qui s'y livre. En montagne, elle assure aux particuliers et aux communes un précieux supplément de ressources. Enfin il n'est pas impossible qu'elle ait contribué, en certains endroits, à l'amélioration du troupeau. Peut-être faut-il voir dans les effets du métissage avec des béliers mérinos, l'explication de cette plus grande finesse des laines, si souvent constatée en Bigorre et dans la vallée d'Aure, où les troupeaux espagnols étaient plus nombreux qu'ailleurs.

Ainsi, entre les montagnes et les plaines, entre les vallées de versants opposés, la transhumance a certainement provoqué d'utiles échanges de services. Et c'est pourquoi, elle n'est pas près de disparaître. On peut prévoir qu'elle subira des modifications dans son fonctionnement, qu'elle s'adaptera plus exactement aux besoins de l'élevage. Mais il est impossible de croire — et, à plus forte raison, d'espérer — que le paysan des rivières et des coteaux pyrénéens renoncera de sitôt à entretenir son bétail et à en accroître le poids et la valeur par le séjour qu'il fait, chaque été, à si faible distance, sur les hauts pâturages de la chaîne, ni que les communes, propriétaires de ces pâturages, refuseront de les lui louer.

La transhumance hivernale, de la montagne à la plaine, a suscité moins de réprobation que la transhumance d'été, de plaine en montagne. Sans doute parce qu'elle libérait la montagne au lieu de la surcharger. Mais pour une autre raison aussi : c'est qu'on l'ignorait. A quel signe, en effet, distinguer, dans un troupeau

qui passe, s'il quitte la vallée natale pour s'en aller hiverner en plaine ou s'il regagne simplement son étable après avoir pacagé sur les estives ? Ainsi la transhumance descendante a passé, très souvent, inaperçue. Et c'est pourquoi, sans doute, elle est encore plus mal connue que l'autre.

Elle est cependant une des formes les plus essentielles de la vie pastorale dans les pays pyrénéens. Et les services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore sont considérables. D'abord elle a été, en un temps où tous les espaces cultivables étaient consacrés à la production agricole, le seul moyen que l'on connût d'assurer l'entretien du troupeau pendant les mois d'hiver. Elle a été, très longtemps aussi, un moyen d'échange et une forme de la vie de relations. Au cours de leurs migrations annuelles, les bergers vendaient les produits de leurs troupeaux : des pelleteries, du lait et du fromage, des agneaux. En un temps où les routes étaient rares et les transports difficiles, la transhumance assurait l'évacuation d'une partie des produits de la montagne.

Enfin nous avons rappelé qu'elle était l'une des formes ou, si l'on préfère, une des causes de l'émigration. Et, en cela encore, elle a été longtemps bienfaisante. A une époque où les vallées étaient trop peuplées elle fournissait un précieux exutoire en procurant aux cadets des familles pastorales, généralement chargés de la conduite des troupeaux, un établissement dans les plaines. Par les départs qu'elle provoquait, la transhumance hivernale contribuait à corriger ce qu'il y avait de trop étroit et de tyrannique dans le régime patriarcal de la société pyrénéenne. Elle a été une cause de libération, d'équilibre et de concorde.

La transhumance hivernale est aujourd'hui menacée. Si les troupeaux n'éprouvent plus guère l'hostilité des gens de la plaine qui s'accommodent de leur présence ou très souvent l'ignorent, ils se trouvent en présence de difficultés inconnues autrefois. La circulation est moins aisée sur les routes, que sillonnent des autos de plus en plus nombreuses. Le berger s'en tire en voyageant de nuit plutôt que de jour. Mais il n'en subsiste pas moins une certaine gêne, surtout aux approches des villes... L'administration impose aux troupeaux des certificats sanitaires, autre ennui pour le montagnard qui n'aime guère la contrainte... Il lui faut aussi payer plus cher les herbes dont il a besoin aux gîtes d'étape et dans les lieux d'hivernage.

Il y a autre chose encore, beaucoup plus grave : les bergers deviennent rares, surtout les bergers qualifiés, capables, non seulement de conduire un troupeau, mais de l'entretenir et de le soi-

gner, livrés à eux-mêmes et plus ou moins isolés en plaine. Les vallées se sont dépeuplées. Les habitudes et l'état social poursuivent leur transformation. Le cadet de l'ancienne famille pyrénéenne, voué par nécessité et par une sorte de devoir traditionnel, à la fonction de berger de la communauté, est un type social que l'on ne rencontre plus guère. Il restait dans chaque maison et dans chaque village, — car la natalité se maintient considérable dans la montagne, — beaucoup de jeunes gens capables de conduire au dehors les troupeaux de brebis hivernantes. La guerre a enlevé, en grand nombre, les plus vigoureux. « Il n'y a plus de bergers! », constatation découragée que, partout, on recueille.

Enfin ce même dépeuplement qui tend à retenir le troupeau dans la vallée tend aussi à lui fournir plus de moyens d'y subsister. Ce ne sont pas seulement les bergers qui manquent, ce sont aussi les laboureurs. « On ne cultive plus la terre », parce que les travailleurs manquent. Alors on abandonne les céréales et l'on étend la prairie. La quantité des fourrages engrangés pour l'hiver s'accroît. Et ainsi s'atténue de jour en jour la nécessité d'envoyer, pendant la mauvaise saison, le bétail s'entretenir en plaine. On le garde et on le nourrit sur place. Un peu partout cette transformation se manifeste. Barétous, le bas Ossau ont à peu près abandonné la transhumance. En Aspe, domaine traditionnel du nomadisme hivernal, l'évolution est la même, surtout dans les communes basses, qui ont des prés et de l'herbe. Il y a un quart de siècle, Accous ne conservait à l'étable que trois ou quatre troupeaux. Tous les autres, l'hiver venu, gagnaient la plaine. Aujourd'hui elle en conserve une vingtaine et n'en fait partir que six ou huit. Osse, qui envoyait, avant la guerre, une dizaine de troupeaux vers les rivières, n'en envoie plus aucun. Il en est de même de Léas-Athas, de Bedous et des autres communes suffisamment pourvues de prairies naturelles ou artificielles. Au besoin, on achète des fourrages. En Ossau, il en est de même. On garde le plus possible de bétail. A Aste-Béon, des propriétaires de troupeaux hivernants rappellent une partie de ceux qui pacagent dans les rivières les plus proches, les entretiennent quelques jours ou quelques semaines, à l'étable, et ne les renvoient dans le bas pays que si les réserves de fourrage se montrent trop clairement insuffisantes.

Est-ce à dire que la transhumance hivernale soit appelée à disparaître à brève échéance ? Nous sommes très loin de le croire, et pour plusieurs raisons. D'abord il y a nombre de communes qui continueront à se procurer difficilement les fourrages d'hiver. Aydius, dans la vallée d'Aspe ; Arbéost et Ferrières, en Lavedan,

n'ont, pour ainsi dire, que des montagnes. Elles ne disposent que d'une très faible étendue de terres cultivables. Elles manqueront toujours de fourrages secs. D'autres communes dans le haut Ossau sont également pauvres en réserves d'hiver, surtout Laruns, Aste-Béon, Gère-Bélesten.

Il y aura longtemps des raisons qui chasseront le bétail de la montagne. Et il y en aura longtemps aussi qui l'appelleront vers la plaine. Les anciennes d'abord, et aussi de nouvelles : des facilités plus grandes, surtout, pour se défaire des produits du troupeau. La certitude qu'ont aujourd'hui les bergers des brebis béarnaises de vendre le lait de leurs bêtes aux fromageries de Roquefort est pour certaines communes isolées un encouragement à la transhumance. Ce n'est pas le seul. Longtemps la plaine exercera sur le montagnard l'attrait des pays plus riches où il peut vivre à l'abri de la gêne et entretenir aisément son troupeau.

BIBLIOGRAPHIE

(Voir Préface, p. 1-2)

I. — Documents d'archives.

Les documents intéressant l'ancienne transhumance nous ont été fournis, en majeure partie, par les Archives communales et syndicales. Les plus riches sont les Archives de la vallée d'Ossau, conservées aux Archives départementales des Basses-Pyrénées (*Cartulaire de la vallée* ou *Livre Rouge d'Ossau*, *Registres de la Jurade*, etc...). Les Archives départementales des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et de la Gironde nous ont également fourni un certain nombre de pièces intéressantes.

Pour la transhumance actuelle, ce sont les services agricoles des Basses et des Hautes-Pyrénées qui nous ont communiqué la plupart des documents que nous avons utilisés, notamment les certificats sanitaires délivrés aux bergers.

II. — Livres et documents imprimés.

1. A. (Comte C^r d') [CASIMIR D'ANGOSSE]. — Notices sur la Vallée d'Ossau, en Béarn. Pau, 1838. In-8, 104 p.

2. ARBOS (Ph.). — La Vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine. Paris, s. d. (1922).

3. Archives historiques du département de la Gironde. Paris et Bordeaux, 1859-1928, 57 vol. in-4.

4. ARNAUDIN (F.). — Choses de l'ancienne Grande-lande. La Baronnie de Labouheyre. Deuxième série. Labouheyre, 1923.

5. BALENCIE (G.). — Cartulaire des vicomtes de Lavedan ou Livre Vert de Bénac publié par — (B. Société académique des Hautes-Pyrénées, 1902-1905).

6. — Enquête sur la Bigorre de l'année 1300, faite sur l'ordre de Philippe le Bel, publiée par — (Souvenir de la Bigorre, t. I, 1881 ; t. II, 1882 ; t. III, 1883. Tarbes).

7. BERNARD (A.) et N. LACROIX. — L'évolution du nomadisme en Algérie. Alger et Paris, 1906.

8. BLADÉ (J.-F.). — Essai sur l'histoire de la transhumance dans

les Pyrénées françaises. Comité des travaux historiques et scientifiques. Bull. de géographie hist. et descriptive, 1892, p. 301 et suiv.

9. BOURDETTE (J.). — Annales des sept vallées du Labéda. Argelès, 1898-1899, 4 vol. in-8.

10. BRIOT (F.). — Les Alpes françaises. Etudes sur l'Economie alpestre. Paris et Nancy, 1896.

11. BRUNHES (J.). — La Géographie humaine, 3^e éd., 3 vol. in-8, Paris, 1925.

12. BUFFAULT (P.). — Le Briançonnais forestier et pastoral. Paris et Nancy, 1913.

13. CABANNES (H.). — Les Chemins de transhumance dans le Couserans. Comité des travaux historiques et scientifiques. Bull. de Géographie hist. et descriptive, 1899, p. 185-200.

14. CADIER (L.). — Les Etats de Béarn. Paris, Impr. nat. 1888.

15. — La Sénéchaussée des Lannes sous Charles VII. Paris, 1885.

16. CAPDEVIELLE (F.). — La Vallée d'Ossau. Paris, 1891.

17. CARTE (Thomas). — Catalogue des rolles gascons, normans et françois conservés dans les Archives de la Tour de Londres. Londres, MDCCXLIII, 2 vol. in-f^o.

18. CAVAILLÈS (H.). — Une Fédération pyrénéenne sous l'ancien régime. Les traités de lies et de passeries. (Revue historique, t. CV, 1910).

19. — La région montagnieuse du Pays de Foix. Haute et moyenne Ariège. (A. de G., XVI^e année, 1912, p. 29-39, 118-129).

20. CÉLÉRIER (J.). — La transhumance dans le Moyen-Atlas. (Hespéris, VII, 1927, p. 53-68).

21. CHAUSENQUE (V. DE). — Les Pyrénées, ou Voyage pédestre dans toutes les régions de ces montagnes. Paris, 1834, 2 vol. in-8. Une seconde édition a paru à Agen en 1854.

22. CHEVALIER (Marcel). — La transhumance et la vie pastorale dans les vallées d'Andorre (Revue des Pyrénées, XVIII, 1906, p. 604-618).

23. Compilation d'auguns priviledges et reglamens deu pays de Bearn, feyts et octroyats à l'intercession deus Estats, ab lors serments de fidelitat deus seignours à soos subjects et per reciproque deus subjects à loor seignour. (Trois éd. à Lescar, 1633 ; à Orthez, 1673 ; à Pau, 1716).

24. CVIJIC (Jovan). — La Péninsule balkanique. Géographie humaine. Paris, 1918.

25. DAUGÉ (C.). — Le mariage et la famille en Gascogne (Bull. de la Société de Borda, 1924, Dax).

26. DRALET. — Description des Pyrénées. Paris, 1813, 2 vol. in-8.

27. DURAND (H.). — Histoire des biens communaux en Béarn et dans le Pays basque. Pau, 1909.

28. ESPALUNGUE (M. D'). — Mémoire pour la Vallée d'Ossau représentée par... contre l'Etat représenté par M. le Préfet. Pau, Véro-nèse [s. d.].

29. FORS DE BÉARN. — Législation inédite du XI^e au XIII^e siècle, éd. Mazure et Hatoulet. Pau [1842], LXVI+331 p.

30. LOS FORS ET COSTUMAS DE BEARN (For révisé de Henri II). La plus ancienne éd. est de 1552. Imprimades à Pau par Johan de Vingles et Henry Poyvre.

31. FOURNIER (J.). — Les Chemins de transhumance en Provence et en Dauphiné... au XVIII^e siècle. Comité des travaux historiques et scientifiques. Bull. de géographie hist. et descriptive, 1900, p. 237-262.

32. FRIBOURG (A.). — La transhumance en Espagne. (A. de G., XIX, 1910, p. 231-244).

33. FROIDOUR (L. DE). — Mémoire du Pays et des Etats de Bigorre (1675-1685), éd. J. Bourdette. Tarbes, Baylac, 1892.

34. — Lettres. R. de Gascogne, XXXVIII, XXXIX et XL, 1897, 1898 et 1899.

35. HARLÉ (P.). — Les Padouens du Bordelais. Bordeaux, 1910.

36. KLEIN (Julius). — The Mesta. Cambridge, Harvard University press, 1920.

37. LACOSTE (J.). — Etude historique sur Aste-Béon. Pau, 1904.

38. — Souvenir des temps calamiteux en Ossau. Revue hist. et archéologique du Béarn et du Pays basque, 1^{re} année, 1910, p. 264-273.

39. LAFOND (J.). — Essai sur le Béarn pendant l'administration de d'Etigny (B. S. Pau, t. XXXVII, 1909, p. 1-263. Plus de la moitié de cette monographie est formée de pièces justificatives).

40. LASSERRE (J.-E.). — Notes, pièces et documents pour la commune de Serres-Morlaàs. Toulouse, 1894.

41. — Notes, conclusions et documents pour la commune de Serres-Morlaàs. Pau, 1899.

42. — Mémoire et documents pour la commune de Villenave. Pau, 1904.

43. LE BLANT. — Le Tribut des trois vaches. Paris, 1925.

44. LEFEBVRE (Th.). — La Transhumance dans les Basses-Pyrénées (A. de G., XXXVII^e année, 1928, p. 35-60).

45. LORBER (P.). — Le Village et le Château de Pau depuis

leurs origines jusqu'à la fin du XIV^e siècle (B. Soc. Sciences, Lettres et Arts de Pau, II^e série, t. XLJ, 1914-1917, p. 314-320).

46. MARSAN (Fr.). — Et Pastourat eno bat d'Auro, Saint-Gaudens, 1914.

47. MARTONNE (E. DE). — La vie pastorale et la transhumance dans les Karpathes méridionales ; leur importance géographique et historique (Zu Friedrich Ratzels Gedachtnis, Leipzig, 1904, p. 225-245).

48. PASSY (J.). — L'origine des Ossalois (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 152^e fasc.). Paris, 1904.

49. PÉE-LABY. — La transhumance dans les Pyrénées. Bull. Soc. Ramond, 35^e année, 2^e série, IV, 1900, p. 53-63, 102-108.

50. RAMOND (L.). — Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes. Paris, chez Belin, 1789.

51. — Voyages au Mont-Perdu. Paris, Belin, 1801.

52. Rôles gascons transcrits et publiés par FRANCISQUE-MICHEL et Charles BÉMONT. (Collection des documents inédits. Paris, 1885-1906, 3 vol. et un supplément in-4). La publication des Rôles gascons, conservés à la Tour de Londres, n'a malheureusement pu être achevée. Elle ne dépasse pas le début du XIV^e siècle. Pour les années suivantes, on peut consulter le vieux catalogue publié en 1743 par Thomas Carte. Il nous a fourni quelques indications. (Voir ci-dessus, n^o 17).

53. ROQUETTE-BUISSON (Comte DE). — Les vaches de Lourdes. Une race qui disparaît. Tarbes, 1907.

54. — Les Vallées pyrénéennes. Tarbes, 1921.

55. SARRAILH (H.). — Des Commissions syndicales de la vallée d'Ossau. Bordeaux, 1912.

56. Segunse lous privilegedes, franquesses et libertats donnats et autreiats aux Vesins, Manans et Habitans de la Montaigne et Val d'Aspe per lous Seignours de Bearn. A Pau, chez Jérôme Dupoux, 1694.

57. SERVIEZ. — Statistique du département des Basses-Pyrénées. Paris, Sourds-muets, an X.

58. SORRE (M.). — Etude sur la transhumance dans la région montpelliéraine (B. de la Société languedocienne de géographie, XXXV, 1912, p. 1-40).

59. — Les Pyrénées méditerranéennes. Paris, 1913.

60. Traité de délimitation du 2 décembre 1856 conclu entre la France et l'Espagne et convention additionnelle du 28 décembre 1858.

Traité de délimitation du 14 avril 1862 et convention additionnelle du 26 mai 1866.

61. YAGUAS y MIRANDA. — Diccionario de las Antiguedades del reino de Navarra, Pamplona, 1840, 3 vol. in-8.

Vu le 15 juillet 1930,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Recteur :

L'Inspecteur d'Académie,

B. MAURELLET.

TABLE DES FIGURES

	Pages
1. — La transhumance d'été	27
2. — Les montagnes de la haute vallée d'Ossau.	31
3. — Les montagnes de la haute vallée du Gave de Pau. .	39
4. — Pau et le Pont-long	85
5. — Parcours d'hiver des troupeaux pyrénéens dans les plaines béarnaises et gasconnes	101
6. — Les transhumants pyrénéens dans la région de Bordeaux	105

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1
INTRODUCTION.	
I. - Définition de la transhumance.	3
II. - Les conditions générales de la transhumance	5

PREMIERE PARTIE

La Transhumance d'été

CHAPITRE I. — L'ancienne transhumance.	
I. - Les témoignages	10
II. - La réglementation de la transhumance	12
III. - Les formes de la transhumance	15
IV. - La provenance et la répartition des transhumants	17
CHAPITRE II. — Le présent.	
I. - Le régime de la transhumance d'été	22
II. - La provenance et la répartition des transhumants	26
CHAPITRE III. — Caractères de la transhumance d'été. Conclusions.	
I. - Le domaine et les effectifs de la transhumance	46
II. - Les bergers et leurs genres de vie.	49
Conclusion	52

DEUXIEME PARTIE

La Transhumance hivernale

CHAPITRE I. — Le passé.	
I. - Le domaine de départ des transhumants	55

II. - Le domaine des parcours	60
III. - Les parcours	65
CHAPITRE II. — L'ancienne transhumance et les pouvoirs publics.	
I. - Les pouvoirs seigneuriaux et les droits de passage	71
II. - L'affranchissement des parcours . . .	73
III. - Les ennemis de la transhumance. La restriction des parcours	80
IV. - La bataille du Pont-long	84
CHAPITRE III. — La transhumance actuelle.	
I. - Les domaines et les parcours	94
II. - L'hivernage	102
III. - La transhumance des chèvres. . . .	107
CHAPITRE IV. — Le sens et la portée de la transhumance hivernale.	
I. - Son état actuel	110
II. - L'apport de l'ancienne transhumance.	111
III. - La transhumance et les migrations humaines	113
RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.	
I. - Caractères de la transhumance pyrénéenne	115
II. - Les effets et la fonction de la transhumance. Son avenir	116
BIBLIOGRAPHIE	123
TABLE DES FIGURES.	129
TABLE DES MATIÈRES	131
ERRATUM	133

ERRATUM

Page 8 (ligne 11), supprimer à.

» 38 (note 10), lire p. 16.

» 75 (ligne 25), lire *subsidiis*.
